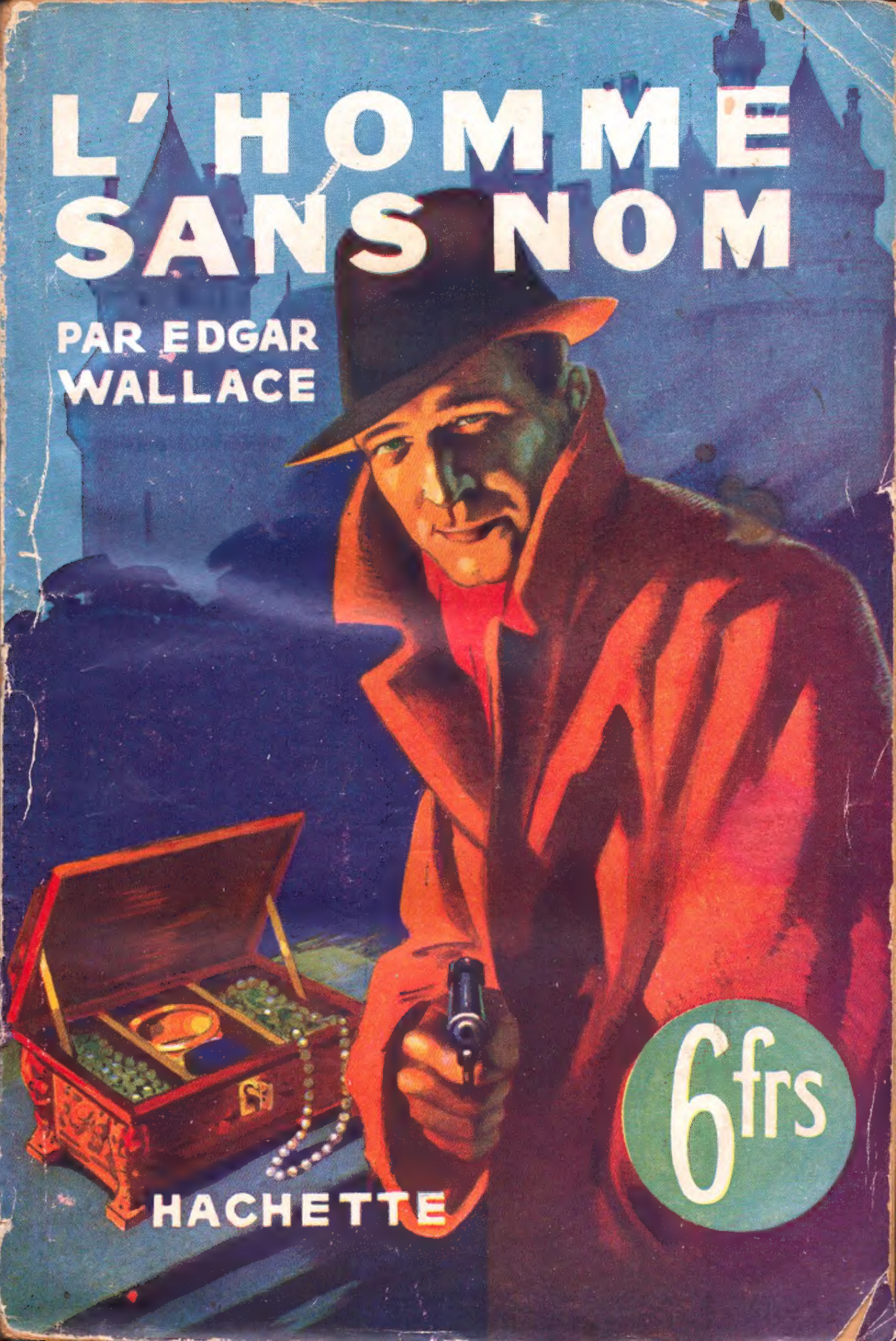
L'HOMME SANS NOM

PAR EDGAR WALLACE



6 frs

HACHETTE

E. Bauer

L'HOMME SANS NOM

EDGAR WALLACE

L'HOMME SANS NOM

(THE MAN WHO WAS NOBODY)

TRADUIT PAR PIERRE COBORE.

HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1940.

L'HOMME SANS NOM

CHAPITRE PREMIER

UNE SOIRÉE CHEZ ALMA

« Eh bien, maintenant que vous avez obtenu ce que vous vouliez, dites-moi franchement ce que vous pensez de lui? »

En prononçant ces paroles d'une voix traînante, tandis que son regard faisait le tour de la pièce, Auguste Javot ne put retenir le sourire ironique qui apparut aux commissures de ses lèvres fines et sinueuses. Un désordre indescriptible régnait dans le modeste salon. Les meubles avaient été poussés contre le mur afin de laisser un peu plus de place aux danseurs non découragés par l'exiguïté du lieu. Les vapeurs de l'alcool flottaient dans l'air. Cela se devinait à une foule de détails portant tous la marque de cette fantaisie particulière que font naître quelques heures de joyeuses libations chez les êtres les moins imaginatifs. Un vase à fleurs gisait à terre au milieu d'une flaque d'eau étoilée de pétales de lilas; l'applique électrique de la cheminée, tordue, laissait pendre son abat-jour; au pied d'un guéridon

chargé de verres vides, un cendrier renversé avait répandu son contenu sur le sol. Dans un coin de la pièce, un piano mécanique moulait impitoyablement une rengaine dont le rythme syncopé réglait tant bien que mal les évolutions de six couples au milieu de la pièce, et que dominaient par moments des rires rauques et des piaillements aigus.

La personne à laquelle s'adressait la question de Javot était une fort belle créature, dont la peau avait cette blancheur éclatante dont seules les rousses peuvent s'enorgueillir.

La jeune femme suivit le regard de son interlocuteur et ses yeux s'arrêtèrent sur un jeune homme qui faisait des efforts désespérés pour se mettre debout sur ses mains en s'appuyant des pieds contre le mur, encouragé dans cette tentative acrobatique par les exhortations bruyantes d'un autre membre de la société qui semblait mieux supporter l'alcool que l'acrobate amateur.

Alma Trebizond fronça imperceptiblement les sourcils et se tournant vers Javot :

« On ne peut pas avoir tout à la fois, dit-elle avec philosophie, il n'est peut-être pas très imposant, mais il est baron et possède quarante mille livres de rente par an.

— Sans compter que le collier de diamants de Tynewood, ajouta Javot, ce joujou de cent mille livres, est tout à fait digne de parer votre cou ravissant. »

La jeune femme poussa un soupir satisfait comme quelqu'un qui voit enfin se réaliser son ambition la plus chère.

« Je n'avais pas espéré y arriver aussi facilement, dit-elle. Demain la nouvelle de notre mariage paraîtra dans les journaux. »

Javot leva sur Alma un regard étonné. C'était un homme maigre, aux traits anguleux, au crâne à peu près dégarni, et dont le regard perçant évoquait celui d'un oiseau rapace.

« Vous allez envoyer l'annonce aux journaux, dit-il lentement. Vous n'êtes pas très raisonnable, Alma.

— Et pourquoi pas? s'écria la jeune femme d'un air de défi. Il n'y a rien à cacher. Ce n'est pas la première fois qu'on voit une actrice épouser un pair de Grande-Bretagne.

— Il ne s'agit pas tout à fait d'un « pair de Grande-Bretagne », observa Javot, et la question n'est pas là. Il vous a demandé de garder votre mariage secret.

— Je n'ai aucune raison de le garder secret. »

Un sourire étrange parut sur le visage de Javot.

« Si, vous en avez, plusieurs même, dit-il en appuyant sur chaque mot. Je pourrais vous citer la principale si besoin était. Vous n'allez pas envoyer cette annonce aux journaux.

— C'est déjà fait », répondit Alma d'un air têtu.

Javot eut un mouvement d'impatience.

« Vous vous engagez sur une fausse route, Alma. Sir James Tynewood n'était pas ivre lorsqu'il vous a demandé de ne pas divulguer la nouvelle de votre mariage, pendant une année. Il avait à ce moment toute sa lucidité. »

Alma haussa les épaules et, tournant le dos à Javot, se dirigea vers le jeune homme qui, s'étant remis debout, tenait d'une main tremblante une coupe de champagne que son compagnon s'efforçait de remplir sans que le tapis rouge qui ornait ce coin du salon eût trop à en souffrir.

« J'ai à te parler, Jimmie », fit-elle en glissant son bras sous celui du jeune homme.

Celui-ci semblait d'excellente humeur.

« Attends un instant, ma chérie, dit-il. Un peu de champagne et je suis à toi.

— Non, Jimmie. Tu boiras après, insista Alma, et d'un geste résolu elle s'empara du verre.

— Voilà ce que c'est que d'être marié! gémit-il. Ce n'est pourtant pas moi qui t'ai juré obéissance. »

Cependant Alma l'entraînait avec énergie devant Javot.

« Ecoute-moi, Jimmie, dit-elle après avoir jeté un regard à Javot. J'ai envoyé aux journaux la nouvelle de notre mariage. »

Une trop grande confusion régnait dans l'esprit du jeune homme pour qu'il pût saisir immédiatement de quoi il s'agissait.

« Quoi? Qu'est-ce que tu dis? dit-il avec cet air

absent qu'ont les ivrognes lorsqu'ils s'efforcent de concentrer leurs facultés intellectuelles.

— J'ai fait savoir à tous les journaux que la célèbre actrice Alma Trebizond venait d'épouser Sir James Tynewood, répéta-t-elle d'une voix calme. Je ne vais tout de même pas en faire un mystère. As-tu honte de moi? »

Le jeune homme, qui avait dégagé son bras de celui d'Alma, passa la main sur son front, faisant un ultime effort pour comprendre.

« Pourtant, je t'avais dit de n'en rien faire », cria-t-il.

Puis, sa colère soudain tombée, il éclata de rire.

« Ha! c'est bien la chose la plus drôle que j'aie jamais entendue, s'écria-t-il en donnant libre cours à son hilarité. Il faut arroser ça! Venez boire un verre, Javot! »

Mais Auguste Javot secoua la tête.

« Non, merci, Sir James, dit-il. Et si vous voulez un conseil...

— Un conseil? s'esclaffa Jimmie. Ai-je l'air de quelqu'un qui demande quoi que ce soit? La seule chose que j'ai demandée ces temps-ci, c'était la main d'Alma. Ha! Ha! Ha! »

Javot suivit du regard le jeune homme qui s'éloignait d'un pas trébuchant.

« Je me demande comment cela finira, dit-il à voix basse. Qu'en pensera-t-on dans son entourage?

— Quel entourage? fit Alma. Il est seul au monde,

à part un frère ou plutôt un demi-frère en Afrique. Enfin, qu'avez-vous donc, Javot, ce soir? dit-elle avec une pointe d'irritation. Franchement, vous commencez à m'agacer avec vos airs sombres. »

Javot ne répondit pas. Il alla s'asseoir sur un coin du divan sans cesser d'observer la jeune femme qui rejoignait son mari.

Cependant la société continuait à s'amuser, à boire et à danser. L'entrain et la gaieté avaient atteint à leur paroxysme lorsqu'un incident inattendu se produisit.

En voyant la femme de chambre d'Alma s'encadrer sur le seuil du salon, Javot crut d'abord qu'il s'agissait d'une communication de la part de l'un des locataires de l'immeuble, à bout de patience. Les prières et les menaces des voisins faisaient en quelque sorte partie du programme des soirées chez Alma. Les invités prenaient poliment connaissance de la réclamation de l' « original »... qui prétendait goûter le repos, chez lui, aux dépens du plaisir des autres, puis recommençaient à faire du vacarme avec un zèle redoublé.

Mais cette fois, il s'agissait d'autre chose. Alma demanda à ses invités de faire un peu de silence. On entendit Sir James demander :

« C'est pour moi?

— Oui, répondit la femme de chambre. Cette personne insiste pour être reçue.

— Qui est-ce? demanda Alma.

— Une jeune dame, répondit la domestique.

— Ta dernière conquête, Jimmie? » fit Alma en riant. Son mari eut un sourire fat. La modestie ne devait pas être au nombre de ses vertus majeures.

« Faites-la entrer », dit-il de sa voix la plus sonore avec un air espiègle parfaitement injustifié.

La domestique disparut pour revenir, l'instant d'après, accompagnée d'une jeune fille qui produisit une vive impression sur Javot.

« Voilà une charmante enfant, pensa-t-il. Quels yeux magnifiques! » Cependant la jeune fille, qui non seulement était charmante mais même franchement jolie, promenait autour d'elle un regard perplexe.

« Je désirerais parler à Sir James Tynewood, fit-elle d'une voix hésitante.

— C'est moi-même, répondit Jimmie en se plantant devant la nouvelle venue. A quoi devons-nous le plaisir de vous voir parmi nous, belle demoiselle?

— Je viens de la part de Mr. Vance, dit la jeune fille. Je vous apporte une lettre. »

Sir James eut un haut-le-corps.

« Une lettre? » répéta-t-il.

Javot crut percevoir une certaine anxiété dans sa voix.

« Franchement, Mr. Vance ne devrait pas me déranger à cette heure-ci, dit Sir James Tynewood en prenant possession de la lettre et en la retournant entre ses doigts.

— Ouvre-la, Jimmie, fit Alma, impatiente. Il est inutile de retenir plus longtemps Mademoiselle. »

Cependant, un des invités, un jeune homme fortement éméché, venait de saisir la nouvelle venue par la taille en s'écriant :

« C'est avec vous que je vais danser. Il me manquait justement une partenaire.

— Laissez-moi tranquille, cria la jeune fille en essayant de se dégager. Laissez-moi! Je vous en prie!

— Vous dansez sûrement comme une fée, ma poupée, s'exclama le jeune homme. Je ne vous... »

Mais à ce moment il sentit une main énergique lui tordre le poignet.

« Voulez-vous laisser cette personne, Molton? dit Javot.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde », grogna Molton, mais déjà la jeune fille lui avait échappé.

Javot était maintenant trop occupé à guetter sur le visage de l'amphitryon les réactions suscitées par la lecture de la lettre pour accorder attention plus longtemps à la jeune fille qu'il avait si galamment débarrassée de son trop entreprenant admirateur.

En effet, à mesure qu'il parcourait les quelques lignes de la missive, le visage de Tynewood devenait blême et un tremblement nerveux agitait sa lèvre inférieure.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda Alma qui, elle aussi, observait depuis un moment Sir James Tynewood.

Celui-ci froissa la feuille de papier, tandis qu'une flamme étrange s'allumait dans ses yeux.

« Il est revenu ! Le diable l'emporte ! » grogna-t-il d'une voix à peine distincte. Mais Alma l'avait entendu.

— Qui donc ? »

Il se tut un instant, puis :

« Jot ! l'homme que je hais le plus au monde », répondit-il en fourrant la lettre dans sa poche.

Il se tourna ensuite vers la jeune fille qui attendait, encore mal remise de son émotion.

« Y a-t-il une réponse ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Oui, répondit Sir James Tynewood. Vous pouvez dire à Vance qu'il aille au diable. Et maintenant, donnez-moi à boire, mes enfants, je crève de soif ! »

CHAPITRE II

Mr. SMITH, DE PRETORIA

Marjorie Stedman, secrétaire particulière du directeur de l'étude Vance et Vance, poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle se trouva dans la rue. Elle aspira avidement l'air frais de cette nuit de printemps.

Sir James Tynewood! Ce nom qu'elle avait vu maintes fois inscrit sur des dossiers dans le bureau de son patron était maintenant associé à un visage dans son esprit.

Sir James Tynewood, porteur de l'un des plus grands noms de l'histoire de l'Angleterre, auquel s'attachait le souvenir d'exploits glorieux, n'était donc qu'un ivrogne et un débauché!

En repassant dans sa mémoire la scène à laquelle elle venait d'assister, Marjorie eut un frisson.

Lorsqu'elle eut regagné l'étude située dans le quartier de Bloomsbury, tous les employés étaient

déjà partis. Seul, Mr. Vance, un homme aux cheveux grisonnants, l'attendait dans son bureau.

« Eh bien, Miss Stedman, demanda-t-il à la jeune fille, avez-vous remis la lettre au destinataire?

— Oui, Monsieur. » Et après un bref silence : « C'était une course peu agréable. »

En quelques mots elle conta les circonstances dans lesquelles elle s'était acquittée de sa mission.

Mr. Vance parut contrarié.

« Je regrette de vous avoir exposée involontairement à de pareils désagréments, Miss Stedman. Si je m'étais douté de cela, j'y serais allé moi-même. Car je ne pouvais confier cette lettre à un autre employé.

— Je sais qu'il s'agit d'une lettre strictement confidentielle... » observa la jeune fille. Elle n'acheva pas sa phrase, car il lui paraissait tout de même étrange que Mr. Vance manquât à ce point de confiance envers ses employés.

Mr. Vance, qui semblait avoir deviné sa pensée, reprit :

« Vous saurez un jour pourquoi j'ai pris tant de précautions. J'imagine que Sir James Tynewood ne vous a donné aucune réponse. »

La jeune fille hésita un instant.

« Pas précisément, mais il a prononcé des paroles que je n'ose répéter, car elles sont assez désobligeantes pour vous, Monsieur. »

L'homme d'affaires parut soucieux.

« Etes-vous bien sûre que c'est tout ce qu'il vous a dit?

— Oui, c'est tout, mais je l'ai entendu déclarer à une jeune femme que l'homme qu'il hait le plus au monde était revenu.

— L'homme qu'il hait », répéta Mr. Vance avec un sourire énigmatique.

Il haussa les épaules, puis se leva.

« Tout cela n'est pas très rassurant », dit-il, en se dirigeant vers la patère où était accroché son pardessus. Et ses pensées ayant pris tout à coup un autre cours, il s'adressa à la jeune fille :

« Ainsi, Miss Stedman, vous nous quittez à la fin de cette semaine?

— Oui, Monsieur. Et je le regrette. Je conserverai un excellent souvenir de mon passage ici.

— Moi aussi, je le regrette, du moins pour moi, dit Mr. Vance en endossant son vêtement. Pour vous, je suis au contraire très content. Votre oncle a-t-il enfin trouvé de l'or? »

La jeune fille sourit.

« Non, mais il a gagné beaucoup d'argent dans l'Union Sud-Africaine. Et il est si bon pour ma mère et pour moi! Connaissez-vous mon oncle Solomon?

— Je l'ai rencontré une fois il y a vingt ans environ, répondit Mr. Vance. Votre père l'a amené ici un jour et il m'a beaucoup intéressé. Quel type curieux! »

Il s'approcha de la porte, puis s'arrêta comme pour laisser d'abord passer sa secrétaire. Mais comme celle-ci ne semblait pas prête à partir, il dit, étonné :

« Avez-vous encore du travail pour ce soir?

— Oui, je voudrais taper la demande de James Vesson. C'est très urgent.

— Où ai-je donc la tête! s'écria Mr. Vance. Bien sûr que c'est urgent. Décidément, je n'aurais pas dû vous envoyer porter cette lettre chez Sir James Tynewood. Mais ne croyez-vous pas qu'en tapant la demande demain à la première heure, ce serait tout aussi bien? »

Visiblement il se reprochait de garder au bureau sa fidèle secrétaire au-delà de l'heure habituelle. Mais Marjorie Stedman s'empressa de le rassurer.

« Oh! je ne suis pas fatiguée et je peux fort bien faire ce petit travail ce soir. Demain matin, il y aura le courrier, et je n'aurai peut-être pas le temps de taper cette pièce à tête reposée. Comme c'est un travail assez délicat...

— Eh bien, soit, Miss Stedman, dit Mr. Vance. Bonsoir, je n'ai que le temps d'attraper le train de Brighton. Je vous téléphonerai demain à huit heures pour savoir s'il y a quelque chose d'important. »

Restée seule, la jeune fille passa dans la petite pièce attenante au bureau de son patron. L'instant

d'après, le cliquetis régulier de la machine à écrire se mit à retentir.

Marjorie commençait le quatrième feuillet de l'aride texte juridique établi pour un client de la maison, lorsque la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Elle s'arrêta de taper et tendit l'oreille. L'étude Vance et Vance ne recevait guère de clients à cette heure de la soirée.

Le timbre résonna de nouveau et Marjorie se leva pour aller ouvrir la porte. Elle s'attendait à se trouver en face d'un petit télégraphiste et eut un mouvement étonné en voyant se dresser sur le seuil un homme de haute taille, vêtu d'un complet veston de flanelle grise, assez minable, sans col ni cravate, et coiffé d'un feutre clair à large bord. Son visage aux traits sympathiques était fortement hâlé et ses yeux dénotaient une vive intelligence.

« Je voudrais parler à Mr. Vance, dit le visiteur en ôtant son chapeau.

— Il vient de partir », répondit la jeune fille.

Une vive contrariété se peignit sur les traits de l'inconnu.

« Savez-vous où je pourrais le trouver? »

La jeune fille secoua négativement la tête.

« Je regrette, mais je ne puis vous être d'aucun secours. D'abord Mr. Vance ne donne jamais son adresse personnelle à ses clients, ensuite, ce soir, il n'est pas chez lui. Il est parti pour Brighton passer le week-end avec un ami. Mais si vous voulez

bien me laisser votre nom, je lui ferai part de votre visite.

— Vous pouvez donc communiquer avec Mr. Vance? demanda l'inconnu avec empressement.

— Il doit m'appeler demain matin par téléphone, répondit Marjorie. Je pourrais, si vous le désirez, lui transmettre une commission de votre part. »

Elle pensa tout à coup qu'en dépit des apparences, cet étranger pouvait être un client important, et comme il s'était arrêté sur le seuil, elle ouvrit la porte toute grande et dit :

« Veuillez entrer, Monsieur. Désirez-vous laisser votre message par écrit? »

Le visiteur pénétra dans le bureau et fixa un instant d'un air perplexe la chaise que la secrétaire venait de lui avancer.

« Non, merci, Mademoiselle, réflexion faite, je n'ai rien à faire dire à Mr. Vance. Toutefois, je vous demanderais de l'informer que Mr. Smith, de Pretoria, est venu le voir.

— Mr. Smith, de Pretoria », répéta la jeune fille en notant le nom sur une feuille de papier, tout en passant mentalement en revue tous les Smith — évidemment nombreux — qui étaient les clients de la maison, et cherchant à se rappeler si le nom de l'un d'eux était suivi de la mention « Pretoria ».

Marjorie avait l'impression que M. Smith ne la voyait pas, bien que son regard fût fixé sur elle. Le

large pli qui barrait son front témoignait d'une vive préoccupation.

« J'ai changé d'avis, fit-il après un silence prolongé. Je voudrais tout de même vous charger d'une petite communication pour Mr. Vance. Puis-je avoir une feuille de papier et une plume? »

Marjorie ne put réprimer un sourire.

« Vous avez là tout ce qu'il faut pour écrire », dit-elle en désignant le bureau.

Le visiteur surprit ce sourire.

« Excusez-moi, Mademoiselle, dit-il, gêné. Je suis un peu distrait aujourd'hui... Je ne suis pas tout à fait à ce que je fais...

— Je m'en aperçois », fit Marjorie plus à elle-même qu'à son interlocuteur.

Discrètement, elle gagna l'extrémité opposée du bureau pour ne pas donner au visiteur l'impression qu'elle l'observait pendant qu'il écrirait. Cependant, celui-ci se contentait pour le moment de fixer obstinément la pointe de la plume, cherchant en vain les mots pour exprimer sa pensée.

« Non, décidément, je n'écrirai rien, dit-il en se levant et en posant la plume sur l'encrier. Voulez-vous dire simplement à Mr. Vance que Mr. Smith, de Pretoria, désire le voir. Cela suffit. Il saura où me trouver. »

A ce moment, la poignée de la porte d'entrée fut brusquement tournée et la porte s'ouvrit. Le nou-

veau venu était sans doute trop pressé pour frapper.

« Où est Vance? » s'écria-t-il.

Marjorie eut un recul. Ce bouillant visiteur n'était autre que Sir James Tynewood. Ses cheveux étaient en désordre, son visage rouge d'excitation.

« Mr. Vance est parti », répondit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre calme.

Mais Sir James Tynewood ne semblait pas l'avoir entendue. Stupéfait, il dévisageait Mr. Smith.

« Vous, Jot?... balbutia-t-il. Est-ce possible?... »

Les deux hommes restèrent un instant à se dévisager en silence. Tandis que le visage écarlate du baronnet exprimait la stupeur, celui de Mr. Smith demeurait calme et impénétrable sous son hâle sombre.

La jeune fille se sentit mal à son aise entre ces deux hommes, dont la rencontre avait quelque chose de mystérieux, de tragique même. Instinctivement, elle devina que ces deux inconnus étaient ennemis et que, s'il lui fallait prendre parti, elle se placerait sans hésitation du côté du Sud-Africain.

« Vous connaissez Sir James Tynewood? » demanda-t-elle, se tournant vers Mr. Smith.

Lentement, le regard de celui-ci se tourna vers la jeune fille. Un sourire éclaira son visage.

« Je le connais fort bien », répondit-il. Puis, s'adressant au nouveau venu :

« Vous me verrez demain au château de Tyne-

wood Chase, Monsieur, dit-il d'un ton sec. A demain ! »

Le baronnet tremblait de tous ses membres. D'écarlate, son visage était devenu livide.

« A demain », répéta-t-il machinalement, puis, se ressaisissant, il se précipita hors de la pièce.

CHAPITRE III

OU IL EST QUESTION DE DETTES

« Qu'est-ce que j'ai bien pu te faire pour que tu me boudes ainsi? dit Mrs. Stedman d'un ton dépité. Tu t'aperçois à peine de ma présence, tu ne me parles pas. »

La vieille dame était atteinte d'une sorte de manie de la persécution qui lui faisait croire que sa fille se déplaisait en sa compagnie. Marjorie, qui y était habituée, n'y prenait même plus garde, se contentant de rassurer sa mère par quelques paroles affectueuses.

La secrétaire de l'étude Vance et Vance était en train de déjeuner avec sa mère dans le petit appartement qu'elles occupaient dans un modeste quartier de Londres.

« Je t'assure que tu te trompes, maman, répondit la jeune fille d'un ton calme. Je suis peut-être un peu fatiguée, voilà tout. J'ai eu hier une journée exténuante au bureau. Il m'est même arrivé quelque chose d'assez désagréable.

— Et évidemment, ta mère sera la dernière per-

sonne à être mise au courant, dit Mrs. Stedman avec un profond soupir.

— Personne ne sera mis au courant, répondit Marjorie. Tout ce qui se passe au bureau relève pour moi du secret professionnel.

— On n'a pas de secret devant sa mère, gémit Mrs. Stedman. Je t'ai toujours dit, et je te répète, qu'une jeune fille ne trouve jamais de meilleure confidente que sa mère. Tu devrais me faire part de tes ennuis...

— Mais il ne s'agit pas de *mes* ennuis, maman, dit Marjorie en souriant. Et si j'ai le devoir de te confier mes affaires personnelles, j'ai également le devoir de taire, à toi comme aux autres, les affaires de mon patron. »

Cependant Mrs. Stedman hochait la tête d'un air peu convaincu.

« Ah! je pousserai un « ouf » quand tu pourras enfin quitter ce maudit bureau. La place d'une jeune fille n'est vraiment pas dans une maison où il n'est question que de crimes, de divorces et de toutes ces choses épouvantables dont les journaux sont pleins. »

Marjorie, qui venait de terminer son repas, se leva et s'approcha de sa mère.

« Mais, maman, Mr. Vance ne s'occupe pas de crimes! dit-elle doucement en posant sa main sur l'épaule de la vieille dame. Aucun assassin n'a jamais franchi le seuil de notre maison.

— Je t'en prie, ne dis pas « notre » maison, fit

Mrs. Stedman, choquée. Tu me fais honte. Et je te préviens que, lorsque nous serons à la campagne, je te prierai de ne plus faire la moindre allusion à ton emploi. Il n'y a pas de quoi se vanter.

— Voyons, maman! dit la jeune fille d'un ton de reproche, parce que l'oncle Solomon nous envoie assez d'argent pour que nous puissions vivre désormais de nos rentes, ce n'est pas une raison pour fréquenter des gens qui considèrent comme une honte d'avoir travaillé comme dactylo...

— Tu veux dire comme secrétaire particulière, ma chérie, rectifia Mrs. Stedman avec dignité. Je tiens beaucoup à ce terme. Jamais je n'aurais permis que tu sois une simple dactylo. J'ai même dit à tous mes amis que tu faisais chez Mr. Vance un stage en vue de devenir avocate.

— Grands dieux! s'écria la jeune fille en levant les yeux au ciel. Où es-tu allée chercher ça, maman?

— Cela fait mieux ainsi, crois-moi. Heureusement, tout va changer pour nous à partir de la semaine prochaine. Nous pourrons louer la maison où je suis née, notre vieux domaine familial. »

Ce que Mrs. Stedman qualifiait pompeusement de « vieux domaine familial » était une modeste maison de campagne flanquée d'un petit potager. Marjorie s'en souvenait pour avoir fait, dans son enfance, un pèlerinage à Tynewood.

Tynewood! Le grand château voisin n'était-il pas la propriété de Sir James Tynewood? Cette question

l'intriguait et elle décida d'en parler à Mr. Vance à la prochaine occasion.

Le souvenir de la scène dont elle avait été témoin, la veille, au bureau, l'obsédait. Pourquoi le Sud-Africain inspirait-il cette terreur au baronnet? Jamais elle n'oublierait le visage blême de Sir James et l'expression d'effroi qu'il avait reflétée à la vue de Mr. Smith, ni le mépris qui se lisait dans le regard de ce dernier. L'étranger connaissait-il quelque secret concernant le jeune aristocrate, un secret dont celui-ci redoutait la révélation?

Marjorie répugnait à admettre cette hypothèse. Non, Mr. Smith, de Pretoria, ne pouvait être un vulgaire maître chanteur, elle en était sûre. Son visage ouvert, honnête de brave colonial, cadrait mal avec cette interprétation.

La jeune fille roulait ces pensées tandis qu'elle se rendait à son travail. Elle arriva au bureau très en avance, afin de ne pas manquer l'appel téléphonique de son patron.

Celui-ci ne l'appela que vers onze heures. Marjorie lui fit un bref rapport sur le courrier du matin, puis lui parla du visiteur de la veille.

« Il n'a pas laissé d'adresse, ajouta-t-elle.

— Cela n'a pas d'importance, répondit Mr. Vance à l'autre bout du fil. Je sais où le trouver. Est-ce bien tout?

— Non, fit la secrétaire. Pendant qu'il était au bureau, Sir James Tynewood est arrivé. »

Une exclamation lui répondit.

« Ça, par exemple! Et qu'est-il arrivé, alors? demanda Mr. Vance précipitamment.

— Rien de particulier. Sir James semblait très impressionné, je dirais même effrayé. Il est parti tout de suite. »

Une longue pause suivit. Marjorie croyait déjà que son interlocuteur avait raccroché, lorsque sa voix lui parvint à nouveau :

« Je prends le train de onze heures quarante-cinq. Je serai au bureau un peu avant une heure, vous pouvez aller déjeuner. Avez-vous lu les journaux ce matin?

— Non, Monsieur. Y a-t-il des nouvelles importantes?

— Pas précisément. »

Et après un bref silence :

« Sir James Tynewood a épousé Alma Trebizond, la célèbre actrice. Cela fera du bruit dans la famille. »

Cela ne devait pas être la dernière surprise que cette journée riche en événements réservait à Marjorie Stedman. La secrétaire s'apprêtait à quitter le bureau pour aller déjeuner, quand un visiteur se présenta, un homme de forte corpulence et aux allures joviales. A vrai dire, la réception des clients n'entrait pas dans les attributions de la jeune fille, mais comme le principal clerc venait justement de partir, Marjorie décida de le remplacer.

«Vous êtes sans doute la secrétaire de Mr. Vance?» s'enquit l'étranger. La jeune fille acquiesça de la tête.

« Je ne crois pas que vous puissiez être reçu par Mr. Vance aujourd'hui, dit-elle. Il n'est pas à Londres, ajouta-t-elle, persuadée que le retour précipité du patron ne changeait rien à la situation pour ce client.

— C'est très ennuyeux, déclara le nouveau venu. Il faut que je le voie avant lundi. Si je n'y parviens pas, dites-lui, s'il vous plaît, que Mr. Hawkes, de la maison Hawkes et Ferguson, était venu le voir au sujet de la dette de Sir James Tynewood.

— La dette de Sir James Tynewood? répéta la jeune fille interloquée.

— Oui, il me doit vingt-cinq mille livres que je lui ai prêtées sur traite. Il insiste maintenant pour que la traite soit renouvelée et demande que je lui avance une nouvelle somme. Avant de me décider, j'aimerais consulter Mr. Vance à ce sujet.

— Pourtant, Sir James Tynewood est très riche, observa la secrétaire.

— C'est possible, mais moi je suis pauvre, riposta Mr. Hawkes, et je ne puis me permettre de perdre mon argent.

— Avez-vous déjà rencontré Mr. Vance? demanda la jeune fille après un moment de réflexion.

— Non. Sir James Tynewood m'avait bien recommandé de ne pas entrer en relation avec ses hommes d'affaires, mais cette fois la situation est vraiment trop inquiétante. Voyez-vous, je suis prêteur de mon

métier, et les titres nobiliaires de mes clients ne me font aucune impression, d'autant plus que je suis démocrate. Or, je viens d'apprendre que Sir James Tynewood doit également de l'argent à Crewe et Jacobsen et à Bedsons Ltd, pour ne citer que ces deux maisons. Il est endetté jusqu'au cou et n'a même pas payé la voiture qu'il vient d'offrir à Alma Trebizond. Quand j'ai lu dans le journal qu'ils se sont mariés, je me suis dit : Parce que Sir James Tynewood convole, ce n'est pas une raison pour qu'on vole Mr. Hawkes... »

Très fier de son calembour, il eut un gloussement satisfait. Mais voyant que la jeune fille n'avait pas apprécié son trait d'esprit, il reprit d'un ton plus sérieux : «Ecoutez, Mademoiselle. Je peux vous parler ouvertement, d'homme d'affaires à femme d'affaires. J'ai besoin de mon argent et si vous pouvez intervenir auprès de Mr. Vance pour qu'il me règle, vous ne le regretterez pas. Je vous réserverai une belle commission.

— Je regrette, Monsieur, répondit Marjorie, mais je n'ai pas l'habitude d'accepter des commissions... ni d'intervenir auprès de Mr. Vance dans des cas pareils. »

Là-dessus prit fin l'entrevue entre la secrétaire particulière de Mr. Vance et le représentant de la maison Hawkes et Ferguson.

Lorsqu'il apprit la visite du prêteur de son client, Mr. Vance parut réfléchir.

« Voulez-vous appeler Mr. Hermann », dit-il en désignant le téléphone sur son bureau.

Hermann était le principal clerc de la maison.

« Je vais lui demander de faire une petite enquête au sujet des dettes de Sir James Tynewood. Ce garçon s'est mis dans de mauvais draps, j'en ai peur.

— Je le croyais très riche, risqua timidement Marjorie.

— C'est exact », répondit Mr. Vance, laconique.

Une demi-heure plus tard, Hermann quittait le bureau pour faire une tournée chez les créanciers du baronnet, dans le but de dresser exactement l'état de sa situation financière.

CHAPITRE IV

LE DRAME DU CHATEAU DE TYNEWOOD

C'était un samedi après-midi et Marjorie n'avait pas grand-chose à faire au bureau. Néanmoins, Mr. Vance l'avait priée de rester pour le cas où il aurait besoin d'elle. En effet, vers cinq heures, sa sonnette retentit et la jeune fille pénétra dans le bureau de son patron. Celui-ci était en train de cacheter une grande enveloppe contenant des papiers qui l'avaient occupé pendant plusieurs heures. Il prit ensuite une plume et la trempa dans l'encrier, mais tout à coup il s'arrêta net.

« Tiens! C'est bizarre! » dit-il en pensant à haute voix.

Puis il se mit en devoir d'écrire l'adresse. Les caractères qu'il traçait étaient si gros que la jeune fille put lire de loin : « Sir James Tynewood ». Elle en éprouva un vif dépit, pressentant que c'est à elle qu'incomberait la tâche de remettre ce pli à son destinataire. Elle ne tenait pas à renouveler l'expérience de sa première visite chez le baronnet.

Elle vit alors avec surprise son patron choisir dans un tiroir une enveloppe de dimensions encore plus imposantes, y glisser la première et tracer cette adresse : « Dr. Fordham, Tynewood Chase, Tynewood. »

Ceci fait, Mr. Vance se replongea un instant dans ses méditations, puis levant son regard sur sa secrétaire :

« Miss Stedman, je vous demanderai de faire un petit voyage hors de Londres, dit-il avec un sourire. Il s'agit d'aller à Tynewood, dans le Droitshire. Vous avez un train à 5 h. 45, qui vous met à destination un peu avant 8 heures. La gare la plus proche est à 3 milles du château de Tynewood, mais je vais téléphoner à un garage pour qu'une voiture vous attende à l'arrivée. Vous ferez la même chose pour le retour et vous serez à Londres avant minuit. Tout ce que vous aurez à faire, c'est de remettre cette lettre personnellement au docteur Fordham. Est-ce clair?

— Tout à fait, monsieur, fit Marjorie.

— Encore un petit détail. Miss Stedman, reprit l'avocat un peu embarrassé. Depuis que vous me servez de secrétaire, vous avez eu l'occasion de connaître plus d'une affaire délicate, mais celle-ci est sans doute la plus délicate de toutes et la plus confidentielle. Vous saisissez, n'est-ce pas? Je vous demanderai donc de garder rigoureusement secret tout ce que vous avez vu et entendu et tout ce que vous pourriez voir et entendre encore concernant l'affaire

Tynewood. Puis-je compter sur votre discrétion?

— Certainement, Monsieur, dit Marjorie avec fermeté. Mais... »

Mr. Vance, la dévisagea, étonné.

« Vous refusez?

— Oh! non, je voulais seulement vous demander la permission d'avertir ma mère que je rentrerai tard ce soir. Elle m'attendait à deux heures.

— Soyez tranquille, Miss Stedman, je vais envoyer un commissionnaire chez votre mère avec un mot, ou mieux je vais lui télégraphier.

— Oh! surtout pas de télégramme », dit la jeune fille en riant.

En effet, Mrs. Stedman, qui s'attendait toujours à ce qu'un miracle vînt la tirer de la médiocrité, aurait été bien déçue de voir que le télégramme ne contenait que cette nouvelle banale. Aussi sa fille voulut-elle lui épargner cette émotion inutile.

Bien qu'elle se fût pourvue en journaux et en magazines, le voyage parut interminable à Marjorie Stedman. A Dilmot, qui était le terme de son voyage, elle constata avec soulagement qu'un vieux tacot l'attendait. Par bonheur, c'était une voiture couverte, car depuis un quart d'heure la pluie tombait à verse.

La région était assez accidentée et le taxi se mit à grimper la côte avec beaucoup de difficulté. Il se rattrapa cependant peu après, en dévalant le talus

à une vitesse prodigieuse, ce dont le mérite revenait sans doute davantage aux lois de la gravitation qu'à la puissance du moteur de la voiture.

Marjorie jeta un coup d'œil à travers une glace éclaboussée. Le taxi venait justement de pénétrer dans le village et longeait, cahin-caha, la grand-route éclairée çà et là par une lampe à arc.

« Ce doit être Tynewood », se dit la jeune fille.

De nouveau les ténèbres happèrent la voiture.

Quelques minutes après, le taxi stoppa brusquement devant une grille en fer forgé. La jeune fille baissa la glace et vit surgir de l'ombre, en réponse au coup de claxon répété, une silhouette noire, enveloppée dans un imperméable.

« Qui est là? demanda une voix. Je ne peux pas vous laisser entrer dans le parc. »

Marjorie se pencha par la fenêtre.

« Je viens de la part de Mr. Vance et j'ai une lettre importante à remettre au docteur Fordham. »

Ces paroles, véritable « Sésame », eurent pour effet immédiat de faire s'ouvrir toute grande la grille du château. La voiture s'engagea dans une allée sombre bordée de platanes, puis s'arrêta.

Marjorie jeta un coup d'œil à l'extérieur. Les contours de la maison se fondaient dans l'obscurité et une unique lumière filtrait à travers une imposte au-dessus de la porte devant laquelle la voiture venait de stopper.

La jeune fille sortit, pria le chauffeur d'attendre,

et à la lumière des phares se mit à chercher la sonnette. Elle la trouva, et un timbre retentit dans la nuit. Une longue minute s'écoula. Puis elle entendit un bruit de pas sur un dallage de pierre, un cliquetis de chaînes, puis un grincement de verrous. L'instant d'après la porte s'ouvrit.

L'homme qui se tenait sur le seuil dévisagea la visiteuse d'un air méfiant.

« Qui êtes-vous? demanda-t-il sans aménité.

— Mr. Vance m'a chargée de remettre une lettre au docteur Fordham.

— C'est moi-même, répondit l'homme. Entrez. »

Il ferma soigneusement la porte derrière la jeune fille et prit la lettre de sa main.

« Asseyez-vous, je vous prie », dit-il, en désignant un des hauts sièges en noyer rangés contre les murs du vestibule, sans que le ton de sa voix s'adoucît pour cela.

Il ouvrit l'enveloppe et en retira la seconde.

« C'est pour James, grogna-t-il. Attendez-moi un moment. »

Il se dirigea vers une porte située au fond du hall, mais il s'arrêta à mi-chemin.

« Excusez-moi de vous faire attendre ici. Ce n'est pas très confortable, mais je n'y peux rien. J'espère que vous avez dîné, mademoiselle, car il n'y a personne ici pour vous servir. »

Marjorie n'avait évidemment pas dîné et elle commençait même à sentir une petite douleur au creux

de l'estomac, mais elle s'empressa de déclarer :

« Ne vous occupez pas de moi, monsieur. Je n'ai pas faim.

— En tout cas, ne partez pas encore. Attendez-moi », dit-il, en gagnant la porte d'un pas rapide. Après en avoir franchi le seuil, il appuya sur la poignée pour la fermer, mais la serrure ne joua pas et une minute après Marjorie put voir le battant s'entrebâiller légèrement et entendre nettement une conversation entre deux hommes. Instinctivement, elle prêta l'oreille :

« De toutes façons, je suis ruiné, disait une voix qui n'était pas tout à fait inconnue à Marjorie. Quel fou j'ai été! »

Cette dernière exclamation précisa le souvenir de la jeune fille. C'était James Tynewood qui parlait.

« Il n'est pas encore trop tard, fit une autre voix qui parut également familière à la jeune fille. Je vous donne une chance, et si vous ne la saisissez pas, c'est que vous êtes complètement fou!

— Mais vous n'y pensez pas, s'écria James Tynewood avec désespoir. Comment pourrais-je aller maintenant à Londres, affronter tous ces gens-là? Comment pourrais-je leur dire? »

Il y eut une brève interruption pendant laquelle Marjorie entendit le bruit d'une enveloppe qu'on déchirait. Sans doute le docteur venait-il de remettre la missive à son destinataire. Le bref silence fut soudain brisé par une exclamation sauvage.

« Ah! la canaille! »

Une détonation souligna ce cri. La jeune fille sursauta, terrifiée. Un nouveau silence, puis une voix murmura :

« Mon Dieu! Je l'ai tué! »

Marjorie courut à la porte et l'ouvrit toute grande.

Sir James Tynewood gisait à terre, au milieu d'une mare de sang. Un homme, revolver au poing, se penchait sur son corps. Au grincement de la porte, il bondit en arrière.

C'était Mr. Smith, de Pretoria.

CHAPITRE V

LE MYSTÈRE

Lorsque Marjorie Stedman reprit ses esprits, elle se sentit entraînée au-dehors par le docteur Fordham.

« Vous avez gardé votre taxi, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Pourquoi?... Que s'est-il passé? » balbutia la jeune fille.

Pour toute réponse, le docteur Fordham entraîna rapidement la secrétaire vers la voiture qui stationnait devant le perron.

« Montez, dit-il d'un ton impérieux. Je vous accompagne.

— Vous allez avertir la police? » demanda Marjorie lorsque la voiture eut démarré.

Mais, cette fois encore, sa question demeura sans réponse. Ce n'est qu'à l'extrémité opposée du village que le docteur Fordham se décida à parler.

« Ecoutez-moi, dit-il. Retournez chez Mr. Vance, mais avant de le voir, ne soufflez mot à personne de tout ce que vous avez vu. C'est compris? »

La jeune fille le fixait, épouvantée.

« Je vais téléphoner à Mr. Vance, ajouta-t-il. Il est à son bureau, il le dit dans sa lettre.

— Sir James Tynewood est mort? risqua Marjorie.

— J'espère que non », répondit le docteur, évasivement.

Et sans ajouter un mot, il descendit de voiture.

A son arrivée à Londres, Marjorie Stedman fut étonnée d'apercevoir son patron sur le quai de la gare.

Elle était à bout de forces, moralement et physiquement, et la faim augmentait encore sa faiblesse.

Mr. Vance remarqua aussitôt son extrême pâleur. Elle voulut tout lui raconter, mais il l'interrompit :

« D'abord il faut vous restaurer, dit-il. Nous parlerons ensuite.

— Le docteur Fordham vous a téléphoné?

— Oui.

— Vous a-t-il dit si... Sir James Tynewood?...

— Vous calmerez votre faim d'abord et votre curiosité ensuite, dit-il avec une jovialité affectée. Je vous emmène chez moi, Grosvenor Place. »

Un copieux repas, arrosé d'un verre de bourgogne, rendit à la jeune fille la maîtrise de ses nerfs. Elle conta alors par le menu son expédition au château de Tynewood et la scène tragique à laquelle elle avait assisté.

« Je vais vous rassurer tout de suite, dit

Mr. Vance. Sir James Tynewood n'est pas mort.

— Dieu soit loué, s'écria la jeune fille réellement soulagée. J'ai eu tellement peur!

— Sa blessure est, paraît-il, tout à fait superficielle, et il ne tardera pas à guérir. Son état ne l'empêchera pas de partir dès demain pour l'étranger.

— Pour l'étranger? » répéta la jeune fille surprise.

Mr. Vance acquiesça de la tête.

« Avec Lady Tynewood?

— Non, sa femme reste en Angleterre.

— Je... je ne comprends pas, balbutia la jeune fille.

— Vous ne comprendrez sans doute ce qui s'est passé que dans plusieurs années, déclara Mr. Vance. Mais vous pouvez me croire, Sir James Tynewood s'embarque demain après-midi sur le *Carisbrooke Castle.*

— Et Mr. Smith, de Pretoria? demanda Marjorie, part-il, lui aussi? »

L'homme d'affaires sortit de sa bouche le gros cigare qu'il était en train de fumer et le contempla attentivement.

« Mr. Smith, de Pretoria, accompagnera Sir James Tynewood dans ce voyage, dit-il lentement. Et maintenant, Miss Stedman, il est temps de rentrer chez vous. Je vais dire à mon chauffeur de vous reconduire. »

La rentrée tardive de sa fille avait piqué la curiosité de Mrs. Stedman au plus haut degré. Le lende-

main matin elle assaillit Marjorie de questions et les réponses évasives de la jeune fille, son humeur taciturne et son air préoccupé achevèrent de l'exaspérer.

Cependant Marjorie ne cessait de repasser dans sa mémoire les événements auxquels elle s'était trouvée mêlée. Mais lorsqu'elle revit son patron, le lundi matin, celui-ci semblait avoir complètement oublié toute l'affaire, au point que Marjorie en vint à se demander si elle n'avait pas fait un cauchemar.

D'ailleurs, la nature de ses occupations obligeait Mr. Vance à parler à ses clients en l'absence de tout témoin, et sa secrétaire particulière elle-même ne le voyait qu'à de rares intervalles, lorsqu'il l'appelait par un coup de sonnette. Celle-ci se trouvait sur son bureau, à la portée de sa main, et il n'était pas rare que, plongé dans ses pensées, l'homme d'affaires appuyât d'un geste distrait sur le bouton.

Ce lundi-là, Marjorie s'apprêtait déjà à quitter le bureau lorsque le timbre familier retentit. Elle saisit son bloc, un crayon et ouvrit la porte qui faisait communiquer son bureau avec celui de son patron.

Un visiteur occupait le fauteuil placé en face de celui de Mr. Vance. Marjorie le reconnut sans peine : c'était le docteur Fordham. Devinant qu'elle avait été appelée par erreur, la jeune fille recula. Son entrée silencieuse avait échappé à l'attention des deux hommes, tout à leur conversation. Marjorie

venait justement de gagner le seuil, lorsqu'elle entendit son patron dire :

« Ainsi il est mort? Pauvre garçon!

— Hélas, oui, répondit l'autre. Je vous avais d'ailleurs bien dit au téléphone qu'il n'y avait pas d'espoir de le sauver. »

La jeune fille rentra dans son bureau et referma doucement la porte.

Sir James Tynewood était donc mort! Pourquoi Mr. Vance lui avait-il menti? Qui avait donné la mort au mari d'Alma Trebizond?

CHAPITRE VI

DANS LE SUD-AFRICAIN

Aux confins du désert de Kalahari, près d'un trou d'eau, une discussion animée mettait aux prises deux indigènes : Wilhelm, de la tribu des Fingos, et Jan, le bushman sang mêlé. L'objet de leur litige était l'homme blanc qui gisait inanimé à leurs pieds, et qui n'était autre que Solomon Stedman.

Wilhelm et Jan parlaient en *taal*, le dialecte hollandais en usage chez les métis du Sud-Africain.

« Il n'en a pas pour longtemps, dit Wilhelm, il mourra à l'aube et nous pourrons alors prendre son argent et porter son curieux petit instrument au résident, à Vrykloof. Nous nous emparerons de la mine qu'il a trouvée et nous serons riches. Je retournerai à T'simo et j'achèterai du bétail et des femmes.

— Tu es fou, répondit Jan avec dédain. Les indigènes n'ont pas le droit de posséder des mines. Quand il sera mort, il faudra nous contenter de son argent. »

Le malade avait par moments des éclairs de lucidité qui lui permettaient de saisir des bribes de cette conversation.

« Je ne suis pas fou, riposta le Fingo, car je suis chrétien et je sais écrire mon nom. Je connais un pauvre blanc de Mafekin qui me servira d'homme de paille. Il vit avec une femme Matabele que je connais. »

Cette discussion fut interrompue par l'arrivée de Smith. Il connaissait l'existence de ce trou d'eau pour avoir prospecté cette région quelque temps auparavant. Il portait une barbe d'une semaine et son gosier était desséché par le sable du désert. Mais les tribulations aventureuses qui remplissaient son existence depuis six mois ne parvenaient pas à chasser de son esprit la vision d'un corps effondré sur les dalles du château de Tynewood.

A sa ceinture pendait une arme dont le canon resplendissait au soleil.

Il s'approcha du petit groupe, puis jeta un regard sur le moribond.

« Que signifie ceci? s'écria-t-il indigné. Vous laissez cet homme mourir de soif alors que vous avez de l'eau à portée de la main? »

Jan, comme presque tous les sang mêlé, était un lâche. Wilhelm appartenait à la tribu des Fingos, ce qui équivaut à dire qu'il avait une âme d'esclave. Tous deux ils eurent donc peur de cet inconnu et, craignant qu'il ne leur attirât des complications,

s'empressèrent de lui proposer une participation à l' « affaire ».

« Cet homme a découvert un filon d'or, dit Wilhelm. S'il meurt, nous ferons part à trois... »

Il n'acheva pas, car le revolver braqué sur lui lui fit comprendre qu'il était inutile d'insister. Les deux indigènes soulevèrent donc Solomon et le transportèrent au bord du trou d'eau, le plaçant de façon que le liquide bienfaisant pût rafraîchir ses lèvres desséchées.

Deux heures s'écoulèrent avant que Solomon eût recouvré l'usage de la parole. Dès qu'il en eut la force, il se mit à injurier abondamment les bushmen, les Cafres et les autres indigènes de l'Afrique australe.

Smith, occupé à confectionner un repas sur un feu qu'il venait d'allumer, l'écoutait en souriant.

« Sans vous, mon ami, lui dit Stedman, je serais déjà dans un monde meilleur et ma mine aurait fait le bonheur d'un autre prospecteur. Mais, au fait, n'êtes-vous pas prospecteur vous-même?

— Nous sommes tous plus ou moins prospecteurs, dit Smith avec bonne humeur. Mais si vous voulez dire par là que je suis chercheur d'or, je puis vous détromper. »

Le vieil homme le scruta du regard.

« Non... décidément... vous n'avez rien d'un aventurier. Vous êtes un « gentleman » ou je me trompe fort. Fraîchement débarqué sans doute?

— Pas précisément, répondit l'autre en éventrant avec application une boîte de conserves. Je parcours ce pays depuis l'âge de dix-sept ans, autrement dit, depuis ma sortie d'Eton. »

Smith n'avait pas l'habitude de se laisser aller aux confidences, mais il y avait quelque chose dans les manières du vieil homme qui l'encourageait à parler.

« Je n'ai quitté ce maudit continent que pour six mois, reprit Smith.

— Et où allez-vous maintenant?

— N'importe où... Ailleurs... » répondit Smith en haussant les épaules.

Le vieil homme sembla pensif et ne parla guère pendant le repas qui suivit. Puis, il bourra sa pipe et s'abîma dans ses pensées en contemplant les flammes du foyer. Tout à coup, il secoua la cendre de sa pipe et demanda à brûle-pourpoint :

« Voulez-vous faire fortune? »

Smith leva le regard sur son interlocuteur :

« Que voulez-vous dire?

— Eh bien, répondit le vieil homme lentement. J'ai trouvé le filon de Kalahari.

— Vraiment? s'écria Smith. Je croyais qu'il n'existait que dans la légende. Les gens d'ici ont toujours parlé d'un filon de Kalahari, mais personne ne l'avait jamais vu.

— Eh bien, moi, je l'ai vu, dit Solomon d'un air triomphant. Alors, qu'en pensez-vous maintenant?

— De quoi?

— De ma proposition. Je cherche justement un jeune associé. Comme cela je pourrais peut-être vous rendre en partie ce que je vous dois... C'est la moindre des choses après ce que vous avez fait pour moi tout à l'heure.

— Allons, pas de bêtises, protesta Smith. Tout le monde aurait agi de même à ma place. Je n'ai pas besoin d'or ni d'une médaille de sauvetage. J'ai de quoi vivre.

— Ça, par exemple! s'exclama le vieil homme, sincèrement étonné. Ma parole, vous m'épatez! C'est bien la première fois que je rencontre un homme qui dédaigne une occasion de s'enrichir. Mais ne vous faites pas de soucis, la fortune ne vous tombera pas du ciel toute cuite. Il y a du travail pour deux dans ma mine, et je vous garantis que cela sera dur les premiers temps. »

Smith se gratta le menton.

« Je vous avoue que le travail me tente plus que la fortune », dit-il.

Solomon vit dans cette déclaration l'acceptation tacite de son offre. Il parla à son nouvel ami de sa vie de vagabond impénitent. Smith, lui, n'ajouta rien à ses confidences de tout à l'heure.

« Voyez-vous, dit Solomon, je me demande pourquoi je m'acharne tellement à trouver de l'or. Tel que vous me voyez, je n'ai même pas d'héritier... personne, sauf la gosse de mon frère. Il était un peu

fou, le brave Fred. La petite Minnie, non Margrate, non ce n'est pas ça... »

Il fouilla dans sa poche et en tira une feuille de papier.

« Marjorie, c'est ça, elle s'appelle Marjorie... C'est une brave petite. Elle m'écrit régulièrement. C'est la seule personne qui m'écrive, d'ailleurs.

— Vraiment? dit Smith par pure politesse, car les affaires familiales de Solomon Stedman ne pouvaient évidemment le passionner.

— Marjorie a de l'instruction, reprit Solomon Stedman. D'ailleurs son père n'était pas un rustre, encore qu'il ne fût pas très fort en calcul et qu'il dépensât toujours un peu plus qu'il ne gagnait. Avez-vous jamais entendu parler de Stedman, en Angleterre?

— Non, je ne m'en souviens pas, dit Smith en souriant. Mais il est vrai que je ne connais pas grand monde, là-bas.

— J'ai subvenu pendant longtemps aux besoins de sa veuve, dit le vieil homme non sans fierté. Oh! ce n'était évidemment pas grand-chose, quelques livres par mois, juste de quoi vivre. J'ai fait mieux depuis, mais le jour où je pourrai exploiter ma mine, eh bien, alors... mon garçon... »

Il eut un ample geste évocateur des largesses dont il comptait désormais combler sa famille.

Solomon Stedman n'avait certes pas exagéré en parlant du travail immense qui l'attendait. Six mois

durant, les deux hommes, devenus des amis inséparables, peinèrent sous un soleil ardent, creusant de larges tranchées dans le terrain sablonneux, examinant le quartz qu'ils déterraient et qu'il fallait souvent porter, pour le laver, à vingt-cinq kilomètres de là, où se trouvait la source la plus proche. Et ces six mois de labeur ardu aidèrent Smith à effacer bien des souvenirs pénibles.

Le filon de Solomon n'était pas un mirage. Bientôt des spécialistes arrivèrent de Johannesburg et du Cap, et un an plus tard le premier moteur fit entendre son ronflement à l'endroit où le vieux Stedman avait été secouru par son compatriote.

Cependant, l'amitié des deux hommes allait en s'affermissant, encore que Solomon, qui se piquait pourtant d'être rusé comme un renard, ne fût parvenu à apprendre rien de précis sur le passé de Smith.

L'arrivée du premier moteur fut suivie de celle de plusieurs autres et, peu à peu, la petite agglomération formée par les ouvriers de l'entreprise se mua en un bourg qui reçut le nom de Stedmanville. L'installation d'un service d'eau et d'une usine de force motrice accaparèrent pendant longtemps Smith, qui, bras droit du chef, partageait avec celui-ci l'orgueil de voir leur entreprise prendre un magnifique essor.

Deux années s'étaient écoulées depuis la rencontre des deux hommes dans le désert de Kalahari.

« J'ai eu des nouvelles de ma belle-sœur, dit un

jour Solomon à son jeune ami. Tu sais, la veuve de mon frère Fred... Eh bien, il paraît qu'elle a un neveu. Il viendra nous rendre visite ici.

— Tant mieux! fit Smith. Et où est-il pour le moment?

— En Angleterre, parbleu, répondit Solomon. Il arrive la semaine prochaine. Si j'ai bien compris le sens de la lettre de ma belle-sœur, c'est en quelque sorte le fiancé de ma nièce Lili... non Margaret...

— Marjorie », rectifia Smith malicieusement.

A force d'écouter ses histoires, Smith était mieux renseigné que son vieil ami dont la mémoire avait quelquefois de curieuses lacunes.

« Eh bien, reprit Solomon, que disais-je donc? Oui, que ce jeune homme et ma nièce sont comme qui dirait fiancés.

— Pourquoi « comme qui dirait » ?

— Parce qu'ils le sont sans l'être, précisa Solomon, restant dans le vague. D'ailleurs, il ne faut pas m'en demander trop. Toutes ces histoires de fiançailles, je ne sais plus trop bien comment cela se passe dans le pays. Eh bien, ce fiancé de ma petite nièce s'appelle... s'appelle... »

Il tira une lettre de sa poche, y chercha quelque chose et dit :

« Il s'appelle Lance Kelman. C'est toi, mon vieux, qui iras le chercher à la gare... Tu sauras mieux lui parler que moi... C'est un jeune qui a, paraît-il, d'excellentes manières, alors... »

Smith n'eut pas de peine, quelques jours plus tard, à reconnaître le jeune homme aux « excellentes manières » parmi les voyageurs arrivés en gare de Kimberley. Il était vêtu avec une élégance un peu recherchée et était nanti d'un nombre impressionnant de valises.

« Bonjour, Monsieur Kelman, dit Smith en s'approchant de lui. M. Solomon Stedman s'excuse de n'avoir pu venir en personne vous souhaiter la bienvenue. Si vous voulez bien monter en voiture, je vais vous conduire auprès de lui. »

Lance Kelman considéra la vieille Ford avec un visible dédain. Néanmoins, il y prit place avec la dignité d'un monarque en exil. Pendant tout le trajet, le jeune Londonien et Smith n'échangèrent pas la moindre parole. Devant le silence hautain du premier, le second jugea inutile de se mettre en frais.

« Que penses-tu de mon neveu? demanda Stedman à son associé le soir même.

— Oh! il a d'excellentes manières, répondit Smith évasivement. Ta nièce peut se féliciter d'avoir un tel fiancé.

— Fiancé! s'écria Stedman indigné. Je n'ai jamais dit qu'ils étaient fiancés.

— Ah oui, c'est vrai, « comme qui dirait fiancés ».

— Bien sûr... et ce n'est pas du tout la même chose. Et toi es-tu content de cette visite?

— Oh! j'aime encore mieux ça qu'une crise de paludisme », répondit Smith en souriant.

CHAPITRE VII

LE PLAN DE SOLOMON

Mr. Kelman fit en Afrique un séjour de trois mois qui ne fut marqué par aucun incident digne d'être rapporté. Du haut de son piédestal de Londonien, il ne cessa d'entretenir ses deux hôtes de la supériorité des habitants de la métropole sur les coloniaux, réduits à une existence fruste, en marge de la civilisation, et qu'il ne plaçait guère au-dessus des indigènes.

« Ma parole, dit un jour Smith, après l'une des tirades du jeune homme, vous me donnez bien l'envie d'aller faire un tour en Angleterre, un de ces jours. Ce doit être un pays fort intéressant.

— Je vous crois, répondit Lance Kelman, qui n'avait pas perçu l'ironie du ton de Smith. Je vous préviens toutefois que vous vous y sentirez un peu dépaysé. Dieu merci, nos mœurs à nous n'ont rien de commun avec celles dont, vous autres, vous avez l'habitude. Mais vous pouvez compter sur moi, je vous patronnerai... »

Il parlait aussi souvent de Marjorie, sur un ton qui déplaisait fort à Smith. Le jeune homme ne réservait pas, selon toute apparence, son attitude condescendante aux seuls « sauvages ».

Un mois après son arrivée, il révéla à Solomon le but de son voyage. Il désirait être fixé sur l'importance de la fortune qu'il pouvait espérer du fait de son union avec la nièce du propriétaire de la mine d'or. Il aspirait en outre à une situation purement honorifique au sein de son entreprise telle qu' « administrateur délégué » par exemple, qui lui aurait assuré une rente coquette.

Le vieux Solomon prit connaissance des ambitions de son hôte avec un enthousiasme mitigé. Son agacement se mua en un vif mécontentement lorsque le jeune homme, ayant contracté une maladie tout à fait bénigne, réclama des soins extravagants, ou du moins qui parurent tels au vieux colonial.

Pour Solomon, un homme aussi douillet ne pouvait être qu'une poule mouillée.

« Des bananes, encore des bananes et toujours des bananes, gémissait Lance, c'est tout juste bon pour des cochons! Pas un fruit mangeable dans ce pays maudit, pas de fraises, pas de pêches?

— Et même pas de lait de pigeon », grognait Solomon, excédé.

Le vieux colonial poussa un profond soupir de soulagement le jour où son associé alla reconduire le Londonien à la gare de Kimberley.

« Bon débarras ! » dit-il à Smith, de retour à Stedmanville.

Smith se mit à rire, mais Solomon, lui, n'était pas du tout d'humeur à plaisanter. Pendant les jours qui suivirent, il se montra même extraordinairement pensif et préoccupé.

Par une fraîche matinée de mai, mois d'hiver dans le Sud-Africain, le vieux Solomon Stedman était assis dans son bureau aux murs tapissés de cartes et de plans. Un profond pli creusait son front et ses doigts caleux pinçaient nerveusement son menton glabre. La cause de sa perplexité était la lettre dont il venait de terminer la lecture.

Solomon posa la lettre sur le bureau et sa main gauche quitta le menton pour se reporter sur le crâne, qu'elle se mit à gratter vigoureusement. Sur ces entrefaites, Smith pénétra dans le bureau.

« C'est toi, mon vieux ? dit Solomon. Entre donc.

— Je suis déjà entré, répondit Smith en souriant.

— Dans ce cas, reste, fit Solomon. Je suis prodigieusement embêté. Je viens de recevoir une lettre de ma nièce, tu sais la fille de mon frère Fred, Dieu ait son âme. Et sais-tu ce qu'elle m'écrit, cette brave petite Margaret... Non, Maggy...?

— Marjorie, rectifia Smith, placidement.

— C'est cela, Marjorie, mais voici la lettre. Lis-la toi-même. »

Smith parcourut la missive et la rendit sans un mot à son vieil ami.

« Il est arrivé à bon port, notre gringalet, fit Solomon en poussant un profond soupir.

— C'est ce que je viens de lire », observa Smith.

Un bref silence, puis Solomon reprit :

« Je n'oublierai jamais, mon vieux, ce que tu as fait pour moi, près du trou d'eau...

— Bêtises, dit Smith en haussant les épaules. Pas la peine d'en parler.

— Si, c'est la peine, protesta Solomon. Tu es le seul ami que je possède au monde. Je suis riche, et toi aussi d'ailleurs... Mais ce n'est pas ce que je veux dire », bredouilla-t-il.

Un nouveau silence, puis Solomon enchaîna :

« Je n'ai plus pour longtemps à vivre, disait-il. Le docteur de Kimberley n'est pas de mon avis, mais il est menteur, comme tous les médecins... Alors je me demande ce que deviendra mon argent quand je ne serai plus là...

— Ça, par exemple! s'écria Smith avec une indignation affectueuse. A-t-on jamais vu s'inquiéter de cela? Quand tu ne seras plus là, dans cinquante ans ou à peu près, tu n'auras plus besoin de ton argent, alors... »

Les mouvements de la main gauche du vieux colonial redoublèrent d'énergie sur son crâne dégarni.

« C'est qu'il ne s'agit pas seulement de moi et de

mon argent. Je pourrais te laisser cette mine et tout ce que je possède, ou encore faire un don à l'hôpital de Kimberley... Mais il y a autre chose qui me tourmente... Tu es marié, toi? »

Cette question ne s'était jamais posée encore entre les deux amis. Devant les réticences de Smith, Solomon Stedman avait depuis longtemps renoncé à percer le secret de son passé. D'ailleurs, les coloniaux se soucient très peu de savoir ce que les autres étaient « avant ».

« Non, répondit Smith en fronçant les sourcils. Les femmes ne m'ont jamais intéressé. Mais je ne vois pas très bien le rapport...

— Moi, je le vois », déclara Stedman en détournant les yeux. Son embarras allait croissant.

« Tu retourneras au pays et tu épouseras Marjorie », dit-il à brûle-pourpoint sans regarder son interlocuteur.

Smith ne répondit pas tout de suite. Enfin, de son ton habituel, très calme mais où perçait une légère pointe d'ironie, il dit :

« Je n'ai pas l'envie de me battre en duel avec le nommé Lance Kelman.

— Tu peux être tout à fait tranquille; ce blanc-bec ne te provoquera pas en duel. Il est trop lâche pour cela.

— Et ta nièce, qu'en dira-t-elle? »

Le vieux Stedman réfléchit un instant avant de répondre.

« Marjorie ne me refusera rien. Elle sait ce qu'elle me doit, et ce n'est pas une ingrate. Je vais lui écrire tout de suite. »

Smith s'assit sur un tabouret et fixa son ami d'un air sombre.

« Ce ne sera pas facile de persuader ta nièce de m'épouser, observa-t-il d'un air maussade.

— Et pourquoi donc? fit Solomon. Tu n'es pas plus mal qu'un autre.

— Merci, répondit Smith avec sécheresse.

— Tu n'es même pas très vieux. On ne peut guère te donner plus de 30 à 35 ans. Evidemment, pour ce qui est du chic et des bonnes manières, tu ne peux pas te comparer à Kelman, mais qu'importe? Je le veux, ça doit suffire à Marjorie. Si ce mariage ne se fait pas, eh bien... je m'en irai avec l'impression que j'ai gâché ma vie et que tous mes efforts ont été vains.

— Voilà que ton délire recommence, dit Smith. Si cela te plaît que j'épouse ta nièce, je ne dis pas non, mais je suis sûr qu'elle te rira au nez. Peut-être en lui expliquant qu'il s'agit d'une union purement officielle et que je ne lui imposerai pas ma société...

— Non, non! s'écria Solomon. Ce n'est pas du tout ça. Je tiens à ce que ce soit un vrai mariage, avec des enfants et tout ce qui s'ensuit. Vous continuerez ma lignée. Voilà.

— On en reparlera, dit Smith. Et maintenant si nous examinions un peu le plan du puits N° 3?

— Au diable le puits N° 3! s'écria Solomon, avec impatience. Réponds-moi franchement, mon vieux. Iras-tu, oui ou non, en Angleterre, épouser Marjorie? Tu ne vas tout de même pas la laisser devenir la femme de cet imbécile de Kelman! »

Smith se mit en devoir de bourrer sa pipe, besogne qui l'absorba complètement pendant toute une minute.

« D'accord, dit-il enfin. Et voyons un peu le puits N° 3.

— Tu es un brave type, Smith. Je respire enfin à la pensée qu'elle pourra envoyer Lance au diable.

— Et où est-ce qu'elle habite ta nièce? demanda Smith d'un air distrait.

— A Tynewood.

— A... Tynewood », répéta Smith, en blêmissant.

Mais il se maîtrisa. Après tout, Smith n'était pas connu à Tynewood.

CHAPITRE VIII

UN ORDRE

« Je suis vieux et je peux mourir à n'importe quel moment. Cela me sera une consolation de savoir à qui va, après moi, cette fortune que j'ai amassée au prix de Dieu sait quels efforts. C'est pourquoi je veux que tu épouses mon jeune associé, Mr. Smith, de Pretoria. Il te paraîtra peut-être un peu rustre, mais c'est un brave type. Lorsque tu liras ces mots, il sera déjà en route pour l'Angleterre. Réponds-moi par télégramme. Si tu refuses, je me verrai obligé de suspendre la pension que je fais à ta mère.

« Affectueusement.

« Solomon STEDMAN. »

Marjorie recommença pour la troisième fois la lecture de cette lettre, mais les caractères dansaient devant ses yeux. Sous l'effet de l'émotion, son teint mat se couvrit, sur les joues, de vives couleurs. Ses yeux bleus brillaient de colère.

« Un ordre! murmura-t-elle. Comment a-t-il osé? »

L'ordre de se marier n'est jamais bien accueilli par une jeune fille tant soit peu indépendante, qu'il s'agisse d'épouser un prince ou Mr. Smith, de Pretoria.

Smith, de Pretoria. Au fait, ce nom ne lui était pas inconnu. Et c'est en vain qu'elle avait essayé, depuis trois ans, d'en chasser le souvenir. Rien ne prouvait d'ailleurs que ce fût le même. Il devait y avoir de nombreux Smith à Pretoria, comme dans n'importe quelle ville habitée par des Anglais. Il n'en restait pas moins que son oncle, pour le prix de sa générosité, exigeait maintenant qu'elle épousât un homme qui ne lui était rien.

« Il n'a même pas pris la peine d'essayer de me persuader », pensait-elle avec amertume. Il la considérait comme sa marchandise, achetée à prix d'or, et qu'il avait le droit de livrer à qui bon lui semblait. Sans doute avait-il dû déployer un peu plus d'éloquence pour persuader l'autre.

Marjorie sauta sur ses pieds, mais un sentiment de malaise la força à se rasseoir. Pour donner libre cours à sa rage, elle se mit à déchirer son mouchoir. Elle était bien résolue à braver la volonté de son oncle, à retourner dans la capitale pour y prendre quelque emploi de sténo-dactylo et recommencer la vie morne et laborieuse de jadis...

« Je me demande ce que va dire maman », pensa-t-elle, en séchant ses yeux qui, peu à peu, s'étaient remplis de larmes.

Elle laissa errer son regard, par la fenêtre, sur le vert gazon, sur le bassin où les canards barbotaient joyeusement, inconscients du malheur qui venait de frapper celle qui, chaque matin, prenait plaisir à leur jeter des miettes de pain.

Marjorie s'efforça d'examiner sa situation financière avec un peu de sang-froid. Depuis trois ans elle touchait avec sa mère une pension annuelle de quatre mille livres. Elles n'en dépensaient certainement pas autant. Autrement dit, elles devaient posséder quelques économies.

Elle se dirigea vers le salon.

« Non et non! se répétait-elle, en serrant les dents. Je n'épouserai pas ce Smith, de Pretoria. »

Deux personnes se trouvaient dans la pièce, dont l'une était Mrs. Stedman. Quant à l'autre, sa seule vue eut pour effet de faire reculer Marjorie. La visiteuse feignit de ne pas le remarquer.

« Comment allez-vous, Marjorie? dit-elle d'une voix suave.

— Bien, merci, Lady Tynewood, répondit la jeune fille, omettant de s'enquérir à son tour de la santé de son interlocutrice.

— Je te croyais sortie, ma chérie, pour ta promenade à cheval, dit Mrs. Stedman.

— Non, je sortirai cet après-midi, répondit Marjorie.

— Pourtant Lance m'a affirmé que vous aviez pris rendez-vous pour ce matin.

— C'est vrai, mais je n'ai pas envie d'y aller, répondit Marjorie en s'efforçant de paraître calme. J'ai trop à faire.

— Je devine le genre de vos occupations, dit Lady Tynewood avec un petit sourire malicieux; vous préparez sans doute la petite allocution que vous aurez à prononcer demain, au banquet de Bienfaisance.

— Je n'ai pas l'intention de faire de discours, répondit Marjorie. Le Comité exagère d'ailleurs les services que je lui ai rendus dans cette affaire d'hôpital. Je n'ai pas de mérite à avoir recueilli cinquante mille livres en tant que secrétaire du Fonds. N'importe qui aurait obtenu le même résultat à ma place.

— N'importe qui ne sait tirer parti aussi habilement que vous de sa séduction personnelle, observa Lady Tynewood d'un ton aigre-doux. Si j'étais un homme et si je recevais la visite d'une créature aussi charmante que vous, je ne lésinerais pas sur quelques livres. Surtout quand en échange d'un millier de livres on reçoit un baiser en guise de quittance...

— C'est un mensonge, s'écria Marjorie, rouge d'indignation. Je n'ai donné de baiser à personne. Et vous le savez aussi bien que moi.

— Voyons, Marjorie... essaya d'intervenir Mrs. Stedman.

— Ma chère enfant, je ne fais que répéter un bruit qui court...

— ...et à l'origine duquel vous n'êtes pas tout à

fait étrangère. Vous connaissez évidemment fort bien le milieu où l'on vend et achète des baisers, et vous vous y croyez encore, sans doute... »

La jeune femme s'empourpra. La moindre allusion à son passé d'actrice lui ôtait tout sang-froid. Cependant, elle se domina.

« Le milieu dont vous parlez avec tant de mépris, riposta-t-elle, n'a rien à envier à celui des snobs dans lequel vous vous êtes introduite si habilement. »

Marjorie aurait pu lui répondre, mais elle préféra n'en rien faire.

« C'est sans doute une idée à vous, chère enfant, reprit Lady Tynewood, d'avoir organisé le service par tables séparées, au banquet de demain. Je suppose que je ne serai pas placée à la même table que Lord Wadham?

— C'est bien possible, répondit Marjorie froidement. Cependant je ne revendique pas l'honneur d'avoir organisé le service de ce banquet. Ce n'est pas du tout mon rayon et s'il arrive que vous ne soyez pas placée à la table de Son Altesse, je n'y suis pour rien.

— C'est vous qui le dites, fit Lady Tynewood, en dissimulant mal sa rage.

— Je ne cherche pas à vous convaincre...

— Tout de même, dit Mrs. Stedman, ne pourrais-tu pas intervenir, Marjorie, pour que l'on réserve à Lady Tynewood une place à la table de Lord Wadham?

— Non, fit celle-ci avec fermeté. Cela ne me regarde pas et je n'interviendrai pas.

— Bravo, fit Lady Tynewood, furieuse. On ne peut, certes, vous reprocher un manque de sincérité. Je vous revaudrai cela, Marjorie. »

Et sans ajouter un mot, elle se dirigea vers la sortie et s'en fut en claquant la porte.

CHAPITRE IX

LES ENNUIS DE Mrs. STEDMAN

Irritée, la vieille dame se tourna vers sa fille :

« Je te félicite, Marjorie, tu as fait du beau travail! Lady Tynewood est furieuse et elle a bien raison.

— Je t'avoue, maman, que je n'en suis pas autrement peinée.

— Pourtant elle a été très gentille pour nous, observa Mrs. Stedman. Et c'est une dame du meilleur monde, portant un très grand nom...

— Si tu savais combien son nom m'impose peu... fit la jeune fille en haussant les épaules. Mais parlons d'autre chose, maman. J'ai une nouvelle importante à te communiquer. Mais d'abord, dis-moi une chose : tiens-tu vraiment à ce que je sois heureuse... ou plutôt serais-tu prête à consentir à un petit sacrifice pour sauvegarder mon honneur?

— Ton honneur? Qu'est-ce que ça signifie? Aurais-tu dilapidé l'argent de l'hôpital?

— Non, maman, fit Marjorie en riant. C'est beaucoup moins tragique que cela. Que dirais-tu, par exemple, s'il nous fallait renoncer à cette existence facile et retourner à Londres pour que je puisse travailler?

— Quelle mauvaise plaisanterie, Marjorie! Ça serait vraiment trop horrible. Heureusement et grâce à ton oncle, nous n'avons pas à envisager une telle éventualité.

— Ce n'est pas une éventualité, mais la plus stricte réalité, maman, dit la jeune fille d'une voix étranglée par les larmes.

— Je t'ai priée, Marjorie, de cesser tes plaisanteries. Tu sais bien que j'ai un cœur faible et que les émotions trop fortes peuvent m'être fatales. »

Marjorie se mordit les lèvres et se tut un instant.

« Maman, dit-elle alors, je voudrais savoir à combien se montent exactement nos économies. »

Mrs. Stedman posa sur sa fille des yeux agrandis d'étonnement.

« Nos économies? Tu es folle, ma parole. »

Une profonde consternation se peignit sur les traits de Marjorie.

« Dois-je comprendre, maman, que nous avons tout dépensé? » demanda-t-elle d'une voix blanche.

La dame hocha la tête en silence.

« J'espère au moins que nous ne devons rien », dit Marjorie.

Mrs. Stedman leva sur sa fille un regard épouvanté.

« C'est-à-dire... balbutia-t-elle.

— Je veux tout savoir, s'écria la jeune fille. Tout!

— Eh bien, je vais te le dire... Je dois deux mille livres. »

Marjorie se laissa tomber sur une chaise sans quitter sa mère des yeux.

« Ne me regarde pas ainsi! Tu n'as jamais eu beaucoup de cœur, Marjorie...

— A qui dois-tu cet argent, maman? demanda la jeune fille en s'efforçant de garder le calme.

— A Lady Tynewood, murmura la vieille dame. Ne me pose pas de questions, Marjorie. J'ai l'impression d'être devant le juge d'instruction.

— Je suppose que cette dette est le résultat de vos longues parties de cartes? »

Mrs. Stedman inclina la tête.

« Si tu savais, Marjorie... Au début, la chance me favorisait. Je ne cessais de gagner. J'avais déjà près de mille livres. Mais tout à coup la fortune a tourné... Il ne faut pas accuser Lady Tynewood, elle a été très chic. Jamais elle n'a fait allusion à cette dette, mais évidemment, il faudra que je la paie un jour. Et puis, on ne sait jamais, je pourrais recommencer à gagner. »

Marjorie s'approcha de sa mère et posa la main sur son épaule.

« Non, maman, promets-moi de ne plus jamais jouer ni avec Lady Tynewood, ni avec M. Javot, car je suppose qu'il était là aussi. »

Mrs. Stedman fit oui de la tête.

Marjorie pensait à la lettre de son oncle et à son intention de mettre sa mère au courant de la situation. Maintenant il ne pouvait plus en être question. Son traitement de secrétaire ne suffirait jamais à payer cette affreuse dette.

Prostrée, Mrs. Stedman fixait sa fille d'un air absent. Marjorie eut pitié d'elle.

« Ne te tourmente pas, maman, cela s'arrangera. Nous pourrions vendre cette maison...

— Vendre cette maison! s'écria la vieille dame terrifiée. Tu n'y penses pas, Marjorie. D'ailleurs, ajouta-t-elle en baissant la voix, elle est déjà tellement hypothéquée, cette maison, que vraiment...

— Comment hypothéquée! s'écria Marjorie. Cette maison ne nous appartient même pas, elle est la propriété de l'oncle Solomon!

— Oh! cela revient au même, gémit Mrs. Stedman. Il l'a achetée pour nous... Ne te fatigue pas, Marjorie... Il t'aime tant, l'oncle Solomon, qu'il ne te refuserait rien si tu lui écrivais pour lui demander une petite somme supplémentaire. Tu trouverais bien un prétexte, par exemple à l'occasion de ton mariage...

— Mon mariage! » répéta la jeune fille avec amertume.

Elle sentit les larmes monter à ses yeux et, pour ne pas donner à sa mère le spectacle de sa détresse, elle courut sans un mot se réfugier dans sa chambre.

CHAPITRE X

LA DÉCISION DE MARJORIE

Le jeune homme, en tenue de cheval, qui pénétrait dans le jardin de la maison occupée par Mrs. Stedman et sa fille pouvait certainement prétendre au titre de beau garçon. Ses cheveux, abondamment brillantinés, étaient plaqués sur sa tête, ses ongles étaient bien soignés, et sa petite moustache affectait la forme prescrite par la dernière mode.

« Bonjour, Marjorie, dit-il à la jeune fille qui sortait précisément de la maison. Et notre promenade à cheval, l'auriez-vous oubliée? »

L'intonation chantante de sa voix s'harmonisait très bien avec son air efféminé.

Depuis son retour d'Afrique, Lance Kelman affichait un dédain sans bornes pour le riche oncle de Marjorie. C'était à ses yeux une excellente vache à lait et rien de plus.

« Je n'ai pas oublié, répondit Marjorie, mais j'ai décidé de remettre notre promenade à cet après-midi.

— Vous avez tort, Marjorie, chantonna Lance. Je

me proposais justement de vous faire visiter le domaine du château de Tynewood. »

A l'entendre, on l'aurait pris pour le maître incontesté dudit domaine.

« A propos, dit-il, est-ce vrai que vous vous êtes disputée avec Lady Tynewood? Je viens de la rencontrer.

— Non, répondit Marjorie. Tout au plus ai-je refusé d'intervenir pour qu'elle soit placée près de Son Altesse, au banquet. Cette femme m'exaspère.

— Vous avez tort, déclara Lance. Pour ma part, j'ai beaucoup d'admiration pour elle, je vous l'avoue. Cependant ne vous inquiétez pas, ma petite Marjorie, je ne lui fais pas la cour.

— Je ne m'inquiète pas du tout, répondit la jeune fille. Eh bien, Lance, venez me chercher à deux heures pour cette promenade à cheval. Maintenant je dois aller au village.

— Je vous accompagne... »

Marjorie secoua énergiquement la tête.

« Non, non, je vais simplement au bureau de poste, je n'ai pas besoin d'être escortée. » Et sans attendre la réponse de Lance, elle se dirigea d'un pas rapide vers la grille.

Tout semblait s'être ligué ce matin-là contre Marjorie. Comme le bureau de poste se trouvait à l'extrémité opposée de la grand-rue, Marjorie dut traverser celle-ci. Le boucher, arrêté sur le pas de la porte, l'aperçut.

« Bonjour, Miss Stedman, dit-il en l'arrêtant au passage. Voilà quinze jours que je cherche à vous parler.

— A quel sujet? fit la jeune fille, surprise.

— Eh bien... c'est au sujet de ma note... Je sais que vous êtes des gens respectables, néanmoins, cela fait déjà une belle petite somme... »

Marjorie se sentit rougir. Elle ignorait que sa mère devait de l'argent aux fournisseurs.

« Beaucoup? demanda-t-elle.

— Cent vingt livres, répondit le boucher. Ce n'est pas une fortune, évidemment, mais pour moi c'est beaucoup. Voyez-vous, cela fait un trou dans le commerce. »

Marjorie se mordit les lèvres.

« C'est bien, Monsieur Perins, dit-elle. Je m'occuperai de votre note, vous serez payé dès que... le plus tôt possible. »

A peine avait-elle fait une quinzaine de pas que Mr. Grain, le directeur d'une entreprise de construction, vint lui barrer le chemin.

« Bonjour, Miss Stedman. Puis-je vous demander d'avoir l'obligeance de rappeler à Madame votre Mère que les réparations effectuées dans votre maison, il y a un an bientôt, ne sont toujours pas payées? J'ai été obligé de régler de ma poche les menuisiers, les peintres, alors vous comprenez...

— Je comprends parfaitement, répondit Marjorie d'une voix tremblante, et je veillerai à ce que vous

soyez payé incessamment. A combien se monte la facture?

— Une bagatelle, Miss Stedman. Huit cents livres. J'ai même écrit à Madame votre Mère, mais je n'ai pas reçu de réponse.

— Ma mère a été très prise, ces temps-ci, dit Marjorie, excusez-la. »

Elle était humiliée, ulcérée. Ainsi sa mère s'était endettée envers tous, depuis Lady Tynewood jusqu'au plus misérable boutiquier. Si Marjorie avait eu besoin d'être raffermie dans sa décision, ces deux entretiens auraient suffi.

Dans le bureau de poste, Marjorie prit un formulaire de télégramme, et traça de son écriture nette et régulière :

« Mr. Solomon Stedman, à Stedmanville, Vrykloof. Union Sud-Africaine... »

Elle s'arrêta un instant, puis prenant son courage à deux mains, elle écrivit le texte de sa dépêche :

« Accord pour Smith. »

Et elle signa résolument :

« Marjorie Stedman. »

CHAPITRE XI

FIANCÉE PAR TÉLÉGRAMME

« Que se passe-t-il avec Marjorie? Je ne la reconnais pas », dit Lance Kelman en frottant une allumette et en la portant à la cigarette collée au coin de ses lèvres.

Mrs. Stedman fit un geste d'impuissance.

« C'est à moi que tu le demandes, Lance! Marjorie est un sphinx pour moi. Je ne la comprends jamais, et elle non plus d'ailleurs ne me comprend pas. Je crois simplement qu'il faut qu'elle se marie et je t'avoue, Lance, que j'espérais que vous seriez unis dès votre retour d'Afrique.

— Mr. Stedman n'a rien fait pour m'y encourager, déclara Lance. Mais soyez tranquille, ma tante, Marjorie deviendra tôt ou tard Mme Kelman. »

La jeune fille, qui faisait les frais de cette conversation, apparut alors, ravissante dans son costume de cheval gris souris et ses bottes montantes.

« Etes-vous prêt? » demanda-t-elle à Lance, et

sans attendre sa réponse elle sortit devant la maison où les chevaux attendaient déjà.

Lance la suivit, voulant l'aider à monter, mais déjà la jeune fille était en selle.

« Vous êtes diablement indépendante », dit-il. Côte à côte ils longeaient maintenant une allée.

« Etes-vous déjà allée au château de Tynewood? » demanda Lance.

Au souvenir de son unique et fugitif passage dans le vieux manoir, la jeune fille tressaillit.

« Non, jamais, dit-elle tranquillement.

— C'est une belle pièce d'architecture de style tudorien, dit le jeune homme, et possédant un parc magnifique. Il faut être fou pour abandonner un pareil domaine et une aussi jolie femme que Lady Tynewood.

— Vous parlez de Sir James Tynewood? demanda Marjorie.

— Bien sûr, répondit le jeune homme. Vous devez savoir qu'il a disparu de la circulation quelques jours après son mariage avec Lady Tynewood, lequel a fait bien du bruit d'ailleurs.

— Je crois bien en avoir entendu parler, fit Marjorie évasivement.

— Eh bien, il est parti à l'improviste, je le tiens de Lady Tynewood elle-même. Il était allé au château chercher le fameux collier de diamants que la jeune femme était impatiente de porter et... »

Il ménagea un temps d'arrêt dramatique, puis reprit :

« ...On ne l'a plus jamais revu. Le lendemain matin, Lady Tynewood reçut une lettre de son homme d'affaires lui signifiant que, bien que dûment mariée à Sir James Tynewood, elle ne devait, sous aucun prétexte, franchir le seuil du château. Elle se vit également allouer une pension, tout à fait incompatible d'ailleurs avec son rang. Par la suite, elle apprit que son mari était parti pour l'Union Sud-Africaine.

— Pour l'Union Sud-Africaine? répéta la jeune fille, surprise.

— Cela vous étonne, Marjorie? dit Lance, satisfait du petit effet produit par son récit.

— Non, mais l'Union Sud-Africaine m'intéresse. »

Puis, détournant la tête, elle dit dans un souffle :

« Je vais épouser Smith, de Pretoria.

— Smith, de Pretoria, répéta Lance, n'en croyant pas ses oreilles. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? »

En guise de réponse, Marjorie lui tendit la lettre de Solomon. Lance arrêta son cheval pour parcourir la lettre.

« C'est impossible, s'écria-t-il lorsqu'il eut terminé. Vous, épouser cette brute, ce négrier, cet ivrogne! Jamais je ne le permettrai! On raconte qu'il... »

Marjorie se boucha les oreilles pour ne pas en apprendre davantage.

« Et d'ailleurs, reprit-il, j'ai votre parole. Vous n'avez pas le droit de vous marier avec un autre.

— Je regrette beaucoup, Lance, si je suis obligée de reprendre ma parole, mais je ne puis faire autrement qu'exécuter la volonté de mon oncle. »

Marjorie préféra taire les raisons qui l'obligeaient à une aveugle obéissance envers son bienfaiteur.

Ils arrivèrent devant la grille du château. Marjorie contempla un instant le parc dont les arbres séculaires étendaient autour du manoir une ombre mystérieuse.

« Restons ici un moment, dit-elle doucement. C'est si beau... »

La vue du château la troublait étrangement. Chaque fois qu'elle entrevoyait ses murs couverts de patine, les souvenirs de la nuit tragique l'assaillaient.

Le bruit d'un moteur vint l'arracher à sa rêverie. L'instant d'après une limousine stoppait devant la grille du château. Lady Tynewood en descendit et alla tirer la sonnette d'entrée.

Un valet en livrée entrouvrit la grille et, apercevant la femme de Sir James, se plaça dans l'entrebâillement de manière à lui barrer le passage.

« Je regrette, Madame, dit-il, mais j'ai reçu l'ordre de vous interdire l'accès du château.

— Vous n'avez d'ordre à recevoir de personne que de moi, s'écria Lady Tynewood. Je suis la légitime propriétaire de ce domaine. »

Le domestique ne dit rien, mais recula prestement

pour refermer la grille du château sous le nez de la « légitime propriétaire ». Et il ajouta à travers les barreaux :

« Je suis navré, Madame, je fais mon service... »

Lady Tynewood haussa les épaules et retourna vers sa voiture. Ce n'est qu'alors qu'elle aperçut les deux cavaliers. Elle rougit violemment : c'était la deuxième fois qu'elle essuyait une humiliation en présence de la jeune fille et elle n'était pas près de le lui pardonner.

Pour le moment, elle se contenta de lancer à Marjorie un regard foudroyant et de monter en voiture de l'air d'une reine offensée.

CHAPITRE XII

LA VERSION DE Mr. VANCE

Mr. Vance, le directeur de l'étude Vance et Vance, jeta un coup d'œil sur la carte de visite qu'on venait de lui présenter et son visage préoccupé s'éclaira.

« Faites entrer Miss Stedman. »

Il se leva pour aller à la rencontre de sa visiteuse.

« Quel bon vent vous amène, Miss Stedman? dit-il d'un ton jovial, en refermant la porte derrière elle. J'espère que je ne dois pas le plaisir de vous voir à une affaire d'ordre juridique...

— Pas exactement, répondit la jeune fille en souriant.

— Prenez place, dit-il, en lui avançant un fauteuil. Eh bien, quoi de neuf? Ah, ma chère Miss Stedman, je n'ai jamais pu vous remplacer. Vous avez été pour moi une auxiliaire unique. On n'apprécie pleinement son bien que lorsqu'on le perd... Mais je ne suis pas tout à fait sans nouvelles de vous, vous savez. J'ai appris, par exemple, que vous

vous occupiez activement d'œuvres de charité et que vous venez de réaliser un très bel exploit en recueillant une somme considérable pour l'hôpital du Comté de Droitshire.

— On exagère mes mérites... » murmura la jeune fille évasivement. Et prenant tout à coup un ton ferme : « Monsieur Vance, vous connaissez personnellement mon oncle Solomon Stedman, n'est-ce pas?

— Je l'ai rencontré, en effet, mais il y a très longtemps de cela...

— Savez-vous qu'il a fait fortune depuis? »

Mr. Vance hocha la tête.

« Oui, vous me l'avez écrit. Mais pourquoi ce ton dramatique? Serait-il ruiné?

— Oh! non, fit la jeune fille... et je le regrette presque. »

Mr. Vance posa sur Marjorie un regard étonné.

« Mais oui, fit-elle... car alors il ne m'obligerait pas à me marier.

— Si j'ai bien compris, dit Mr. Vance en souriant, votre oncle vous a choisi un mari.

— Exactement.

— Et quel est cet heureux mortel?

— Quelqu'un que vous connaissez très bien. »

Le sourire s'évanouit sur le visage de Mr. Vance.

« Je connais votre futur mari? Vous m'étonnez, Miss Stedman. S'agirait-il de l'un de mes amis?

— Je ne saurais vous dire si c'est un ami, mais en

tout cas cet homme est venu vous voir ici... il s'appelle Smith, de Pretoria. »

Mr. Vance se dressa sur ses pieds. La stupéfaction se lisait sur son visage.

« Mr. Smith, de Pretoria? répéta-t-il. C'est impossible!

— Hélas! » soupira Marjorie.

Elle expliqua alors brièvement à son ancien patron le projet de son oncle et les circonstances qui l'obligeaient à s'y soumettre.

« Vous me stupéfiez, avoua Mr. Vance. J'ignorais que Mr. Smith se trouvait en Angleterre. »

L'effet produit par la nouvelle sur son ancien patron n'échappa pas à Marjorie.

« Il y a une chose que je voudrais vous demander, dit-elle, et je vous prie de me répondre franchement. Excusez-moi d'insister là-dessus, mais *il faut* que je sache toute la vérité.

— Je vous écoute, dit Mr. Vance.

— Je voudrais connaître le sens de la scène à laquelle j'ai assisté au château de Tynewood le soir où j'ai porté votre lettre au docteur Fordham. »

Un long silence suivit.

« Je regrette, Miss Stedman, dit enfin le directeur de l'étude, mais je ne puis trahir la confiance d'un ami. L'honneur d'un très grand nom est en jeu...

— Et ce nom, c'est Tynewood... n'est-ce pas? » demanda Marjorie.

Mr. Vance acquiesça de la tête.

« Dans ce cas, peut-être pourrez-vous répondre à une autre question, dit la jeune fille. En épousant Smith, de Pretoria, deviendrai-je la femme de celui qui... est responsable de la disparition — je dis bien de la disparition et non du meurtre — de Sir James? » Elle se tut un instant, puis ajouta : « Je sais que Sir James est mort et pourtant j'ai tenu ma promesse et je n'ai jamais parlé à personne de l'affaire du château de Tynewood. »

Mr. Vance la regarda avec gratitude.

« Je vous sais gré de votre discrétion, Miss Stedman, dit-il. Et lorsque Sir James quittera sa retraite, il vous en saura gré, lui aussi. »

Marjorie fixait le directeur comme pour lire dans ses pensées.

« Sir James est mort, répéta-t-elle obstinément.

— Je vous répète, Miss Stedman, que Sir James vous sera, lui aussi, très reconnaissant, lorsqu'il aura quitté sa retraite. »

Marjorie se leva et fit un pas vers le bureau.

« Je ne veux rien vous cacher, Mr. Vance. J'ai la certitude que Sir James a succombé. J'ai été involontairement témoin de votre conversation avec le docteur Fordham. »

Mr. Vance se mit à arpenter nerveusement la pièce, les mains jointes derrière son dos, comme il le faisait chaque fois qu'il était en proie à une vive préoccupation.

« Et vous allez épouser Mr. Smith, de Pretoria. »

La jeune fille haussa les épaules.

« Je suis bien obligée. »

Mr. Vance se frotta le menton d'un air soucieux.

« Après tout, ce n'est pas un malheur... Mr. Smith est un très brave garçon... de très bonne famille...

— Est-ce son vrai nom?

— Oh! fit Mr. Vance évasivement, Smith est en quelque sorte un nom commun... Et maintenant, ma chère Miss Stedman, voulez-vous le conseil d'un ami sincère : Epousez Smith, de Pretoria.

— Vous me conseillez d'épouser un ivrogne? dit-elle déçue.

— Un ivrogne? répéta Mr. Vance, sincèrement étonné. Jamais de la vie!

— Mon cousin Lance Kelman, qui a fait un séjour chez mon oncle, le connaît sans doute mieux que vous. Or, il m'affirme que Smith est un alcoolique invétéré. »

Marjorie éprouvait un vif dépit de constater la facilité avec laquelle son ancien patron — qui l'avait toujours assurée de son amitié — avait accepté l'idée de son mariage avec Smith.

« Je vous prie, Monsieur, de me dire comment il s'appelle en réalité. Vous connaissez son vrai nom... et moi, j'ai bien le droit de savoir comment s'appelle l'homme que je dois épouser. »

Mr. Vance parut embarrassé.

« Eh bien, je vais vous le dire, fit-il, indécis. Mais

donnez-moi votre parole de n'y jamais faire la moindre allusion devant personne, y compris Smith lui-même.

— Je vous le promets.

— Eh bien... il s'appelle Norman Garrick.

— Norman Garrick, répéta la jeune fille, pensive. Et n'existe-t-il aucun lien de parenté entre lui et... le jeune homme qui est mort? »

Elle hésita à nommer Sir James Tynewood.

« C'est son demi-frère, répondit Mr. Vance à voix basse, et ne me posez plus de questions, je ne pourrai vous en dire davantage. »

Et pour éviter d'être interrogé, il se mit à son tour à questionner son ancienne secrétaire sur sa vie, en province, et sur son activité dans les sociétés de bienfaisance. La conversation se prolongea encore pendant quelques minutes, après quoi Marjorie prit congé de Mr. Vance.

Dans le bureau qu'elle devait traverser pour gagner la sortie, Marjorie échangea quelques paroles avec son ancien camarade, Mr. Hermann.

« Ah! Miss Stedman, dit le jeune homme. Depuis que vous êtes partie, je suis débordé de travail. Toutes ces jeunes filles sont si empotées que je suis souvent obligé d'abattre leur besogne.

— Je viendrai vous donner un coup de main de temps en temps », fit Marjorie en riant.

Elle contemplait, amusée, la pyramide de documents qui s'amoncelaient sur le bureau.

« Vous attendez qu'il y en ait tant que cela, pour les classer? » dit-elle avec réprobation.

Elle posa son sac sur le bureau et, machinalement, se mit en devoir de ranger les papiers dans les dossiers. Tout à coup elle s'arrêta net. Elle venait de lire sur un papillon attaché à un paquet de documents quelques mots qui produisirent sur elle l'effet d'une bombe. « Concerne l'affaire Norman Garrick. »

Elle lâcha les papiers comme si leur contact lui brûlait les mains.

« Qui est ce Norman Garrick? » demanda-t-elle à l'employé d'une voix tremblante.

Hermann lui lança à ce moment un coup d'œil qui lui parut étrange. Pourtant, il répondit d'un ton indifférent :

« Un de nos clients. Il est mort, il y a déjà quelque temps de ça. »

A en croire Mr. Vance, Smith de Pretoria était Norman Garrick. Mais si Norman Garrick était mort, qui donc était Smith? Marjorie aurait beaucoup donné pour trouver une réponse à cette angoissante question.

CHAPITRE XIII

LE BANQUET

Ce soir-là, le Comité directeur de l'hôpital du Comté de Droitshire fêtait le succès de la quête qui lui permettait d'entreprendre des travaux d'agrandissement et de modernisation. En réalité, c'était un banquet en l'honneur de la secrétaire, Miss Marjorie Stedman, grâce au zèle et au dévouement de laquelle le projet, depuis longtemps élaboré, avait pu enfin être réalisé.

L'expérience acquise dans l'étude de Mr. Vance avait été très utile à Marjorie en la circonstance : elle possédait le don de parler aux gens, de trouver pour chacun les arguments qui portent, de démontrer l'importance de la cause qu'elle défendait. Ce talent de diplomate, joint à son charme naturel, avait fait merveille, et le Comité directeur appréciait à sa juste valeur le service que la jeune fille lui avait rendu.

Son Altesse royale, le Duc de Wight, président honoraire de l'hôpital, était venu en personne pour

assister à cette solennelle réunion, organisée dans le château de Lord Wadham.

Marjorie, vêtue d'une robe de satin blanc, était plus ravissante que jamais. S'efforçant de chasser le souvenir de sa visite à l'étude Vance et Vance, elle accueillait les félicitations et les compliments avec un sourire aimable.

Lord Wadham, dont le visage haut en couleurs faisait paraître la chevelure encore plus blanche, se fraya un chemin dans la foule pour serrer à son tour la main de Marjorie.

« Ah! Vous voilà! s'écria-t-il d'une voix sonore, tout en ajustant son monocle dans son orbite gauche. Venez, Miss Stedman, je vais vous présenter à Son Altesse royale. »

Il conduisit la jeune fille dans la pièce voisine où le Duc, un homme jeune encore, et dont l'aspect aristocratique ne démentait pas le rang, était en conversation avec trois messieurs.

« Altesse, dit Lord Wadham, permettez-moi de vous présenter notre petite fée, Miss Marjorie Stedman. »

En souriant, le Duc tendit la main à la jeune fille.

« J'ai beaucoup entendu parler de vous, Miss Stedman, dit-il avec simplicité, et je tiens à vous remercier personnellement de tout ce que vous avez fait pour cet hôpital, dont le sort me tient tant à cœur. »

Marjorie s'inclina légèrement en serrant la main que le Duc lui tendait.

« J'ai été très heureuse, fit-elle, de pouvoir me rendre utile. »

Sur ces entrefaites, le maître d'hôtel vint annoncer que le dîner était servi, et tout le monde passa dans la grande salle, où une cinquantaine de petites tables fleuries et scintillantes d'argenterie attendaient les convives.

« Je vous garde auprès de moi », dit le Duc de Wight, en s'adressant à la jeune fille.

Tous les regards étaient tournés vers Son Altesse royale et sa ravissante compagne. Les réactions étaient diverses : les uns étaient fiers de l'honneur qui venait d'échoir à une jeune fille de la région, d'autres cachaient mal leur envie. Lady Tynewood était naturellement du nombre de ces derniers. Elle se tourna vers Lance Kelman qui lui servait de cavalier.

« Je me demande, dit-elle, où cette petite a pu apprendre les manières des dames de la cour.

— Oh! Marjorie est une jeune personne fort bien élevée, répondit Lance. Néanmoins, j'ai peur que tout cela ne lui monte un peu à la tête.

— Vous connaissez ce Smith de Pretoria qu'elle doit épouser?

— Oui, mais c'est une relation dont je n'ai guère à me flatter. Je voudrais voir la tête de Marjorie quand elle se trouvera en face de son « promis ». Elle rira jaune, ma parole. Ha! ha! ha! Cela la changera un peu de Son Altesse royale, le Duc de Wight. »

Cependant, Marjorie était à cent lieues de penser à l'homme qui devait devenir son époux. Le Duc lui parlait de ses projets concernant la modernisation de l'hôpital, et la jeune fille l'écoutait attentivement. Tout à coup le regard du Duc se posa sur Alma, dont la chevelure rousse et la toilette voyante ne pouvaient facilement passer inaperçues.

« Cette dame est-elle bien Lady Tynewood? demanda-t-il à Marjorie en désignant discrètement l'ancienne actrice.

— Oui, Altesse. Votre Grâce la connaît-elle?

— J'ai connu autrefois son mari, dit le Duc de Wight, pensif. Nous avons été à Eton en même temps et plus tard nous avons chassé ensemble le gros gibier dans le Sud-Africain. Un brave garçon. »

Il hocha la tête d'un air perplexe.

« Je n'ai jamais pu comprendre ce singulier mariage », ajouta-t-il à mi-voix.

Lady Tynewood avait senti se poser sur elle le regard du Duc et avait eu vaguement l'impression que ce n'était là ni un regard d'admiration, ni même une marque de sympathie.

« Lance, dit-elle, voulez-vous être assez gentil pour aller chercher au vestiaire mon sac où j'ai des jumelles de théâtre. Du moment que j'ai payé ma place à ce banquet, autant ne rien perdre du spectacle. »

La trivialité de Lady Tynewood suscita un sourire indulgent sur le visage du distingué Lance. Sans un

mot, il se rendit au vestibule. La préposée au vestiaire lui tendait justement le sac de Lady Tynewood, lorsque le regard de Lance fut attiré par un nouveau venu arrêté, embarrassé, au milieu du hall. C'était un homme de haute taille, large d'épaules et au teint fortement hâlé. Son visage rasé de près était inexpressif et son regard fixe. On eût dit qu'il portait un masque. Il était vêtu d'une sorte d'imperméable d'une coupe depuis longtemps démodée. Aucune cravate n'ornait sa chemise à col souple ouverte sur la poitrine.

Lance Kelman reconnut immédiatement cet étrange visiteur, et une idée germa dans son esprit. Il enfonça le sac de Lady Tynewood dans sa poche et s'approcha du nouveau venu.

« Comment ça va? » dit-il en se plantant devant lui.

L'interpellé le regarda d'un air absent.

« Merci. Ça va bien. Mais qui êtes-vous?

— Vous ne me reconnaissez donc pas, Monsieur Smith? Je suis le parent de Solomon Stedman.

— Oui, je vois..., dit l'autre en hochant la tête. Ne pouvez-vous pas m'indiquer un hôtel? Je pensais que c'était ici, mais je vois que je me suis trompé.

— Bien sûr, mon ami, dit Lance Kelman avec un sourire malicieux, en passant son bras sous celui de Smith. Je vais vous conduire où il faut.

— Attendez un instant, jeune homme. Où me menez-vous?

— Vous avez faim, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Smith après une brève pause, mais surtout j'ai soif. »

« Il est gris, pensa Lance Kelman, triomphant. Tu vas voir, ma petite Marjorie, quelle sorte d'homme tu as préférée à moi. »

« Je vais justement vous conduire à un endroit où vous pourrez boire », dit le jeune homme en entraînant Smith le long d'un couloir d'où plusieurs portes s'ouvraient sur la salle à manger. Il s'arrêta devant celle qui se trouvait juste en face de la table princière. Ouvrant large la porte, Kelman poussa Smith et se posta derrière lui pour empêcher une éventuelle tentative de reculer.

L'apparition de l'homme au visage hagard et à la mise négligée produisit une vive sensation. Le Duc de Wight fronça les sourcils. Marjorie fixait, stupéfaite, Smith qu'elle reconnut sans peine, bien que quatre ans se fussent écoulés depuis leur première rencontre.

Ce fut Kelman qui rompit le silence lourd d'indignation.

« Altesse, Mesdames et Messieurs, permettez-moi de vous présenter le fiancé de Miss Marjorie Stedman, Mr. Smith, de Pretoria. »

Les yeux hagards de Smith firent le tour de la salle. Il semblait étourdi et avait grand-peine à garder ses paupières ouvertes. Puis, soudain, à bout de forces, il s'effondra à quelques pas de la table où le

Duc de Wight venait de se dresser auprès d'une Marjorie livide et tremblante.

« Cet homme est ivre », dit Lord Wadham, et se tournant vers un domestique : « Faites-le sortir, je vous prie. »

CHAPITRE XIV

LANCE TOMBE DANS SON PROPRE PIÈGE

Marjorie ne devait jamais oublier l'humiliation qui lui avait été infligée au cours de cette scène. Au milieu de la salle illuminée et décorée où régnait une atmosphère calme et solennelle, elle se sentit tout à coup la cible de tous les regards, des regards apitoyés ou moqueurs.

Smith se releva péniblement et balbutia quelques paroles indistinctes, tandis que deux domestiques s'apprêtaient à l'encadrer. Mais, à ce moment, le Duc de Wight leur fit signe de n'en rien faire, et, s'approchant lui-même de Smith, l'aida à gagner la sortie.

Marjorie était à la torture. Elle n'osait lever les yeux de peur d'avoir à affronter les regards méprisants de l'assistance. Tout à coup, elle sentit une main se poser sur son épaule.

« Pauvre petite, murmura le Duc de Wight à son oreille. Je suis navré de ce qui est arrivé. Quel est ce jeune homme qui a introduit ici... Mr. Smith? »

Il chercha du regard dans la foule et, ayant

aperçu Lance à l'endroit même où Smith s'était écroulé, il lui dit :

« J'ignore qui vous êtes, Monsieur, et je ne tiens pas à faire avec vous plus ample connaissance. Néanmoins je tiens à vous dire que votre conduite est indigne d'un gentleman. Je vous serais très obligé si vous vouliez vous retirer. »

Bouillonnant de rage, Lance Kelman quitta la salle du banquet. « Il me paiera ça », se répétait-il, bien qu'il fût conscient de son impuissance à prendre sa revanche sur le puissant Lord.

« Et maintenant, Miss Stedman, dit le Duc de Wight en se tournant vers la jeune fille, permettez-moi de vous servir un peu de cet excellent rôti et de remplir votre verre de cet exquis bourgogne. Vous me ferez un très grand plaisir en mangeant et en buvant, ajouta-t-il en baissant la voix. Oubliez ce regrettable incident. Ce garçon a voulu, sans doute, vous jouer un mauvais tour.

— Je ne comprends pas... balbutia Marjorie. C'est pourtant un très bon ami à nous.

— Cherchez bien, dit le Duc en souriant. N'a-t-il pas une raison pour vous en vouloir? »

Marjorie sourit légèrement.

« Si... » murmura-t-elle.

Avec tact et délicatesse le Duc tira de la jeune fille toute l'histoire, l'histoire de la lettre, les fiançailles par télégramme et le désespoir qu'elle ressentait à la pensée de son prochain mariage. Et ce

que Marjorie omit de lui apprendre, le Duc, qui était fin psychologue, le devina sans peine.

« Je ne savais pas que Mr. Smith était en Angleterre, ajouta-t-elle. Mon oncle m'a écrit qu'il venait de partir. Sans doute est-il arrivé par le même bateau que la lettre. »

Le jeune prince ne dit rien, il semblait réfléchir. Puis, il fit mine de se lever et aussitôt le brouhaha fit place à un silence recueilli. Le Duc leva alors son verre et dit :

« Mesdames et Messieurs, je bois à la santé de Sa Majesté. »

Ceux qui espéraient que le Duc allait donner l'explication de la scène orageuse de tout à l'heure furent donc déçus. Le toast montrait bien que le Duc de Wight, qui présidait la réunion, considérait l'incident comme clos.

Une seule explication de ce qui venait de se passer était plausible, aux yeux des invités : Mr. Kelman venait de se livrer à une plaisanterie de mauvais goût aux dépens de Miss Stedman qui, à ce que l'on savait, n'était fiancée à personne, et à cet ivrogne mal vêtu moins encore qu'à quiconque.

Ainsi, ceux qui éprouvaient encore le besoin de commenter cet incident, firent-ils le procès du jeune homme et plaignirent Marjorie. Quelques minutes plus tard, on n'y pensait plus, d'autant plus que le moment des discours était venu.

Marjorie, mal remise de son émotion, écouta

comme dans un rêve les louanges que les orateurs lui décernaient à l'envi. Puis le Duc de Wight épingla à sa robe la médaille de l'Ordre de la Croix-Rouge Royale, sous les applaudissements frénétiques de l'assistance.

Lady Tynewood, elle, n'applaudissait pas. Elle avait d'ailleurs pour cela une excellente excuse. Sa main droite était occupée à tenir un face-à-main braqué sur Marjorie.

« Le Duc la dévore des yeux, dit-elle, rageuse. On dirait qu'elle lui a « tapé dans l'œil ».

Un voisin de table de Lady Tynewood s'écarta, choqué :

« Vos observations, Madame, sont pour le moins déplacées. »

Mais Alma ne l'entendit même pas. Une question la tourmentait : comment utiliser, dans son plan de vengeance, ce Smith de Pretoria, dont la veille encore, elle ignorait l'existence.

CHAPITRE XV

Mrs. STEDMAN APPREND LA GRANDE NOUVELLE

Ce fut Lord Wadham en personne qui, après le banquet, ramena Marjorie chez elle. Il était transporté d'enthousiasme et, pendant tout le trajet, ne cessa d'entretenir sa compagne de ses impressions :

« Quel garçon charmant, tout de même, que le Duc! Dommage qu'il n'y en ait pas beaucoup comme lui. Si toute l'aristocratie britannique lui ressemblait, personne ne songerait à la révolution. Quant à vous, ma chère Miss Stedman, vous avez été magnifique. Une dame de la cour n'aurait pas mieux tenu sa place. Tous mes compliments. »

La jeune fille sourit faiblement et de sa main effleura la médaille qui ornait son corsage. Certes, elle était flattée de l'honneur qui venait de lui échoir, et les éloges de Lord Wadham ne la laissaient pas

indifférente. Elle en était même arrivée à oublier pour un moment l'existence d'un certain Mr. Smith, de Pretoria. Malheureusement, Lord Wadham la lui rappela :

« Ce Kelman a agi d'une manière bien inconsidérée. Je suis sûr d'ailleurs que Lady Tynewood n'est pas étrangère à cette plaisanterie. A sa place, je n'oserais plus me montrer dans la région. »

La voiture s'arrêta. Lord Wadham aida la jeune fille à descendre et l'accompagna jusqu'à la grille. Lorsqu'elle se trouva seule, elle sentit tout son courage l'abandonner. Elle se laissa tomber dans un fauteuil du salon et cacha son visage dans ses mains.

« Eh bien, ma petite? fit Mrs. Stedman en entrant dans la pièce. Cela s'est-il bien passé? J'espère que ta robe a eu du succès. A vrai dire, tout blanc, cela fait un peu jeune mariée. Moi, j'aurais garni la robe avec de l'or, mais quand tu as une idée en tête, il n'y a rien à faire... Eh bien, le Duc a-t-il été gentil pour toi? »

Marjorie fit un effort pour se lever.

« Il m'a donné ceci », dit-elle en désignant sa médaille.

Mrs. Stedman parut impressionnée.

« Ah! ma chérie, c'est vraiment très bien. Crois-tu que ce soit de l'or ou du plaqué? Si tu veux mon avis, toutes ces médailles sont en toc! Ton

pauvre oncle John, qui a été écrasé par l'autobus, Dieu ait son âme, avait été décoré par le shah de Perse. Sais-tu en quoi elle était, sa décoration? Eh bien, en fer-blanc, en vulgaire fer-blanc.

— Maman, dit Marjorie en détachant sa médaille de sa robe, je vais me marier. »

Sa mère sursauta :

« Tu vas te marier! dit-elle d'une voix plaintive. Et tu m'annonces ça au dernier moment! Je serai donc toujours la dernière à être mise au courant. Pourtant, la meilleure confidente d'une jeune fille, c'est encore sa mère! Ainsi, Lance s'est enfin décidé?

— Il ne s'agit pas de Lance, répondit la jeune fille. Je vais épouser Mr. Smith, de Pretoria. Ne me demande pas qui il est : je ne saurais te répondre. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne dédaigne pas l'alcool. »

Mrs. Stedman fixait sa fille, sidérée.

« C'est toi qui as dû boire un peu plus que de raison ce soir, ma pauvre Marjorie! Les jeunes filles supportent toujours mal les boissons fortes. Quand j'avais ton âge, on me donnait tout au plus un doigt de porto dans le fond de mon verre, et cela suffisait à me faire tourner la tête. »

Marjorie passa dans la pièce voisine et revint avec la lettre de son oncle.

« Tiens, maman, lis ceci. »

La vieille dame prit la lettre avec un peu de méfiance et ajusta ses lunettes.

« Il est pourtant gentil, Lance », marmonna-t-elle en commençant sa lecture.

Lorsqu'elle rendit la lettre à sa fille, elle avait un peu pâli.

« Après tout, dit-elle, je fais pleine confiance à ton oncle. Il ne te choisirait pas quelqu'un qui ne soit pas respectable.

— Respectable, au point de se présenter ivre tout à l'heure, au banquet, observa Marjorie avec amertume.

— Mais tu vas l'épouser tout de même? demanda Mrs. Stedman avec précaution.

— Je n'ai pas le choix...

— Moi, je trouve ça très bien, fit la vieille dame en ôtant ses lunettes. Ces mariages romanesques finissent presque toujours bien.

— Romanesque? répéta Marjorie avec désespoir, tu ne te rends pas compte du sacrifice que représente ce mariage pour moi.

— Eh bien, puisque c'est ainsi, ne l'épouse pas! Qu'est-ce que cela peut bien te faire de pousser à la misère une vieille femme comme moi? Qui suis-je, après tout? Ta mère, rien de plus! »

Elle se mit à se moucher et à sangloter bruyamment.

Un coup frappé à la porte interrompit cette scène pénible.

« Une visite à cette heure? » dit la vieille dame en se tamponnant les yeux.

La jeune fille frissonna : n'était-ce pas Smith qui venait prendre possession de son « bien » ? Elle poussa un soupir de soulagement à la vue de Lance Kelman.

CHAPITRE XVI

UN MARIAGE « ROMANESQUE »

Le jeune homme paraissait fort embarrassé. Il avait préparé toute une plaidoirie pour expliquer son geste de tout à l'heure, mais il venait de s'apercevoir que l'exorde lui manquait. Alors, en désespoir de cause, il se lança dans un réquisitoire contre le Duc de Wight.

« Vraiment, Marjorie, cria-t-il, c'est à en devenir démocrate. Tous ces princes du sang, quelle clique! C'est une honte de m'avoir infligé un tel affront. »

La jeune fille l'arrêta du geste.

« Inutile, Lance. Vous avez agi comme un goujat. Vous avez voulu m'humilier, mais vous n'êtes parvenu qu'à vous rendre ridicule. Vous avez parfaitement mérité d'être mis à la porte. Et maintenant, veuillez nous laisser seules. »

Lance Kelman, qui commençait à avoir l'habitude de ce genre de situation, gagna la porte sans demander son reste. Ce n'est qu'une fois dehors qu'il trouva les mots qu'il aurait dû prononcer pour s'en tirer avec honneur.

Cette nuit-là, Marjorie ne dormit pas beaucoup. L'aube la trouva devant la fenêtre, enveloppée dans son kimono de soie, contemplant les étoiles qui pâlissaient dans le ciel gris bleu. L'air était doux, tout chargé des parfums de la nuit. Marjorie ne se sentait pas fatiguée. Le calme de la nature ramenait la paix en son âme tourmentée.

De la fenêtre elle voyait la grande route, dont un rideau de verdure la séparait. Depuis un moment, elle apercevait une silhouette qui s'avançait sur cette route déserte. « Ce doit être, pensait-elle, un paysan plus matinal que les autres, qui se rend au labour. » Pourtant, la souple démarche de l'homme ne semblait pas être celle d'un campagnard. A mesure que la silhouette s'approchait, la jeune fille sentait son calme l'abandonner. Elle était sûre maintenant de ne pas se tromper : cet homme n'était autre que Mr. Smith, de Pretoria... son fiancé. Marjorie constata avec soulagement qu'il n'était pas ivre.

Il passait maintenant devant la maison. Soudain, il leva la tête et la vit. Marjorie crut surprendre sur son visage une expression gênée. Il balbutia quelques mots qui ne parvinrent pas aux oreilles de la jeune fille. Puis il continua son chemin.

Marjorie alla se jeter sur son lit. Son découragement de la veille la reprit. Elle se sentait impuissante à lutter contre le sort. L'image de l'homme, qui allait être son mari, l'obsédait. Elle frissonna et

ramena la couverture sur son visage. Insensiblement, le sommeil la gagna.

Lorsqu'elle se réveilla, il était dix heures. Elle prit un bain, fit sa toilette sans se presser et descendit dans la salle à manger, où Mrs. Stedman lisait, une cigarette aux lèvres. C'était Lady Tynewood qui lui avait donné l'habitude de fumer du tabac. Cependant Marjorie avait remarqué que sa mère ne fumait que lorsqu'elle avait un devoir désagréable à remplir.

« Te voilà levée? dit Mrs. Stedman, bien qu'à vrai dire cette question fut superflue. Il y a du courrier pour toi. »

La jeune fille jeta un regard sur les lettres et les mit de côté.

« Tu n'as pas encore déjeuné, Marjorie?

— Je vais prendre le café. Mais, dis-moi, maman, as-tu des ennuis?

— Oh! ce n'est rien, répondit la vieille dame avec nervosité. Une lettre d'Alma... une lettre très gentille d'ailleurs, mais...

— ...Mais elle demande sans doute de l'argent? termina Marjorie.

— Eh bien... balbutia Mrs. Stedman, elle a justement une échéance qui la prend un peu au dépourvu. D'ailleurs tu peux lire toi-même sa lettre.

— Je n'y tiens pas. Pour quand le veut-elle, son argent?

— Pour lundi prochain. N'est-ce pas terrible que

je sois obligée de prier ma propre fille de me tirer de cet embarras? se lamenta Mrs. Stedman. J'étais sûre de pouvoir me passer de ton aide, dans cette affaire. Hier encore, la chance était pour moi.

— Tu as joué, maman, malgré ta promesse.

— Tu m'exaspères, Marjorie. Après tout, je suis assez grande pour savoir ce que je dois faire. Le bridge est un jeu très aristocratique. »

Marjorie poussa un soupir et se dirigea vers la fenêtre. Elle laissa errer un instant son regard sur le jardin et sans se retourner demanda soudain :

« Combien de temps faut-il pour se marier, maman?

- Combien de temps? répéta Mrs. Stedman interloquée. Je n'en sais rien. Il faudrait consulter la couturière...

— Il ne s'agit pas de robes, mais des formalités à remplir. Je voudrais me marier le plus tôt possible.

— On peut obtenir une licence spéciale en cas d'urgence, fit Mrs. Stedman. Cela demande un jour ou deux.

— Je voudrais te demander de téléphoner à Mr. Curtis pour lui demander d'obtenir une de ces licences pour moi. »

La vieille dame parut fort embarrassée.

« Tu dois peut-être de l'argent à Mr. Curtis? » fit Marjorie d'une voix lasse.

« Euh... Ce sont les intérêts sur l'hypothèque... Mais c'est un détail. Je vais arranger ça. »

Elle s'approcha du secrétaire et prit une feuille de papier.

« Marjorie Stedman, dit-elle en écrivant, fille de Maud Stedman et de John Francis Stedman... » Elle écrivit encore quelques mots, puis se retourna vers sa fille. « Comment s'appelle-t-il, au juste, ton fiancé? » demanda-t-elle de la voix la plus naturelle, comme si le fait d'ignorer le nom de l'homme qui allait être son gendre deux jours après eût été dans l'ordre des choses.

« Comment s'appelle-t-il? répéta Marjorie. C'est que... je n'en sais rien moi-même. »

CHAPITRE XVII

LADY TYNEWOOD RONGE SON FREIN

En entrant dans son petit salon, Lady Tynewood y trouva Auguste Javot, occupé à étudier les journaux de courses. Le temps ne semblait pas avoir de prise sur cet homme mince, au visage glabre. Malgré son nom français, il descendait d'une vieille famille anglaise du Nord. Officiellement, il remplissait auprès de Lady Tynewood les fonctions de secrétaire, d'intendant, bref de factotum. Certains prétendaient que c'était l'ancien impresario d'Alma Trebizond. Cependant, son attitude envers l'ex-actrice n'était pas celle d'un mercenaire.

Bien qu'elle ne fût pas encore fardée, la lumière crue du matin ne faisait aucun tort à la beauté de Lady Tynewood.

« Ecoutez-moi, Javot », dit-elle.

Le jeune homme ne daigna même pas lever les yeux de son journal.

« Je vous parle, Javot.

— Je vous serais très obligé, Alma, de ne pas m'interrompre quand je lis les nouvelles sportives », grogna-t-il.

Lady Tynewood prit une cigarette dans un coffret en argent.

« Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit au sujet du banquet?

— Vaguement... Une histoire d'ivrogne, je crois.

— Oui, Lance Kelman a amené un Sud-Africain, et c'est lui qu'on a mis à la porte.

— C'est un fou, marmonna Javot.

— Il est amoureux de Marjorie Stedman, ou presque...

— Un beau brin de fille », observa Javot.

Il l'avait reconnue dès son arrivée à Tynewood et avait même été désagréablement surpris de constater qu'elle ne semblait pas se souvenir de son galant protecteur.

« Vous m'avez dit qu'elle va épouser cette espèce de colonial, n'est-ce pas? »

Alma s'assit nonchalamment sur un coin de la table, montrant jusqu'au genou ses belles jambes gainées de soie. La bouche en cœur, elle lançait des ronds de fumée tout en parlant.

« J'ai passé hier au château de Tynewood, mais on ne m'a pas laissé entrer.

— Je vous ai dit mille fois que vous n'aviez pas besoin d'aller au château. Un peu de patience, que diable! Tôt ou tard le château sera à vous... Y com-

pris le fameux « collier », ajouta-t-il, avec un sourire plein de sous-entendus.

Mais Alma ne le suivait pas, trop préoccupée par ses pensées.

« Quel type curieux, tout de même, ce Smith! J'ai comme l'impression... » Elle s'arrêta net, sans terminer sa phrase.

« L'impression que quoi? demanda Javot, intrigué.

— Rien...

— Je me demande ce qui peut bien vous tourmenter, dit Javot. On vous fait une pension tout à fait respectable, vous pouvez vous payer le luxe d'attendre. Vous n'allez pas me dire que c'est le sort de James Tynewood qui vous préoccupe. Après tout, vous le connaissiez à peine en l'épousant, et vous l'avez toujours vu ivre.

— Assez, Javot, s'écria Alma en sautant sur ses pieds et en jetant sa cigarette dans le cendrier. Bien sûr que je l'ai vu ivre, et puis après? N'est-ce pas vous-même qui l'avez fait boire, pour l'amener plus facilement devant l'officier d'état civil? Vous savez très bien que, sans cela, vous ne seriez pas là, confortablement installé dans votre fauteuil, à lire vos journaux. »

Javot haussa les épaules.

« Tout cela est parfaitement vrai, mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

— C'est pourtant simple. Je veux avoir la preuve de la mort de James Tynewood. Déjà miné par

l'alcool, il n'aura pas supporté longtemps le climat des pays chauds.

— Si seulement j'avais une photo de lui, dit Javot, pensif, je pourrais faire quelque chose. J'ai déjà fait la tournée de tous les photographes de Londres, mais en vain.

- Pourtant, il doit y avoir un moyen de retrouver sa trace », dit la femme, obstinée.

Javot fit un signe affirmatif de la tête et se replongea dans la lecture de ses journaux.

« Au revoir, Javot, je m'en vais, dit Alma. Il faut que j'aille rendre visite à Mrs. Stedman.

- Et surtout, n'oubliez pas l'argent!

- C'est déjà fait. Je lui ai écrit à ce sujet.

— Et vous croyez qu'elle pourra vous rembourser? demanda Javot, qui s'intéressait toujours très vivement aux questions d'argent.

- — Je suis tranquille, répondit Alma. Avec le mariage que fait Marjorie, ce n'est pas l'argent qui leur manquera, je regrette même d'avoir écrit; mais quand j'ai appris la nouvelle de Lance, la lettre était déjà postée. C'est précisément pour effacer cette mauvaise impression que je tiens à voir Mrs. Stedman tout de suite. »

Mrs. Stedman était occupée à jeter des miettes aux oiseaux, lorsque Lady Tynewood apparut, vêtue d'un élégant tailleur. Elle serra affectueusement la main de la vieille dame.

« Ah! bonjour, ma chère Alma, j'étais justement sur le point de vous écrire au sujet de...

— ... Au sujet de cette misérable petite somme? N'en parlons plus, voyons. J'ai pu m'arranger autrement. Je vous prie de considérer cette lettre comme nulle et non avenue... Offrez-moi donc une tasse de thé! J'adore ça le matin. »

Mrs. Stedman lança un regard mystérieux sur la maison, et en baissant la voix, bien qu'elle fût trop loin pour être entendue de l'intérieur :

« On ne peut pas entrer, maintenant. Il est là!

— Qui donc? demanda Lady Tynewood, étonnée.

— Le fiancé de ma fille, fit-elle d'un air solennel.

— Ça tombe bien : je meurs d'envie de le connaître! »

Et elle s'élança vers la maison.

CHAPITRE XVIII

LA RENCONTRE

Il était venu. Marjorie ne s'attendait pas à sa visite, si tôt après l'incident du banquet. Mais, selon toute évidence, il n'en avait éprouvé aucune honte.

La jeune fille allait justement écrire une lettre de remerciement à Lord Wadham, sachant qu'elle ne serait pas dérangée par sa mère qui était au jardin, lorsqu'un timide coup frappé à la porte l'interrompit. C'était la servante qui venait annoncer un visiteur.

« Mr. Smith, de Pretoria. »

Le jeune homme entra et Marjorie se leva pour aller à sa rencontre.

Ils restèrent un instant à se regarder en silence. La beauté délicate de la jeune fille impressionnait visiblement le colonial. Lors de son apparition mouvementée dans la salle du banquet, il l'avait à peine entrevue. De même, le matin, il n'avait pu, de la route, distinguer ses traits.

De son côté la jeune fille observait le visage tanné du jeune homme, dans lequel les yeux bleus parais-

saient encore plus clairs. C'était un visage figé, pareil à un masque, qui ne trahissait aucun sentiment. Comme la veille, l'homme était vêtu d'un costume mal coupé et d'un imperméable.

Ce fut Smith qui rompit le premier ce silence pénible.

« Je suis l'ami de Mr. Solomon Stedman. Votre oncle a dû vous écrire... Je m'appelle Smith, ou du moins, je désirerais me marier sous ce nom. Cela compliquera peut-être un peu les choses, mais le mariage sera valable.

— Je pense que je n'ai pas besoin de me présenter, dit Marjorie avec calme. Je suis Marjorie Stedman. D'ailleurs, je vous connais déjà pour vous avoir rencontré au bureau de Mr. Vance. »

Il la fixa, étonné, et soudain son regard s'éclaira.

« Ah! je me souviens, vous étiez la secrétaire de Mr. Vance. »

Marjorie scrutait son visage bronzé : elle voulait y chercher la trace d'un autre souvenir. Smith l'avait-il aperçue au château de Tynewood? Mais aucun muscle du visage de l'homme ne bougea. Sans doute la crainte de Marjorie était-elle vaine.

« Asseyez-vous, je vous prie, dit-elle en désignant un fauteuil. Vous êtes très lié avec mon oncle, n'est-ce pas?

— Oui, en effet... J'ai pu le tirer d'un mauvais pas, il y a quelques années, alors que ses deux porteurs étaient sur le point de l'expédier dans l'autre monde.

Depuis il a été très chic avec moi et nous ne nous sommes jamais quittés. »

Un court silence. Puis Marjorie prit son courage à deux mains.

« Mon oncle désire que nous nous mariions, Mr. Smith; je suppose qu'il vous a amené à accepter son projet. »

Mr. Smith hésita un instant, puis acquiesça de la tête.

« Je vous avoue que ce projet me prenait un peu au dépourvu... Mais je n'ai pas voulu peiner Solomon : il est si bon, si généreux, et il y tient tant...

— Vous devez être bien contrarié par toute cette histoire?

— Oui, passablement... Je n'ai jamais eu l'intention de me marier, et à plus forte raison avec une personne que je ne connais pas. » Il se tut un instant, et ajouta : « D'autre part il m'est désagréable de devoir m'imposer à une jeune fille. »

Marjorie le regarda en souriant.

« Excusez mon accoutrement, reprit-il. J'ai acheté ce complet à la hâte avant de m'embarquer et j'ai failli manquer le bateau à cause de cela. Mais ce que je vous demande surtout de me pardonner, Mademoiselle, c'est l'incident d'hier soir.

— N'en parlons pas, voulez-vous, dit Marjorie, doucement. Seulement, quand nous serons mariés, je vous demanderai de boire un peu moins. »

Il n'eut pas le temps de répondre, car Lady Tyne-

wood venait d'apparaître sur le seuil de la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin.

« Bonjour, petite Marjorie, dit-elle d'un ton sucré, je serais très heureuse de faire la connaissance de votre fiancé. »

Mr. Smith se retourna lentement, tandis que la jeune fille faisait les présentations.

« Je vous présente Mr. Smith. Lady Tynewood. »

L'espace d'une minute, l'ancienne actrice et le colonial se dévisagèrent. Puis, avec une expression d'horreur, l'homme recula sans prendre la main qu'on lui tendait.

« Non, non, cria-t-il d'une voix rauque. Je serrerais plutôt la main d'un lépreux ! »

CHAPITRE XIX

FORMALITÉS

Avant que les deux femmes aient eu le temps de reprendre leurs esprits, Smith avait disparu en courant comme s'il était poursuivi par un fantôme.

Marjorie, pâle comme un linge, les yeux agrandis par la stupeur, l'avait suivi du regard, sans oser faire un geste.

« Je vous félicite, ma petite, dit Lady Tynewood avec ironie. Votre futur mari est un parfait gentleman! »

La jeune fille ne répondit pas. Sa mère, qui avait suivi Lady Tynewood, était arrivée à temps pour assister à cette scène étrange.

« Je ne comprends pas, balbutia-t-elle. Je vous assure, Alma, que nous n'y sommes pour rien...

— Il ne manquerait plus que cela! riposta Lady Tynewood, au comble de la fureur. Enfin, ma chère Marjorie, je constate avec plaisir que cet Africain est exactement le genre de mari qu'il vous faut!

— Vraiment? répondit Marjorie en s'efforçant de

garder son sang-froid. Nous sommes d'ailleurs logées à la même enseigne, Lady Tynewood. Votre mari vit également en Afrique depuis quelque temps, n'est-ce pas?

— Quelle odieuse comparaison! fit l'ancienne actrice en éclatant. Mon mari est un gentleman, quoi qu'on en dise, un vrai aristocrate! Tandis que ce... Smith! J'aime mieux ne pas dire ce que je pense. Néanmoins, je vous souhaite beaucoup de bonheur dans votre vie conjugale. Au revoir! »

Marjorie ne chercha pas à la retenir. Après son départ, elle fit seller son cheval, décidée à se rendre chez Lord Wadham. Elle savait que le Duc était parti de bonne heure le matin, et que le vieux châtelain pourrait la recevoir.

La jeune fille le trouva, en effet, se promenant dans le parc.

« Bonjour, Miss Stedman, dit le vieillard. Quel bon vent vous amène?

— Je voudrais vous parler, Monsieur... au sujet de mon prochain mariage.

— Alors c'est vrai? Vous allez épouser ce monsieur... Comment s'appelle-t-il déjà?

— Mr. Smith, de Pretoria. Mais je vais tout vous expliquer. Peut-être pourriez-vous m'aider. »

Elle sentait sa gorge se serrer et fit un effort pour avaler ses larmes.

« Parlez, Miss Stedman. Je serais heureux de pouvoir vous être utile.

— Eh bien, je voudrais me marier tout de suite, dit Marjorie dans un souffle.

— Etes-vous donc si pressée? demanda Lord Wadham en souriant. C'est très facile. Je vais vous procurer la licence. Voulez-vous me donner vos noms?

— John Smith, fils de Henry et de Mary Smith, improvisa Marjorie sans sourciller. Profession : mineur. Age : trente-deux ans.

— C'est bien, je vous demanderai de me laisser tous ces renseignements par écrit, ainsi que ceux qui vous concernent.

— Quand pourrai-je me marier? demanda Marjorie.

— Dès que nous aurons la licence, c'est-à-dire après-demain sans doute. Je n'aurai plus ensuite qu'à envoyer chercher mon chapelain, Stoneham. C'est un brave type, sourd comme un pot et myope comme une taupe, mais il vous mariera aussi bien que n'importe qui. Quant à l'endroit, tenez, je vais écrire tout de suite à l'administrateur du domaine de Tynewood pour qu'il mette la chapelle du château à votre disposition pour cette cérémonie. On pourrait confier les formalités civiles à Mr. Vance.

— A Mr. Vance! dit la jeune fille. Je le connais. »

Le vieux Lord vit que ses yeux s'embuaient de larmes et lui tapota paternellement sur l'épaule. Il devinait vaguement qu'un drame se cachait derrière cette brusque décision, mais n'osait accabler la jeune fille de questions importunes.

« Serez-vous prête pour après-demain? demanda-t-il.

— Je... j'en parlerai à Mr. Smith et vous ferai connaître aussitôt la réponse », fit la jeune fille d'un ton pitoyable.

En effet, dès son retour, elle envoya la servante avec un mot à l'adresse de Mr. Smith, de Pretoria, à l'unique auberge du village. Elle était sûre que c'était là qu'il était descendu.

Marjorie avait deviné juste, mais la servante n'avait pu remettre la lettre au destinataire qui était sorti.

Dépitée, car elle avait hâte de régler enfin les choses, Marjorie, dès qu'elle se fut levée de table, entreprit une promenade solitaire à travers les champs. Arrivée sur le versant d'un coteau, elle vit un homme assis sur l'herbe, la tête baissée, le menton touchant presque les genoux. Il l'aperçut aussi et bondit sur ses pieds. C'était Mr. Smith.

« Excusez-moi, Miss Stedman, dit-il, pour ma conduite à l'égard de cette femme. Mais je n'ai pu me contenir.

— Vous connaissez Lady Tynewood? »

Smith inclina la tête sans répondre.

« Son mari est Sir James Tynewood », prononça lentement Marjorie. Elle scruta le visage de son interlocuteur. Mais, comme toujours, le masque bronzé du colonial demeura impénétrable.

« Il est parti aussitôt après son mariage et per-

sonne ne sait où il se trouve, insista la jeune fille.

— Vraiment? fit Smith, placidement. Il a tort de ne pas vouloir vivre dans ce pays, un des coins les plus enchanteurs d'Angleterre, sans doute, et du monde entier. Probablement est-ce parce que je suis accoutumé de voir autour de moi des paysages arides, toujours est-il qu'ici j'ai l'impression de me trouver au paradis. Ce Sir James Tynewood doit être fou. »

Selon toute évidence, Smith n'était pas prêt à livrer à la jeune fille le secret de la nuit tragique de Tynewood. Elle y renonça donc pour le moment.

« J'ai à vous parler, Mr. Smith, dit-elle. Je vous ai même écrit tout à l'heure, mais la lettre ne vous a pas trouvé à l'auberge. Etes-vous d'accord pour... pour que nous nous mariions tout de suite?

— Quand vous voudrez, fit Smith, indifférent. Puisque la chose est décidée, autant ne pas traîner les formalités en longueur. »

Ils marchaient maintenant côte à côte. Pour éviter le regard de son fiancé, la jeune fille jouait avec la boucle de sa ceinture.

« Il est vrai que je n'ai pas encore eu tout à fait le temps de m'habituer à cette idée, avoua Marjorie.

— Moi non plus, fit Smith avec candeur. J'ai toujours imaginé que je finirais ma vie tranquillement, tout seul, à fumer ma pipe. L'idée du mariage était à cent lieues de moi. Mais que voulez-vous, l'homme propose...

— Et oncle Solomon dispose, termina la jeune

fille en se forçant à rire. Tout ce que vous me dites là n'est pas précisément très flatteur pour moi, mais j'aime mieux ça. Ainsi, vous voulez bien avancer la date du mariage?

— Je suis à votre disposition. Quand vous voudrez!

— Lord Wadham m'a proposé de nous adresser à son chapelain.

— Stoneham? dit Smith négligemment. C'est l'ancien vicaire, il est à moitié aveugle.

— Vous le connaissez? » demanda la jeune fille, surprise.

Pour la première fois, Smith se troubla, mais il eut vite fait de se ressaisir.

« Oh! j'ai entendu les paysans parler de lui à l'auberge, dit-il. Va donc pour Stoneham. Après tout, tous les chapelains se valent.

— J'ai été obligée de donner votre prénom, dit Marjorie. C'est John, n'est-ce pas?

— A peu près, répondit le colonial. Vous pouvez me donner le nom qui vous plaît.

— La cérémonie religieuse aura lieu dans la chapelle du château de Tynewood », poursuivit la jeune fille.

Un long silence se fit.

« Il y a donc une chapelle dans ce château? demanda-t-il naïvement.

— Oui, et il paraît qu'elle est même très jolie. Si vous voulez, nous pourrions la visiter tout à l'heure ensemble. »

Smith secoua la tête avec énergie.

« Non, merci... »

Il semblait vouloir ajouter quelque chose, mais il se ravisa et se tut.

« Ainsi, nous pourrons nous marier dès que la licence sera arrivée. Après-demain sans doute. Onze heures du matin, cela vous convient-il? demanda Marjorie.

— Le meilleur moment de la journée pour ce genre de cérémonie, opina Smith, sans qu'on pût savoir s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement.

— Et... après? demanda Marjorie en détournant la tête. Où irons-nous après? »

CHAPITRE XX

LA GLACE EST ROMPUE

Mr. Smith se tourna brusquement vers la jeune fille.

« Je dois vous paraître paresseux et mal élevé de vous laisser ainsi la corvée de toutes les démarches. Mais que voulez-vous, j'ai perdu l'habitude du monde civilisé et vous ferez certainement les choses beaucoup mieux que moi-même. Je me fie entièrement à vous. »

Il jeta un coup d'œil sur son misérable complet de serge d'un bleu terne.

« Il me faut un autre costume. Je vais m'en occuper tout de suite. Comment vous appelez-vous? Marjorie, je crois. »

L'intonation douce qu'avait prise sa voix pour prononcer son nom frappa la jeune fille. Elle fit oui de la tête.

« Si vous le permettez, je vous appellerai donc Marjorie. »

La jeune fille se mit à rire.

« Je pense, en effet, qu'il est de coutume entre mari et femme de s'appeler par son prénom. »

Un petit silence se fit, au cours duquel Smith semblait lutter contre lui-même. Enfin, il se décida.

« Je ne vous gêne pas? Vous serait-il désagréable que je vous accompagne un bout de chemin?

— Je vous en prie », fit Marjorie.

Elle éprouvait une sensation étrange à marcher aux côtés de cet étranger. Il était d'une tête plus grand qu'elle. « Exactement de la taille que j'aime », se surprit-elle à penser, et elle s'en voulut furieusement.

« Je me rends compte maintenant que j'ai dû vous choquer en vous déclarant que ce mariage ne m'enchantait pas. J'avais oublié que, dans le monde civilisé, l'hypocrisie est une règle du savoir-vivre. Pourtant, c'est uniquement pour ne pas contrarier ce brave vieux Solomon que je me suis prêté à cette combinaison. Et c'est pour cela que je ne vous fais pas la proposition que vous pourriez attendre de moi.

— Quelle proposition?

— Eh bien, mais je connais maintenant l'argument qu'a employé mon vieil ami pour obtenir votre consentement. Ne lui en gardez pas trop rancune! Il ne pouvait se résoudre à léguer le fruit de son labeur à Lance Kelman. Croyez-moi, Miss Stedman, votre oncle ne veut que votre bonheur. Il m'a souvent parlé de vous et il vous aime comme sa propre fille.

— Pauvre oncle, murmura Marjorie, touchée. Mais votre proposition?

— Eh bien... j'aurais voulu pouvoir vous offrir un demi-million de livres pour que vous ne soyez pas obligée de m'épouser. »

La jeune fille le dévisagea, interloquée.

« C'est impossible! s'écria-t-elle. J'ai promis à oncle Solomon de vous épouser et je tiendrai ma parole. Votre proposition vient trop tard.

— Je le craignais, répondit Smith réellement affligé. Je pensais d'ailleurs que vous refuseriez cette offre de toute façon, et puis, de ma part, ce ne serait pas non plus très loyal envers Solomon. Car si le sort de sa fortune l'inquiète, votre destin ne lui est pas non plus indifférent. Or, il redoutait que vous n'épousiez quelque chasseur de dot. Et si je vous rendais riche, vous continueriez à courir ce danger. »

Un bruit rythmé de sabots de chevaux leur parvint. Bientôt deux cavaliers apparurent au tournant de la route. C'étaient Lady Tynewood et Lance Kelman. Selon toute apparence, le jeune homme cherchait à oublier sa déconvenue auprès de la belle actrice.

Apercevant le couple, Lance dirigea son cheval de leur côté.

« Bonjour, Marjorie, je vois que vous avez pu enfin mettre la main sur votre fiancé », dit-il avec un rire sardonique.

Le vin généreux dont il avait arrosé un déjeuner

pris en compagnie d'Alma lui donnait de l'assurance.

Marjorie rougit, mais elle se contint et se contenta, pour toute réponse, de hausser les épaules.

« Je ne manquerai pas ce soir de boire à vos amours, poursuivit Lance, encouragé par le silence de la jeune fille. Ha! ha! ha! C'est égal, je vous plains sincèrement, Marjorie. Sans ces maudites dettes, vous auriez pu envoyer promener votre ivrogne. Je ne suis pas mécontent de vous avoir dessillé les yeux. Il vaut mieux que vous sachiez tout de suite à quoi vous en tenir. »

En deux bonds, Smith fut à ses côtés et posa une main sur le genou du cavalier.

« Enchanté de vous rencontrer de nouveau, Monsieur. C'est donc à vous que je dois cette charmante présentation d'hier? »

Le ton presque doux de Smith ne présentait rien de bon et Lance Kelman sentit son assurance fondre comme neige au soleil.

« Ne me touchez pas, vous...! » cria-t-il en pâlissant.

Perdant la tête, il saisit son fouet et le leva sur Smith. Avant qu'il eût pu achever son geste, son poignet était prisonnier de l'étreinte vigoureuse du colonial.

Marjorie poussa un cri.

« Brute! » murmura-t-elle.

A qui s'adressait cette épithète? Même s'ils

l'avaient entendue, les témoins de cette scène auraient pu hésiter sur son attribution.

Cependant Smith ne lâchait pas son adversaire.

« Je n'ai pas l'habitude d'être en reste de politesse, Monsieur. Laissez-moi vous donner à mon tour une leçon... »

Il jeta un regard autour de lui, puis, désarçonnant brutalement le cavalier, il le lança comme un fétu dans le ruisseau qui bordait la route.

« La natation vaut bien l'équitation », conclut-il sans se départir de son calme olympien.

Cependant le jeune homme se relevait péniblement, en se secouant comme un barbot. Il faisait pitié à voir.

« Vous me payerez ça, espèce de négrier, vociférait-il. Ivrogne! Sauvage! »

Smith haussa les épaules et tourna la tête. Ce n'est qu'alors qu'il reconnut l'amazone qui accompagnait son adversaire.

« Vous êtes en bien mauvaise compagnie, dit-il.

— Ah! vraiment! fit Lady Tynewood d'un ton railleur. Quand on n'a fréquenté que des nègres, on n'a pas le droit de se montrer trop exigeant, je pense.

— La société des nègres est, en tout cas, préférable à celle qu'on trouvait dans les cooktail-parties d'une certaine Alma Trebizond, dit Smith sans élever la voix. Qu'en pensez-vous, Miss Stedman? »

L'ancienne actrice reporta son regard sur la jeune

fille. Et elle comprit tout à coup pourquoi le visage de Marjorie lui avait toujours paru familier. Devant elle se tenait la secrétaire de Mr. Vance, qui était venue remettre à son mari une lettre dont les suites devaient être fatales.

CHAPITRE XXI

LA CÉRÉMONIE NUPTIALE

Tandis qu'elle attendait l'arrivée de son fiancé, dans la petite chapelle du château de Tynewood, Marjorie sentit tout son courage l'abandonner. Dans une heure, elle serait unie pour la vie avec ce mystérieux personnage dont elle ne savait rien et dont elle craignait d'avoir deviné le rôle dans la disparition énigmatique de Sir James Tynewood.

Le clergyman arriva à son tour. Le portrait que Lord Wadham avait fait de lui n'était certes pas exagéré. Le pauvre vieillard ne communiquait plus guère avec le monde extérieur que par l'intermédiaire du toucher, de l'odorat... et de l'intuition.

Marjorie n'avait pas revu Smith depuis leur orageuse rencontre avec Lance Kelman et Lady Tynewood. Elle lui avait parlé trois fois dans sa vie et, au total, ces entrevues avaient duré une heure à peine. Ce n'était vraiment pas suffisant, même pour une jeune fille moderne comme Marjorie. Il y avait bien eu une quatrième rencontre, plus furtive encore,

plus significative aussi, mais Marjorie en chassait le souvenir avec horreur.

C'était donc cela le grand jour de sa vie, le moment le plus solennel de son existence! Sa mère avait trouvé pour cette union une formule pleine d'humour inconscient : un mariage romanesque!

Le bedeau s'offrit pour lui faire visiter la chapelle. Ses murs étaient couverts de plaques commémoratives, et la lumière qui tombait des fenêtres ornées de vitraux magnifiques brillait doucement sur la dernière demeure des membres de la famille de Tynewood. Se recueillir sur la tombe de ces hommes qui avaient illustré l'un des plus grands noms d'Angleterre, n'était pas pour déplaire à Marjorie, mais ce n'était tout de même pas ainsi qu'elle s'était imaginé les heures qui allaient précéder son mariage. Tout à coup, elle s'arrêta devant une tombe dont la plaque portait ce nom :

Norman Garrick.

C'était tout. Pas de date, pas d'autre indication. Norman Garrick! Le nom que Mr. Vance prétendait être celui de Mr. Smith, de Pretoria, son mari de tout à l'heure...

Pourquoi Mr. Vance, qui était pourtant un homme honnête et loyal, avait-il cru devoir l'induire en erreur? A vrai dire, sa version l'avait tout de suite laissée un peu sceptique. Qui allait-elle épouser?

S'il ne s'appelait ni Smith, ni Norman Garrick, quel était son vrai nom?

Marjorie n'écoutait plus les explications de son guide, qui, sans se douter de son trouble, continuait à l'accabler de son érudition.

« C'est ici que repose le grand-père de Sir James Tynewood, le dernier descendant de cette noble lignée, dit le bedeau... C'était un homme quelque peu étrange, misanthrope... On dit que son petit-fils, l'actuel châtelain, lui ressemble à bien des égards. Pour ma part, c'est tout ce que je peux vous en dire, parce que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement mon maître. »

Entre-temps, le clergyman, qui s'était retiré dans la sacristie, était revenu en compagnie de Lord Wadham. Il avait revêtu ses habits sacerdotaux et se tenait prêt à officier.

« Eh bien, dit Lord Wadham, le jeune marié se fait attendre! »

Il jeta un regard impatient sur sa montre.

« Il devrait être là depuis dix minutes déjà. C'est vraiment surprenant... »

Les minutes s'écoulaient avec une lenteur effroyable. Marjorie ne disait rien. Elle sentait que si elle prononçait la moindre parole, elle ne pourrait plus retenir les larmes qui lui serraient la gorge. Lord Wadham, lui, ne cessait de bougonner.

Une demi-heure se passa dans l'attente. Enfin, des pas retentirent dans le hall et Smith apparut sur le

seuil de la chapelle. Il trébucha et dut s'appuyer à un pilier pour retrouver son équilibre. Ses yeux brillaient étrangement, il portait une barbe de deux jours et ses cheveux étaient en broussaille. D'une démarche chancelante et faisant de visibles efforts pour éviter une nouvelle défaillance, il descendit la nef et vint s'asseoir auprès de Marjorie. Celle-ci n'osait pas lever ses yeux sur lui. Les paupières micloses, elle retenait son haleine.

« Il est ivre, ma parole! » murmura Lord Wadham, indigné.

Le clergyman, lui, ne trouva rien à reprendre à la singulière attitude du fiancé, pour l'excellente raison qu'il ne pouvait le voir. Il ouvrit machinalement son livre à l'endroit voulu, et la cérémonie commença.

Marjorie sentait vaguement que l'homme assis à ses côtés se balançait de droite à gauche et de gauche à droite, comme en proie à un vertige invincible. La voix monotone du clergyman lui martelait le cerveau.

« ...Ceux que Dieu a unis, aucun homme ne doit les séparer », conclut le prêtre, et Marjorie comprit que son sacrifice était consommé : devant Dieu et devant les hommes elle était la femme de Mr. Smith, de Pretoria.

Le clergyman leva les bras pour bénir les époux. Marjorie s'agenouilla et Smith suivit son exemple, en évitant par miracle de s'écrouler sur l'autel.

Maintenant tout était fini. Lord Wadham s'appro-

cha de Smith et lui mit la main sur l'épaule.

« Allons, levez-vous », dit-il.

Mais Smith ne broncha pas. La tête penchée sur sa poitrine, il semblait dormir.

Un silence gêné se fit. Ce fut Lord Wadham qui l'interrompit.

« Je vais faire avancer la voiture », dit-il, en s'approchant de Marjorie.

Il vit qu'elle tremblait et eut pitié d'elle. S'efforçant de sourire, il lui lissa les cheveux de la main.

« L'air vif lui fera peut-être du bien », fit-il, cherchant en vain des paroles propres à rassurer la jeune fille. Mais il ne se faisait pas d'illusion : tout ce qu'il pouvait dire était impuissant à faire paraître la réalité non pas séduisante, mais simplement acceptable.

Marjorie étouffa un sanglot.

« Où allez-vous? demanda Lord Wadham.

— A Brightesea, répondit Marjorie. Nous avons là un petit cottage... à l'écart de la ville, Dieu merci. Croyez-vous que nous arriverons à « le » conduire jusqu'à la voiture? »

Avec l'aide du bedeau et du chauffeur qu'on avait prié de venir, Lord Wadham réussit à transporter dans l'automobile le jeune marié, toujours plongé dans un état voisin du sommeil.

« Je crois qu'il vaut mieux ne pas baisser les glaces », conseilla Lord Wadham.

La jeune fille acquiesça en silence, d'un hochement de tête.

« Bon voyage, mon enfant, dit le vieux Lord... et bonne chance! »

Il se sentit lui-même en proie à une vive émotion et constata que ses yeux n'étaient pas tout à fait secs.

« Comme je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous!... » balbutia-t-il.

Marjorie fit un geste de la main, comme pour dire : « Personne ne peut plus rien pour moi. »

Le chauffeur était déjà installé au volant. L'instant d'après la limousine démarrait.

La lune de miel de Marjorie Smith, née Stedman, commençait.

CHAPITRE XXII

LE DEMI-FRÈRE DE SIR JAMES

Lord Wadham attendit que la voiture eût disparu au tournant, puis s'approcha du domestique qui venait de refermer la grille. C'était le même qui, trois jours auparavant, avait interdit avec tant d'énergie l'accès du château à Lady Tynewood.

« Eh bien, Hill, dit-il, pas de nouvelles de votre maître?

— Non, mais il doit revenir d'un jour à l'autre.

— Une fâcheuse histoire, observa Lord Wadham.

— Hélas! soupira le domestique. Et seuls, ceux qui la connaissent bien savent à quel point elle est fâcheuse.

— Et vous, Hill, la connaissez-vous? »

Le domestique hésita un instant.

« Non, dit-il résolument.

— Vous êtes un terrible menteur, Hill, mais un brave type. Votre maître peut se féliciter d'avoir à son service un garçon comme vous. Vous savez gar-

der un secret. Mais, à propos, qu'est devenu le frère de Sir James?

— Votre Seigneurie veut dire son demi-frère?

— Evidemment, son demi-frère. C'était un gentil garçon.

— Oui, répondit Hill, impassible. Il est mort, il y a quelques années.

— Quand, exactement?

— Je ne suis pas en mesure de renseigner Votre Seigneurie plus exactement, répondit Hill. C'était à peu près à l'époque où Sir James vivait à Londres... où il venait de se marier. Peut-être un peu avant, peut-être un peu après, je ne saurais le dire. C'est le docteur Fordham qui lui donna les derniers soins.

— Le docteur Fordham? répéta Lord Wadham en fronçant les sourcils, je ne vois pas de qui vous parlez.

— C'était un grand ami de Sir James, et aussi son compagnon de voyages. Il n'est pas étonnant que Votre Seigneurie ne le connaisse pas. Il n'est pas, en effet, originaire de la région. C'était un Irlandais. Je dis c'était, car il est mort, lui aussi, des suites d'une mauvaise grippe, je crois... »

Lord Wadham ne se décidait toujours pas à s'éloigner du domestique.

« Lady Tynewood vient-elle quelquefois ici? demanda-t-il en poursuivant son interrogatoire.

— Elle vient, répondit Hill, mais elle n'entre jamais. Elle est même là, en ce moment. »

Ce disant, il désigna une voiture, à moitié cachée derrière un bouquet d'arbres.

Lady Tynewood n'était pas une femme ordinaire. Douée d'une robuste imagination, elle tirait des événements des conclusions assez ingénieuses. Si Lord Wadham attribuait la présence de Lady Tynewood dans ces parages à cette même curiosité qui fait s'amasser la foule devant les églises où se déroule une cérémonie nuptiale, il faisait erreur. Certes, Lady Tynewood, en vraie fille d'Eve, était naturellement curieuse, mais le vif intérêt qu'elle portait à ce qui se passait dans la chapelle du château de Tynewood avait des raisons plus sérieuses.

Le mépris que Smith lui témoignait l'avait vivement inquiétée. Cet homme étrange, dont le visage l'avait frappée, devait savoir quelque chose, à son sujet ou à celui de Sir James, et Lady Tynewood avait résolu de tirer les choses au clair.

L'expédition de Lady Tynewood n'avait pas été infructueuse. Lord Wadham était, en effet, doué d'une voix de stentor à laquelle il n'avait pas songé à mettre une sourdine pendant son bref entretien avec Hill.

C'est ainsi qu'Alma Trebizond, en prêtant l'oreille aux propos échangés entre le vieux lord et le gardien du château, avait fait une découverte importante, en apprenant l'existence d'un frère de Sir James Tynewood. Le baronnet ne lui en avait jamais parlé. Etait-ce parce que ce frère était mort?

Quoi qu'il en fût, elle était bien décidée à pousser ses investigations plus loin. Le domestique avait nommé un certain docteur Fordham, grand ami de Sir James, qui aurait assisté aux derniers moments de son frère. C'était une indication précieuse et l'ancienne actrice résolut de la mettre à profit.

Cependant Lord Wadham gagnait à grandes enjambées sa voiture qui l'attendait au bord de la route. Il ne tenait pas beaucoup à rencontrer Lady Tynewood, mais celle-ci ne partageait pas son sentiment.

« Bonjour, Lord Wadham, dit-elle en se dressant soudain devant lui.

— Bonjour, Lady Tynewood, répondit le vieillard. Avez-vous assisté au mariage? » demanda-t-il avec candeur.

Lady Tynewood sourit amèrement.

« Non, car, malheureusement, je n'ai pas le droit d'entrer dans mon château. Mais j'ai vu néanmoins les jeunes mariés. Mr. Smith m'a paru... comment dirais-je? plutôt mal à son aise.

— En effet », dit Lord Wadham.

Et il ajouta, soudain inspiré :

« Il est un peu souffrant aujourd'hui. Toutefois il s'est très bien tenu. »

Le sourire ironique d'Alma Trebizond l'agaçait. Il porta la main à son chapeau, impatient de prendre congé de son interlocutrice, mais celle-ci le retint.

« Un mot encore! Vous êtes un grand ami de Miss Stedman, n'est-ce pas?

— C'est exact. Je porte une grande amitié à Mrs. Smith.

— Appelez-la comme vous voudrez, le nom ne change rien à l'affaire. Je l'ai connue à l'époque où, petite employée d'une étude, elle remplissait encore les fonctions de garçon de courses... Mais puisque vous vous dites son ami, vous seriez sans doute très heureux si elle pouvait se débarrasser de l'individu qu'elle vient d'épouser. A en croire les cancans des gens d'ici, on pourrait... »

Mais Lord Wadham lui coupa la parole :

« Inutile, dit-il. Quand on est marié, on l'est pour de bon. »

Et, après une brève pause, il ajouta :

« Vous devez en savoir quelque chose, Madame. »

Il partit en laissant la jeune femme tout interloquée.

« Que pouvait-il bien vouloir dire? se dit-elle en montant dans sa voiture où Javot l'attendait.

— En disant quoi? demanda celui-ci.

— Que lorsqu'on est marié, on l'est pour de bon, fit Alma, pensive.

— Eh bien, n'a-t-il pas raison? » fit Javot en s'esclaffant.

CHAPITRE XXIII

VOYAGE DE NOCES

Enfoncée dans le coin de la voiture, la tête droite, le regard fixe, Marjorie n'osait jeter un coup d'œil du côté de l'homme qu'elle venait d'épouser en de si étranges circonstances. Ce n'est qu'une fois en pleine campagne qu'elle se força à le regarder. Smith dormait en respirant bruyamment. Ses mains, qui reposaient sur ses genoux, étaient agitées par des contractions spasmodiques.

« Il étouffe », pensa Marjorie, car bien qu'il ne portât toujours pas de cravate, sa chemise était boutonnée jusqu'en haut.

Elle se pencha sur lui et doucement défit les boutons de sa chemise. L'haleine de l'homme endormi lui effleura le visage et elle éprouva une surprise agréable. Elle se souvenait du souffle aviné du danseur qui avait tenté de l'embrasser pendant la fameuse soirée d'Alma. Elle avait été longtemps poursuivie par l'odeur caractéristique qu'il dégageait. Or, Smith,

qui devait pourtant être ivre mort, ne sentait pas du tout d'alcool.

En rajustant son vêtement, Marjorie fit glisser d'une poche de Smith une petite boîte métallique. Elle se pencha pour la ramasser et, cédant à sa curiosité, l'ouvrit. Ce qu'elle vit la remplit d'horreur.

La boîte contenait une seringue hypodermique, comme on en trouve sur tout morphinomane.

Marjorie examina l'objet et constata qu'il s'agissait d'un appareil neuf. L'intérieur de la boîte portait la marque de la pharmacie de Tynewood. Outre la seringue, la boîte contenait de minuscules ampoules remplies d'un produit destiné aux injections.

La jeune mariée referma la boîte, la remit dans une des poches du veston et haussa les épaules. Après tout, cela changeait-il grand-chose à la situation que cet homme, dont elle portait maintenant le nom, fût un ivrogne ou un morphinomane?

La voiture roulait maintenant à toute allure, au milieu d'une vaste plaine, longeant tantôt des champs, tantôt des bois ombreux... Mais les beautés de la nature ne trouvaient aucun écho dans l'âme de la jeune fille. Le ciel était clair et sans nuages, mais elle le voyait gris et lourd et la brise légère qui lui colorait les joues avait pour elle la violence d'une tempête.

Le chauffeur s'engagea tout à coup dans un petit chemin qui coupait en deux un taillis odorant.

« Avez-vous emporté votre déjeuner, Madame,

demanda-t-il, ou dois-je aller chercher quelque chose à l'auberge?

— J'ai un panier plein de provisions, répondit Marjorie. Vous le trouverez dans le coffre à bagages. »

Le chauffeur descendit pour ouvrir le spider.

« Excusez-moi, Madame, dit-il, n'avons-nous rien oublié au château? Je ne vois là qu'une seule valise. Les effets de Monsieur ne sont pas là.

— Je sais... balbutia Marjorie, confuse. La valise de Mr. Smith arrivera par le train. »

Elle avait horreur de mentir et ne le faisait jamais que poussée à la dernière extrémité. Comme tous les menteurs qui manquent d'entraînement, elle rougit violemment.

« Voulez-vous sortir du panier un paquet de sandwiches et le thermos », dit-elle au chauffeur.

Et en jetant un regard inquiet sur son mari :

« Voudriez-vous m'aider... à le réveiller? »

Sans un mot, le chauffeur saisit Smith par les deux épaules et le secoua vigoureusement. Celui-ci ouvrit les yeux presque aussitôt et, machinalement, tâta la poche de son veston. Il mit quelques instants à rassembler ses souvenirs et fixa Marjorie non sans quelque étonnement.

« Je crois que... balbutia-t-il, que nous sommes mariés. Où sommes-nous? demanda-t-il en jetant un regard absent autour de lui.

— Prendrez-vous un peu de café? demanda Marjorie.

J'ai l'impression que vous ne vous sentez pas bien.

— Du café? Chic! (Il semblait maintenant tout à fait réveillé.) Vous avez dû penser que j'étais une brute. Mais, voyez-vous, je n'avais pas pu prendre quelque chose... dont j'avais besoin. (A nouveau il tâta sa poche.) Et je n'étais pas tout à fait dans mon assiette. » Il but le café avec avidité. La boisson chaude sembla lui faire du bien. Portant la main à ses joues rêches, il murmura une excuse. Puis, après une brève pause :

« Je voudrais marcher un peu pour me dégourdir les jambes. »

Il descendit de voiture et fit une centaine de pas sur la route. Lorsqu'il revint, il semblait tout à fait remis de son malaise.

« Je ne sais comment vous demander pardon de tous les désagréments que je vous cause, dit-il d'un ton contrit. C'est que, hier soir, voyez-vous...

— Ne me dites rien, dit Marjorie en l'interrompant. Je ne vous demande aucune explication. »

Il rougit, posa sur Marjorie un regard étrange, puis se mit à rire.

« Comme vous voudrez, dit-il un peu sèchement. N'en parlons donc plus. »

Marjorie lui désigna les sandwiches, mais il secoua la tête.

« Non, merci, je n'ai pas faim. Peut-être tout à l'heure. A quelle heure arrivons-nous à Brightsea? Je suppose que c'est là que nous allons?

— Oui, et nous serons rendus dans une petite heure », dit le chauffeur.

Smith consulta sa montre et siffla doucement.

« Voilà qu'elle s'est arrêtée, dit-il en appliquant la montre contre son oreille. Quelle heure est-il?

— Deux heures », dit le chauffeur.

Smith parut satisfait.

La voiture se remit en route. Smith, bien que toujours gêné par sa barbe de deux jours et sa mise plus que négligée, avait retrouvé un peu d'assurance.

« J'espère que vous me pardonnerez, dit-il à Marjorie, une petite liberté que j'ai prise hier. J'ai téléphoné à un tailleur londonien pour lui demander de livrer un complet au cottage de Brightsea. M'en voulez-vous?

— Pourquoi? fit Marjorie. Vous avez très bien fait. D'ailleurs, n'est-il pas naturel de se faire livrer des vêtements à sa propre adresse? »

Il la regarda comme s'il la voyait pour la première fois.

« Alors, c'est vrai?... Nous sommes mariés?

— Tout à fait vrai », répondit Marjorie d'une voix légèrement tremblante.

Pendant les minutes qui suivirent, Smith sembla absorbé dans la contemplation du paysage.

« J'adore ce pays, dit-il tout à coup. Quel dommage que je sois obligé de retourner en Afrique!

— Vous... je veux dire : nous partons pour l'Afrique?

— Je pars pour l'Afrique, dit Smith en soulignant le pronom. Evidemment pas tout de suite. Ce ne serait pas, comment dirais-je, convenable. »

Il avait l'air de prononcer un mot qu'il ne comprenait qu'à moitié.

« Vous plaisez-vous dans le Sud-Africain? demanda Marjorie pour rompre le silence pesant.

— Oui... assez.

— Et vous comptez revenir en Europe?

— Peut-être, un jour, pas tout de suite, en tout cas.

— Vous parlez sérieusement?

— Tout à fait. Je vous ai déjà dit que votre oncle est le seul ami que je possède au monde. Et je suis persuadé qu'il a tort de croire ses jours comptés. Il est bâti pour vivre au moins cent ans. »

Et se tournant soudain vers Marjorie :

« Rassurez-vous, il n'attendra pas sa mort pour vous faire bénéficier de sa fortune. Ce mariage change complètement la situation.

— Que voulez-vous dire?

— Son homme d'affaires londonien a reçu l'ordre de verser à votre compte, le jour de votre mariage, la somme de deux cent mille livres.

— Deux cent mille livres! répéta Marjorie stupéfaite.

— Mais oui. Vous avez bien un compte courant dans une banque locale, je suppose? Vous pourrez y toucher votre argent dès demain. »

Marjorie poussa un soupir de soulagement. Enfin,

sa mère pourrait régler cette horrible dette à Lady Tynewood. Et aussi payer ses fournisseurs. Elle éprouva un besoin si irrésistible de partager sa joie avec quelqu'un qu'elle ne put s'empêcher de tout raconter à Smith. Elle le regretta d'ailleurs aussitôt, et pour se justifier à ses propres yeux de cet accès de sincérité, elle lui dit :

« Puisque vous êtes mon mari, je pense que vous avez le droit d'être mis au courant de toutes ces questions matérielles. Voyez-vous, ma mère a la passion du jeu, du bridge plus précisément. C'est assez récent, mais d'autant plus fort. Il ne faut pas d'ailleurs l'en blâmer. La pauvre femme mène une vie si monotone! Tout le monde a besoin de distraction, n'est-ce pas?

— Elle joue au bridge? demanda Smith. Avec qui? J'espère qu'elle n'a pas choisi Lady Tynewood pour partenaire habituelle? »

La jeune femme hocha affirmativement la tête.

« Ah! fit Smith, visiblement contrarié.

— Vous détestez Lady Tynewood. Moi aussi, d'ailleurs.

— Vous aussi? fit-il étonné. Pourtant vous n'avez pas comme moi une raison pour cela.

— Une raison?

— Oui. Puisque vous venez de me livrer un secret, je vais à mon tour vous faire une confidence. Cette femme a fait le malheur d'un homme qui fut mon ami. »

Marjorie leva sur son mari un regard interrogateur.

« S'agit-il de son mari? » Smith inclina la tête.

« Connaissez-vous l'histoire de Sir James Tynewood? demanda-t-il.

— Non, mais je crains de deviner certaines choses.

— Vous vous trompez, et vous vous en rendrez compte très prochainement, lorsque je vous apprendrai toute la vérité, au plus grand dam de Lady Tynewood. »

Il avait prononcé ces paroles d'un ton ferme et menaçant que Marjorie ne lui connaissait pas. Elle eut l'impression de le voir et de l'entendre pour la première fois. Quel était le véritable aspect de celui qui, désormais, était son époux aux yeux du monde? Etait-ce le misérable ivrogne qui lui répugnait, ou cet homme ferme et mystérieux qu'elle venait d'entrevoir?

Marjorie attendit, suspendue aux lèvres de Smith. Mais celui-ci s'enferma dans un morne mutisme et ne prononça plus une seule parole jusqu'à l'arrivée à Brightsea.

CHAPITRE XXIV

NUIT DE NOCES

Le cottage qui devait abriter le « bonheur » du jeune couple était une modeste maison de campagne située sur le versant d'une colline et entourée d'une haie dont les rosiers sauvages commençaient justement à fleurir.

Une femme de charge engagée pour la saison, avertie de l'arrivée des jeunes mariés, avait préparé un goûter. Marjorie et Smith firent honneur à son thé et à ses petits fours. Ils parlaient peu, Smith surtout semblait vivement préoccupé par ses pensées et ne semblait avoir aucune envie de passer l'après-midi à causer. Il sortit dans le jardin qu'il se mit à arpenter de long en large. Grâce à la situation élevée de la maison, on avait vue sur la mer. Et quand les yeux de Smith n'étaient pas rivés au sol, c'était la mer qu'ils regardaient.

Ils dînèrent ensemble et, peu à peu, Smith sortit de son mutisme. Mais c'était Marjorie, qui, maintenant, restait muette. La tension nerveuse dans la-

quelle elle vivait depuis plusieurs jours avait atteint à son paroxysme. Elle sentait ses nerfs à fleur de peau et dut se mordre les lèvres pour ne pas éclater.

Ayant desservi la table, la femme de charge annonça qu'elle désirait passer la nuit chez elle auprès de son fils, un marin qui était justement en permission.

Marjorie n'y tint plus.

« Non, non! s'écria-t-elle, vous ne partirez pas, Mrs. Parr, il faut que vous restiez ici. »

Smith regarda sa jeune femme avec étonnement.

« Qu'avez-vous donc, Marjorie? Pourquoi voulez-vous priver Mrs. Parr de la compagnie de son fils, qu'elle a si rarement l'occasion de voir?

— Puisque je vous dis que ce n'est pas possible! Je ne connais pas cette maison! Je ne saurai pas me débrouiller toute seule. Je ne sais même pas faire le feu!

— Mais voyons, il n'y a pas de feu à faire, objecta Smith en souriant. Et si Mrs. Parr vient en retard demain matin, c'est moi qui préparerai le thé. »

Mais Marjorie ne l'écoutait pas.

« Je vous en supplie, Mrs. Parr, ne partez pas! Mon mari est un peu souffrant aujourd'hui, et nous sommes si loin du village. »

La femme de charge regarda tour à tour ses deux maîtres et se dirigea, en haussant les épaules, vers sa cuisine. Smith l'y suivit. Il revint au bout de cinq minutes, et bientôt Mrs. Parr vint servir le café.

Marjorie venait de reposer sa tasse vide lorsqu'elle entendit la porte d'entrée claquer.

« C'est Mrs. Parr qui s'en va voir son fils, dit Smith d'un air indifférent. Je ne vous aurais pas crue si égoïste, Marjorie. Comment pouvez-vous empêcher cette pauvre femme d'aller embrasser son enfant? »

Marjorie tremblait comme une feuille.

« C'est bien, dit-elle, réprimant ses larmes. Comme vous voudrez. Mais à propos, dit-elle en prenant son courage à deux mains, je vous ai entendu tout à l'heure demander à Mrs. Parr de mettre une bouteille de whisky dans votre chambre. »

Il acquiesça en fixant sur la jeune fille un regard attristé.

« Eh bien! reprit Marjorie, je vous avoue que cela m'est pénible. »

Smith parut gêné.

« Je suis désolé... Mais si vous craignez que je n'en use trop, je pourrais porter ce whisky dans votre chambre.

— Oui, cela vaut mieux, fit Marjorie. Je dois vous faire l'effet d'une maniaque », dit-elle en s'efforçant de rire.

Le temps coulait avec une lenteur effroyable. Marjorie essaya à plusieurs reprises de ranimer la conversation, mais Smith se contentait de répondre par monosyllabes. Quant à Marjorie, pouvait-elle s'intéresser à autre chose qu'à ce fait incroyable : depuis près de douze heures elle était mariée à cet

inconnu qui était là, en face d'elle, dans son costume étriqué, et qui, en ce moment, ne pensait sans doute qu'à son whisky.

A dix heures, elle se leva.

« Je vais me coucher maintenant », dit-elle, et sans un mot de plus elle se mit à monter l'escalier qui conduisait au premier étage.

Elle referma la porte derrière elle, chercha machinalement la clef, mais s'aperçut qu'il n'y en avait pas. Elle se souvint alors que sa mère, qui vivait dans la terreur de l'incendie, surtout à la campagne, avait supprimé toutes les clefs dans son cottage de Brightsea.

Marjorie se mit à chercher fiévreusement son trousseau de clefs dans son sac, dans l'espoir d'en trouver une qui puisse s'adapter à la serrure. N'en trouvant pas, elle se laissa tomber, accablée, sur une chaise, fixant le sol avec désespoir.

Elle sentait brusquement toute la fatigue de cette journée mouvementée l'envahir. Elle savait pourtant qu'elle ne pourrait pas s'endormir. Elle s'allongea cependant sur le lit, sans se dévêtir, sur le qui-vive. Tout à coup, elle perçut un bruit dans l'escalier et tendit l'oreille. Maintenant, les pas résonnaient devant sa porte; puis le bruit s'affaiblit et la porte de la chambre voisine se referma. Marjorie poussa un soupir de soulagement. Smith n'avait pas mis plus d'une minute à traverser le couloir, mais cet instant avait paru une éternité à Marjorie.

Elle attendit une demi-heure, puis une heure, mais le silence était complet. Un lointain clocher de Brightsea sonna minuit; Marjorie était toujours immobile sur son lit, les yeux grands ouverts. Cependant, la fatigue finit par l'emporter : elle s'endormit, mais son sommeil fut agité et peuplé de cauchemars.

Au milieu de la nuit, elle se réveilla en sursaut, écarta les cheveux de son visage et se dressa sur son séant. Elle venait de percevoir un bruit. Qu'est-ce que cela pouvait bien être? Son cœur battait follement dans sa poitrine. Le bruit reprit, plus distinct cette fois : c'étaient les lames de parquet qui craquaient sous les pas de quelqu'un. Comme fascinée, elle fixait la porte sans faire un mouvement. Dans la clarté grise du petit jour, elle vit la poignée bouger, mais si faiblement, qu'elle se demanda si elle n'était pas victime d'une hallucination. Mais non. La porte s'entrebâilla légèrement, comme si celui qui l'ouvrait voulait éviter de réveiller la jeune fille.

Sur la pointe des pieds, Smith se glissa dans la pièce. Il était en robe de chambre, et sa démarche était mal assurée.

Il regarda le lit d'un air hébété, puis son regard se posa sur le visage blême de Marjorie.

« Que faites-vous ici? dit-elle d'une voix rauque.

— Je viens chercher la bouteille de whisky », bredouilla-t-il.

Marjorie le regarda, horrifiée.

« Non, non, vous n'en aurez pas! Vous avez déjà assez bu comme cela.

— Je veux du whisky, répéta-t-il, têtu, je veux la bouteille que j'ai apportée dans votre chambre! »

Voyant Marjorie secouer la tête avec énergie, il ajouta :

« C'est la seule chose qui puisse me soulager. »

Il trébucha et faillit tomber, mais il s'agrippa au bord du lit. Marjorie sauta à bas de son lit, glissa ses pieds dans ses mules et enfila son peignoir.

« Je vais vous le donner, votre whisky, dit-elle. Mais d'abord allez-vous-en. Je vais vous le porter dans votre chambre.

— C'est la seule chose qui puisse me soulager », répéta Smith, l'air hagard.

Il fit un effort pour se diriger vers la porte, mais ses forces le trahirent et il tomba sur le lit, de tout son long, en gémissant :

« Ma tête, ma tête. »

Marjorie le regarda sans comprendre.

« Vous êtes malade? » demanda-t-elle.

Smith acquiesça d'un signe.

« Maman garde ici quelques médicaments. » Et elle courut à la table de toilette au-dessus de laquelle se trouvait une petite armoire à pharmacie. Elle l'ouvrit, les doigts tremblants.

« En tout cas, vous ne boirez plus aujourd'hui, dit-elle d'un ton ferme.

— Avez-vous de la quinine? » demanda Smith.

Marjorie fouilla parmi les fioles et les boîtes, puis, saisissant un petit flacon plein de comprimés, elle retourna auprès de Smith.

« Merci, chuchota le jeune homme en prenant le médicament.

— Et promettez-moi de ne pas boire autant, fit-elle, oppressée.

— Boire? répéta-t-il, mais je n'ai pas avalé une goutte d'alcool depuis huit ans! »

Marjorie n'en croyait pas ses oreilles.

« Pourtant, vous étiez ivre, le soir du banquet... et maintenant aussi.

— Ivre? » répéta-t-il; puis, faisant glisser du flacon dans sa main quelques comprimés, il les avala et dit : « Puis-je avoir un peu d'eau? »

Marjorie remplit un verre et l'apporta à Smith. Il but avidement.

« Non, Marjorie, je n'étais pas ivre au banquet. Le Duc de Wight l'a bien compris. Je le connais, nous sommes de vieux compagnons de chasse. Je lui suis très reconnaissant de m'avoir tiré de cette situation ridicule.

— Et aujourd'hui? demanda Marjorie.

— Aujourd'hui, comme le jour du banquet, j'ai un accès de paludisme. L'air de l'Angleterre ne me vaut rien! Depuis mon arrivée ici, je n'en sors pas! D'ailleurs, en cette saison, ça n'arrête pas. J'ai pensé que cette injection suffirait et j'ai eu l'imprudence de ne pas apporter de quinine. »

« Paludisme! » murmura Marjorie. La lumière se faisait peu à peu en son esprit.

« La quinine m'a fait du bien, dit Smith avec un soupir de soulagement. Cet affreux mal de tête commence à se dissiper. Touchez ma main. »

Marjorie prit sa main et poussa un cri. Elle était brûlante.

« J'ai au moins quarante de fièvre, dit-il. Ce matin, je me sentais si mal, que, pour aller à ce mariage, j'ai dû me faire une injection de strychnine. Et maintenant, si j'osais, Marjorie, je vous demanderais un peu de café chaud. »

Sans un mot, Marjorie descendit en courant l'escalier, et cinq minutes plus tard le café chauffait. Ce n'est qu'alors qu'elle se rappela avoir déclaré à Mrs. Parr qu'elle était incapable d'allumer un feu.

Lorsqu'elle revint dans la chambre avec le café chaud, Smith était toujours allongé sur le lit, les joues en feu, grelottant de fièvre. Elle jeta une couverture sur lui.

« Vous ne vous lèverez pas ce matin », dit-elle autoritaire.

Il but le café et se recoucha. Tandis qu'elle arrangeait un coussin sous sa tête, elle sentit tout à coup qu'il la regardait d'une façon presque tendre. Pour cacher son embarras, elle se détourna et se mit à le gronder.

« Me voici devenue infirmière, grâce à vous. Je

vous préviens que je n'ai pas beaucoup de patience, tâchez de guérir vite! »

Cependant, elle approcha une chaise du lit et s'assit, résolue à attendre le jour au chevet du malade. Tandis qu'elle regardait Smith dormir, elle sentait une douce sérénité l'envahir, comme si elle était libérée d'un lourd fardeau.

Elle rejeta la tête en arrière : ce calme qu'elle éprouvait malgré elle la révoltait. Certes, Smith n'était pas l'ivrogne qu'elle avait cru. Sa situation était-elle modifiée pour cela? Son sacrifice en était-il moins lourd?

Et surtout, le fait qu'il fût ivrogne ou non pouvait-il chasser dans l'esprit de Marjorie la vision de Smith penché sur le corps inerte de Sir James Tynewood, dans une salle de l'antique manoir?

CHAPITRE XXV

LADY TYNEWOOD POURSUIT SON ENQUÊTE

« ...Mon mari vient de surmonter la crise de malaria qui l'avait frappé dès son arrivée en Angleterre. C'est sa maladie seule qui est responsable d'un état que d'aucuns ont attribué à la boisson. J'ai écrit au Duc de Wight et à Lord Wadham pour dissiper cette regrettable erreur.

« Nous comptons partir d'ici dès demain, et je te prie, maman, de préparer ma chambre ainsi que la chambre d'ami. Mon mari a exprimé le désir de prendre une chambre à l'auberge, mais, évidemment, il ne saurait en être question... »

Mrs. Stedman interrompit sa lecture avec un « Hum! » qui signifiait que la suite de la lettre ne pouvait être lue à haute voix.

Lady Tynewood, la seule auditrice de la vieille dame, avait cependant d'excellents yeux et elle n'avait pas manqué d'apercevoir son propre nom au bas de la feuille.

« Et cætera, et cætera, dit Mrs. Stedman en pliant la lettre et en la glissant dans un sous-main.

— Ainsi, les jeunes époux rentrent au bercail, fit l'ancienne actrice avec ironie. Et, à en croire votre fille, Smith ne connaîtrait même pas le goût du whisky. C'est vraiment touchant!

— Je leur souhaite beaucoup de bonheur, dit Mrs. Stedman avec naïveté, en feignant de ne pas avoir entendu la remarque de son interlocutrice.

— Beaucoup de bonheur! répéta Lady Tynewood (et elle se mit à rire). Cet Africain est le type même de l'homme capable de rendre une femme heureuse. Pauvre Marjorie! soupira-t-elle, hypocrite, je la plains de tout mon cœur, et, bien qu'elle me voue une antipathie que je ne m'explique pas, je souhaiterais pouvoir adoucir son sort. Si vous pouviez persuader votre fille de mon amitié... »

L'amitié d'une personne aussi fortunée que l'était maintenant Marjorie était évidemment précieuse à Alma Trebizond. Elle s'offrirait, par exemple, à l'initier aux arcanes du bridge...

« Marjorie est une brave petite, déclara Mrs. Stedman soudain attendrie. Il est vrai que, parfois, elle manque un peu de compréhension à mon égard. Elle ne me met jamais au courant de ses petites affaires. Tenez, ce mariage, par exemple, cela lui est venu comme cela, tout d'un coup...

— Oh! je n'ignore pas que votre fille est une petite personne très courageuse. Je sais même qu'à Londres elle a dû prendre un emploi... ajouta-t-elle négligemment en posant sa tasse sur le plateau.

— Oui, acquiesça Mrs. Stedman un peu à contre-cœur. Nous avons connu des moments difficiles. Par bonheur, Solomon Stedman a fini par nous rendre l'argent qu'il avait emprunté à mon mari. Dieu ait son âme! »

Mrs. Stedman qui n'avait pu se résoudre à se considérer comme l'obligée de Solomon Stedman, s'était accrochée à cette fiction d'une ancienne dette qui gardait intact son amour-propre. Elle avait si souvent fait ce récit qu'elle avait fini par se persuader que la générosité de son beau-frère n'était qu'un devoir accompli envers des créanciers.

« Eh oui! gémit-elle, en attendant de pouvoir récupérer notre fortune, nous avons connu bien des difficultés. »

Attribuer sa gêne à la légèreté d'un parent qui tardait à s'acquitter de sa dette, c'était là une version qui satisfaisait entièrement Mrs. Stedman. Ainsi, elle pouvait, sans porter atteinte à sa dignité, exagérer les difficultés de son existence.

« J'ai dû me résoudre à laisser Marjorie prendre une place de secrétaire dans une étude d'avocat, la maison Vance et Vance. Peut-être la connaissez-vous? Une maison très honorablement connue dans la City, soit dit entre parenthèses. Mr. Vance s'occupait jadis des affaires de mon mari défunt et il traitait Marjorie non pas en subalterne, mais en collaboratrice. Il ne la chargeait jamais de menues besognes de bureau...

— ...telles que porter des lettres en ville, par exemple, suggéra Lady Tynewood.

- - Quelle idée! fit Mrs. Stedman, offusquée. Marjorie porter des lettres! Voyons, Alma. Elle était le bras droit du directeur, sa meilleure conseillère. Mr. Vance refusait de la laisser partir. Il offrit de doubler ses appointements, mais je n'ai rien voulu entendre. Figurez-vous, ma chère Alma, que deux soirs de suite elle était restée à travailler jusqu'à presque minuit. La deuxième fois elle était tellement à bout de forces, que j'ai dû appeler le docteur. Elle ne m'a jamais expliqué ce qui s'était passé, et tout ce que j'ai pu tirer d'elle, c'est que son patron l'avait envoyée hors de Londres, avec une mission très délicate.

— Etes-vous bien sûre, Mrs. Stedman, qu'elle ne vous a rien dit d'autre? » fit Lady Tynewood, de plus en plus intéressée par le récit de la vieille dame.

Celle-ci secoua la tête.

« Non! Hélas! comme je vous disais tout à l'heure, Marjorie partage avec les jeunes filles modernes ce défaut détestable, qui consiste à sauvegarder jalousement son indépendance. Elle se figure qu'en me confiant ses préoccupations et ses ennuis elle renoncerait à cette fameuse indépendance. Moi, quand j'étais jeune fille, je disais tout, absolument tout à ma mère. »

Mrs. Stedman avait prononcé cet innocent mensonge avec une parfaite bonne foi.

Mais Lady Tynewood n'y prit pas garde. C'était bien autre chose qui l'intéressait en ce moment.

Cependant, Mrs. Stedman continuait à papoter.

« Il a toujours été très chic pour Marjorie. D'ailleurs, comment aurait-il pu en être autrement, puisqu'il s'agissait de la fille d'un ancien client qui lui avait fait gagner jadis beaucoup d'argent?

— Rencontrait-il quelquefois Marjorie en dehors des heures de travail? demanda Lady Tynewood en interrompant Mrs. Stedman.

— Voyons, Alma, répondit la vieille dame. Quelle question! Mr. Vance est un gentleman et Marjorie a toujours été une jeune fille irréprochable. Cependant, attendez un instant... Maintenant que vous m'en parlez, je me rends compte tout à coup que j'ai toujours eu l'impression qu'il y avait quelque chose entre ma fille et son patron. Surtout ne déformez pas ma pensée. Je veux dire qu'on aurait pu supposer qu'un secret commun les liait en quelque sorte. Encore une fois, n'allez pas imaginer un flirt ou quelque chose dans ce genre. Mr. Vance est un homme marié, père de six enfants et mène une vie parfaitement rangée. »

Alma Trebizond savait ce qu'il fallait penser de certains pères de famille menant une vie « parfaitement rangée », mais dans ce cas particulier elle était toute disposée à admettre que les relations entre la jeune fille et son patron étaient libres de toute complication sentimentale.

« Oui, reprit Mrs. Stedman, Marjorie paraissait soucieuse et préoccupée à l'époque où elle a quitté son emploi et, même plus tard, sa conduite m'a parfois surprise. Ainsi, un jour, alors que je lui parlais de choses tout à fait indifférentes, elle pâlit tout à coup et j'ai cru qu'elle allait s'évanouir.

— Vous rappelez-vous le sujet de votre conversation? demanda Lady Tynewood avec impatience.

— Oh! c'était vraiment sans aucun intérêt. Je lui disais que l'ancienne gouvernante du docteur Fordham venait de louer un cottage dans les environs.

— La gouvernante du docteur Fordham? répéta Lady Tynewood, pensive. Qui est le docteur Fordham?

— Je ne le connais pas, mais j'ai entendu dire qu'il vivait ici autrefois. Il est mort des suites d'une grippe et sa gouvernante est venue s'établir à Tynewood. On dit que c'est Sir James qui lui a offert ce cottage, il était un ami du médecin. Mais, au fait, vous devez le savoir mieux que moi.

— Non, avoua Lady Tynewood, j'ignorais complètement que mon mari comptait ce docteur Fordham au nombre de ses relations.

— Bien entendu, reprit la vieille dame, je n'ai pas manqué de demander à Marjorie en quoi l'histoire de la gouvernante de ce docteur avait pu l'émouvoir, mais elle m'a répondu d'une façon évasive et s'est mise tout à coup à parler d'autre chose.

— Comment s'appelle cette gouvernante? demanda Lady Tynewood.

— Mais qu'avez-vous donc toutes à vous intéresser à cette brave femme? s'écria Mrs. Stedman, avec une pointe d'impatience. Vraiment, Alma, cela me dépasse! Vous, qui êtes une personne raisonnable, que pouvez-vous trouver de passionnant dans toute cette histoire de domestiques? Enfin, puisque vous y tenez, je vous dirai qu'elle s'appelle Mrs. Smith, comme tout le monde.

— Encore Smith! fit Lady Tynewood en haussant les épaules. Ce nom devient une véritable obsession.»

Elle prit brusquement congé de Mrs. Stedman, refusant une deuxième tasse de thé. Ayant gagné sa voiture, elle donna au chauffeur l'ordre de la ramener chez elle.

« Et faites vite! » ajouta-t-elle, brûlant d'impatience.

Elle trouva Auguste Javot confortablement installé sur une chaise longue, à l'ombre d'un platane, et lui fit un rapide résumé de sa conversation avec la mère de Marjorie.

Javot haussa les épaules.

« Vous feriez mieux de laisser tout cela tranquille, dit-il d'un ton ennuyé.

— Vous êtes fou, ma parole, s'écria la jeune femme. Vous ne vous rendez pas compte de ce que nous gagnerions à tenir enfin la preuve de la mort de Sir James Tynewood?

— Mais si! Mais si! Je me rends parfaitement compte que toute cette affaire vous a un peu tourné la tête, ma chère Alma. Je vous aurais crue plus raisonnable. »

Lady Tynewood se laissa tomber sur une chaise de jardin et, fixant le gravier de l'allée, se mit à parler à mi-voix, plus à elle-même qu'à son compagnon.

« Si James est mort, le château de Tynewood m'appartient. Ce Smith, de Pretoria, en sait long, ou je me trompe fort. Mais il n'en a pas pour longtemps à faire le malin. Je m'en charge!

— Je vous répète, Alma, laissez tout cela tranquille, dit Auguste Javot, placidement. Votre exploit est déjà assez beau comme cela, et vous devriez maintenant vous contenter de récolter et de jouir tranquillement de la vie.

— La vie! s'écria Lady Tynewood, indignée. Est-ce une vie de moisir ici, dans cette maudite campagne, entre les poules et les lapins? Il faut que je retourne à Londres, je le veux, et pour cela il me faut de l'argent, beaucoup d'argent, pour ne pas être la risée de toutes mes amies. Je veux un hôtel particulier, recevoir et figurer dans les chroniques mondaines.

— En attendant, nous pourrions prendre à Londres un petit appartement, suggéra Javot.

— Un petit appartement! Vous êtes vraiment trop sordide, mon ami. Vous voyez tout en petit. Que di-

raient Molly Sinclair et Billie Vane! Et que diraient tous les autres? Non et non! Je n'ai pas envie de m'enterrer vivante ici, et je n'ai pas non plus envie de me rendre ridicule à Londres. J'ai besoin d'un cadre digne de moi. Il y a quelques jours, j'ai reçu une lettre de Molly qui s'étonne de ce que je n'invite personne à Tynewood. Elle me croit installée au château! Quelle misère! Non, cela ne peut pas durer! »

Elle haletait, rouge de colère et pleine de rage impuissante.

Auguste Javot se gratta le menton.

« Vous vous emportez trop, Alma. Il faut tenir compte des réalités. »

Et avec un haussement d'épaules, il se replongea dans la lecture de ses journaux.

CHAPITRE XXVI

LE RETOUR DE BRIGHTSEA

Un voyage de noces est généralement plus agréable à l'aller qu'au retour. Celui de Marjorie et de Smith fit exception à la règle. La jeune femme qui était partie pour Brightsea dans un état d'âme voisin du désespoir en revenait maintenant, sinon rayonnante de bonheur, du moins calme et sereine. L'homme qui se tenait auprès d'elle dans la voiture de louage ne ressemblait en rien à la loque humaine qu'elle avait dû traîner comme un poids mort jusqu'au cottage. C'était maintenant un homme en pleine possession de ses forces, de mise convenable, un peu maladroit et manquant de manières il est vrai, mais dont la compagnie, somme toute, n'avait rien de désagréable. Peu bavard, sa conversation ne manquait cependant ni d'intérêt, ni de charme, et il lui arrivait même de lancer des traits d'esprit révélant un sens de l'humour très développé.

Bref, pour peu qu'elle se résignât à renoncer définitivement au rêve de bonheur que toute jeune fille

cache au fond de son âme, Marjorie pouvait s'estimer tout à fait satisfaite. Elle était riche et avait un mari parfaitement « présentable », qui était devenu presque un ami.

« Je vous sais gré d'avoir consenti à venir habiter à la maison », dit-elle sans transition lorsque Smith eut terminé le récit pittoresque d'un épisode de ses tribulations en Afrique. « Si vous étiez descendu à l'auberge, on aurait jasé dans le village. Je vous préviens que maman est parfois... un peu étourdie... Elle est la bonté même, mais il lui arrive de prononcer des paroles irréfléchies, sinon blessantes. Je vous prie d'être indulgent à son égard.

— Rassurez-vous, Marjorie, je ne tiens jamais rigueur de leurs paroles aux dames âgées.

— Il faudra vous résoudre, en outre, à rencontrer quelquefois chez nous Lady Tynewood. »

Smith parut embarrassé.

« Pardonnez-moi ma sortie de l'autre matin. D'ailleurs, je me suis déjà excusé auprès de Lady Tynewood. Je lui ai écrit ce matin.

— Vous lui avez écrit? répéta Marjorie étonnée. C'est tout à fait à votre honneur. Je n'ai aucune sympathie pour cette femme moi non plus, mais je la tolère pour faire plaisir à maman, qui s'est prise d'amitié pour elle, je me demande d'ailleurs pourquoi.

— Je tâcherai de faire preuve à l'égard de Lady Tynewood de toute la courtoisie dont je suis capa-

ble », dit Smith, et il ajouta avec un sourire malicieux : « Ce qui n'est pas beaucoup dire. En tout cas, je tâcherai de ne pas lui marcher sur les pieds, et de ne plus la traiter de lépreuse. »

Mrs. Stedman, qui se faisait une très haute idée de son nouveau titre de belle-mère, avait voulu se montrer à la hauteur des circonstances et attendait le jeune couple, une gerbe de fleurs sur le bras, à l'entrée de la villa. Elle adopta sur-le-champ, vis-à-vis de son gendre, un ton très digne et légèrement distant qui lui parut parfaitement adéquat en l'occurrence.

« Vos chambres sont prêtes, déclara-t-elle après avoir souhaité la bienvenue à Mr. Smith et à sa fille en un petit discours laborieusement préparé à l'avance. Evidemment, ajouta-t-elle, il ne pouvait être question de donner à Mr. Smith la chambre d'ami qui est au bout du couloir. Je lui ai donc cédé la mienne, qui voisine avec la tienne, Marjorie. »

Marjorie eut un mouvement d'impatience.

« Voyons, maman, ce n'était vraiment pas la peine de déménager toutes tes affaires...

— Aucun sacrifice n'est assez lourd pour une mère qui a conscience de ses devoirs, déclara sentencieusement Mrs. Stedman. Evidemment, j'étais habituée à ce coin où chaque chose avait sa place, mais peu importe.

— Mais non, maman, je te prie de reprendre pos-

session de ta chambre. Mon mari se contentera de la chambre d'ami. N'est-ce pas, John? »

En dissimulant son sourire, Smith s'empressa de donner raison à Marjorie.

« J'aurais préféré un grenier ou une étable, si vous en aviez, dit-il. N'oubliez pas, je vous prie, que je ne suis pas habitué au luxe et au confort. Vos lits à sommier et à matelas me paraissent trop mous, et j'avoue leur préférer un lit de sangle. Au fond, quand je ne trouve pas quelque araignée, ou mieux un scorpion dans mes draps, lorsque je me réveille, je sens nettement que quelque chose manque à mon bien-être. »

Mrs. Stedman l'écoutait, ébahie. Ces plaisanteries venaient détruire de fond en comble l'idée qu'elle se faisait de son gendre, homme silencieux, grave et renfermé. Or, Mrs. Stedman tenait beaucoup à ses conceptions, et rien ne la déroutait autant que de voir la réalité démentir l'image qu'elle s'en faisait. Si elle n'aimait pas changer de chambre, elle aimait encore moins changer d'idées.

« Je tiens à vous laisser ma chambre », dit-elle obstinée, s'imaginant que son attitude héroïque la faisait ressembler à l'une de ces grandes figures des légendes du devoir. « La chambre d'ami est humide, et je serais inexcusable si je vous permettais de l'occuper.

— Maman..., essaya de protester Marjorie.

— Evidemment, reprit Mrs. Stedman, ma cham-

bre est grande et bien aérée, et, mon Dieu, de mon temps, il n'était pas question pour un jeune couple de faire chambre à part... »

Smith s'empressa d'interrompre cette conférence improvisée sur l'évolution des mœurs conjugales.

« Ma chère belle-maman, dit-il en l'appelant pour la première fois ainsi, si vous ne reprenez pas votre chambre, et si vous ne me laissez pas occuper la chambre d'ami, j'irai à l'auberge, quitte à scandaliser toute la population de Tynewood. Songez à l'aubaine que ce serait pour les commères du village! Un couple à peine marié et déjà séparé! »

Ce suprême argument eut raison de l'obstination de Mrs. Stedman.

Marjorie poussa un soupir de soulagement, et l'affaire en resta là. Une heure plus tard, lorsqu'elle retrouva son mari au salon, elle tint à lui exprimer sa reconnaissance.

« Je n'ai aucun mérite, dit-il, et si votre mère a espéré, ne fût-ce qu'un instant, me convertir aux mœurs du bon vieux temps où faire chambre à part était, pour un ménage, la pire des hérésies... »

Marjorie, qui avait rougi violemment, s'empressa de faire dévier la conversation.

« Vous partez bientôt, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

— J'irai à Londres dès demain, répondit Smith. J'ai plusieurs affaires à régler.

— Ce n'est pas cela que je vous demande, fit

Marjorie. Je voulais savoir quand vous comptez vous embarquer.

— Ah! Quand je pars pour l'Afrique du Sud? Eh bien, samedi prochain.

— Je ne savais pas que vous étiez si pressé! » observa Marjorie, confuse.

Un long silence se fit.

« Samedi prochain, c'est-à-dire dans cinq jours. Et pour combien de temps partez-vous? Voyons, ne lisez donc pas le journal quand je vous parle, vous êtes un impoli. »

Avec un petit sourire, Smith plia son journal.

« Pour combien de temps je pars? Mais pour toujours, voyons.

— Ainsi, vous me...? commença Marjorie d'une voix tremblante.

— Ne craignez rien, Marjorie. Je finirai par persuader votre oncle que ce mariage est un défi au bon sens. Vous retrouverez votre liberté plus tôt que vous ne pensez.

— Vous envisagez un divorce? demanda Marjorie, pâlissant légèrement.

— Evidemment.

— Encore faudrait-il trouver un prétexte.

— Je m'en charge. »

Un nouveau silence se fit, puis Marjorie reprit, après une brève hésitation :

« Je vais peut-être vous étonner, mais, voyez-vous, je ne tiens pas du tout à divorcer. Comme je

n'ai pas l'intention de me marier plus tard, cela m'est égal de m'appeler Stedman ou Smith. Oh! mais j'y songe! Bien sûr qu'il faut divorcer. Si, pour moi, la question ne se pose pas, vous, vous avez peut-être l'intention de vous marier.

— C'est improbable, dit Smith, tout à fait improbable. »

Marjorie se dirigea vers la fenêtre pour ne pas avoir à soutenir le regard de Smith. Elle se souvint que c'était précisément là, devant cette fenêtre, qu'elle avait d'abord pris la décision de n'épouser Smith à aucun prix!

Pour la première fois depuis de longues années, Marjorie n'osait analyser ses sentiments, lire dans ses pensées les plus secrètes. Pourtant, elle voulait être franche envers elle-même. Pourquoi ce désarroi, cette tristesse? Eh bien, oui, pourquoi ne pas se l'avouer, c'était la nouvelle du prochain départ de Smith qui la peinait. Elle s'était habituée à lui, elle ne détestait pas sa simplicité, sa saine rudesse et son sens de l'humour qui lui faisait voir les choses sous un angle curieux. Sa compagnie était tellement plus drôle que celle de Lance! Le souvenir du jeune homme qu'elle avait failli accepter comme compagnon de sa vie amena une moue de mépris sur son joli visage.

Marjorie passa dans le jardin, sans jeter un regard à Smith. Elle avait besoin de mettre un peu d'ordre dans ses idées cahotiques. Mais Smith

n'attendit pas d'être encouragé pour la suivre.

« D'ici votre départ, vous passerez sans doute une grande partie de votre temps à Londres, n'est-ce pas? demanda Marjorie en affectant un air détaché.

— Oui, j'ai pas mal de choses à liquider... Je pense passer mes deux dernières journées en ville.

— Autrement dit, je ne vous verrai plus guère. Vous viendrez me dire au revoir?

— Est-ce vraiment nécessaire?

— Oh! vous n'y êtes pas obligé, fit Marjorie en haussant les épaules. Du moment que vous êtes pressé, cela me paraît en effet inutile.

— Je viendrai si vous me le demandez », dit Smith en regardant Marjorie droit dans les yeux.

Elle ne répondit pas. Une sensation de vide l'envahit tout à coup. Mille sentiments contradictoires se livraient bataille dans son esprit enfiévré.

« Avant que vous partiez pour toujours, je veux vous faire une confidence, murmura-t-elle en prenant une décision subite.

— Vous ne me devez aucune confidence, Marjorie, dit Smith avec gravité. Il n'y a rien entre nous. Si vous aimez un autre homme, vous pouvez garder votre secret. Je ne vous demande rien. Je ne prétends pas à votre amitié, et on ne se confie qu'à un ami. Nous savons tous les deux très bien que nous nous sommes prêtés à une petite mise en scène pour satisfaire le caprice d'un vieil homme qui nous

est cher. Alors, pourquoi compliquer les choses?

— Taisez-vous, asseyez-vous sur cette chaise, et écoutez-moi », dit Marjorie, autoritaire.

Elle prit, elle aussi, une chaise de jardin et, regardant son mari bien en face, elle prononça cette phrase qui, depuis le retour de Smith, lui brûlait les lèvres :

« Je sais que vous êtes l'assassin de Sir James Tynewood! »

CHAPITRE XXVII

LE SECRET DE MARJORIE

Smith ne répondit pas. Tranquillement, il sortit de sa poche un étui, en sortit une cigarette et l'alluma.

« Ainsi, vous savez que Sir James Tynewood est mort? dit-il au bout d'un instant, en scandant les mots. Ce n'est pas moi qui l'ai tué. Le coupable, le seul coupable, c'est une femme. »

Marjorie regarda, stupéfaite, son mari. Son calme la déroutait.

« Racontez-moi tout ce que vous savez, je vous prie, fit-il. Après m'être entendu traiter d'assassin, j'ai droit à une petite compensation. Allez-y, je vous écoute. »

Marjorie commença donc son récit, d'abord d'une manière un peu incohérente, puis, ayant retrouvé la maîtrise de ses nerfs, avec plus de clarté et de précision.

« A cette époque, je travaillais en qualité de secrétaire à l'étude Vance et Vance. C'est là que je

vous ai rencontré pour la première fois. M'avez-vous reconnue?

— Oui, tout de suite même, répondit Smith, à la grande surprise de Marjorie.

— Le jour même de votre arrivée, reprit la jeune fille, mon patron me donna une lettre à porter à Sir James Tynewood, 947, Park Mansions. Ce n'était guère dans ses habitudes de me faire faire des courses de ce genre. Mais il m'expliqua qu'il s'agissait d'une lettre confidentielle qu'il ne pouvait confier à n'importe qui. L'adresse où je devais la porter était celle d'une actrice, Alma Trebizond. Je devais trouver chez elle Sir James Tynewood, à qui j'avais ordre de remettre la lettre en mains propres. Enfin, Mr. Vance me recommanda une entière discrétion sur cette affaire.

« Il était près de six heures lorsque je me présentai chez Alma Trebizond. Déjà, dans l'escalier, j'avais entendu un tumulte effroyable venant de l'appartement de l'actrice. Je compris que celle-ci recevait. La domestique qui m'ouvrit alla m'annoncer, et l'instant d'après je fus introduite dans le salon.

« Sir James Tynewood prit la lettre et la lut devant tout le monde. Il semblait un peu gris. Toujours est-il qu'après avoir parcouru la lettre il se mit à jurer grossièrement. « Dites à Mr. Vance qu'il aille au diable », me dit-il. Et il se mit à pester contre un certain Jot qui était revenu. A ce moment,

quelqu'un me saisit par la taille et m'entraîna dans la danse. Un autre invité vint à mon secours. C'était Mr. Javot. Mais tout cela n'a pas d'importance. Toujours est-il que la réponse de Sir James me fut plutôt difficile à communiquer à Mr. Vance.

— Et que dit Mr. Vance?

— Il me parut très ennuyé, répondit Marjorie, et me pria de n'en rien dire à personne. Je crus qu'il tenait simplement à ne pas compromettre la situation d'un de ses clients.

— Alors, je me suis présenté au bureau, dit Mr. Smith. Qu'est-il arrivé ensuite?

— Mr. Vance m'a donné, le lendemain, une autre lettre à porter au château de Tynewood, cette fois. Je n'étais pas ravie de cette commission, mais je ne pouvais refuser.

« J'ai attendu un long moment à la porte avant qu'on vînt m'ouvrir, puis je me suis trouvée en face du docteur Fordham, à qui la lettre était destinée.

« Il m'a laissée entrer dans le hall, puis s'est absenté après m'avoir priée de l'attendre. Bien malgré moi, j'ai entendu, par l'entrebâillement de la porte, des éclats de voix. Il me semblait reconnaître la voix de Sir James Tynewood. Il était furieux et parlait très fort. Je n'ai pas besoin de vous rapporter ce qu'il disait. Vous le savez parfaitement, puisque son interlocuteur.... c'était vous. »

Smith écoutait en silence. Il écrasa dans le cen-

drier la cigarette qu'il n'avait fumée qu'à moitié, et dit :

« Continuez, je vous écoute. »

Le calme de Smith dérouta un peu Marjorie, cependant elle enchaîna :

« Je me demandais déjà si je ne devais pas annoncer ma présence, quand un coup de feu retentit. J'ai eu peur, sans trop réfléchir j'ai couru à la porte entrouverte et j'ai vu...

— Eh bien, qu'avez-vous vu? demanda Smith, imperturbable.

— J'ai vu... Sir James Tynewood gisant à terre dans une mare de sang, reprit-elle à voix basse. J'ai vu aussi le scintillement d'un revolver dans la main de l'homme qui se penchait sur le blessé. Il murmurait quelque chose.... »

Un long silence se fit.

« Avez-vous pu entendre ce qu'il disait? demanda Smith d'une voix à peine perceptible.

— Oui. Il disait : « Mon Dieu! Je l'ai tué! » Puis il s'est retourné et je l'ai reconnu. »

Smith, qui venait d'allumer une nouvelle cigarette, lança une bouffée de fumée vers le ciel.

« Et après? » demanda-t-il.

Marjorie lui conta son retour à Londres et le rapport qu'elle avait fait à son patron.

« Il m'a prié de garder, sur tout ce que je venais de voir, le plus profond secret. J'ai tenu ma parole, jusqu'à maintenant.

— Si j'ai bien compris, vous êtes persuadée que je suis l'assassin de Sir James Tynewood?

— Je ne le suis plus, maintenant, fit la jeune fille. Evidemment, quand j'ai lu dans les journaux que Sir James Tynewood était parti pour l'étranger, et que son frère cadet était mort de typhoïde, j'ai compris le stratagème. Le docteur Fordham avait délivré un faux certificat.

— Et vous avez compris la scène dont vous aviez été témoin?

— J'avoue que je ne suis pas parvenue à me l'expliquer d'une manière satisfaisante, fit Marjorie. D'abord, cette histoire de frère embrouillait tout... Peut-être, dit-elle en hésitant, Sir James Tynewood s'est-il suicidé et, pour ne pas faire retomber la honte sur ce nom glorieux, Sir James a-t-il été enterré sous le nom de son demi-frère qui a consenti à s'expatrier.

— Pas mal raisonné, déclara Smith. Mais alors, vous avez dû vous dire que ce demi-frère pourrait revenir un jour et faire valoir ses droits sur le domaine de Tynewood?

— Non, je n'y ai pas pensé... D'ailleurs, ce n'était qu'un demi-frère, et j'ai toujours cru que le château reviendrait à...

— ...à Lady Tynewood, acheva Smith. C'est peu probable. Mais ne vous êtes-vous pas demandé non plus qui était ce demi-frère? »

La jeune femme leva le regard sur son mari.

« Si. Et si cette histoire de demi-frère n'est pas forgée de toutes pièces, ce demi-frère n'est autre que... »

Elle hésita un instant, puis acheva rapidement :

« ...que vous-même.

— Marjorie, vous êtes un détective hors de pair », déclara Smith avec un petit sourire moqueur.

CHAPITRE XXVIII

LA PHOTOGRAPHIE

Quelle que fût l'opinion qu'on eût de Lady Tynewood, on ne pouvait lui dénier une précieuse qualité, celle d'avoir de la suite dans les idées et une ténacité farouche. Quand elle fixait un but, c'était le diable si elle n'y arrivait pas. Son mariage avec Sir James Tynewood était d'ailleurs la meilleure illustration de sa persévérance. Une de ses grandes ambitions n'avait-elle pas toujours été de devenir une « Lady » ?

Si Javot trouvait entièrement à son goût la vie rustique et calme qu'il menait dans la petite villa de Lady Tynewood, entre les roses du jardin et les journaux de courses, l'ancienne actrice, elle, étouffait. Elle ne se sentait pas de goûts champêtres et avait des visées plus hautes.

Le jour de l'arrivée de Mr. et de Mrs. Smith à Tynewood, Lady Tynewood avait décidé de rendre visite à une autre Mrs. Smith qui habitait, lui avait-on dit, à l'extrémité opposée du village.

C'était une coquette petite maison aux persiennes peintes en vert et précédée d'un jardin bien entretenu.

La vieille femme qui ouvrit la porte à la visiteuse parut à la fois étonnée et flattée de cette visite. Lady Tynewood dans sa modeste maison, quel honneur!

La jeune femme scruta le visage de Mrs. Smith. Non, cette ancienne gouvernante ne devait pas connaître le secret du docteur Fordham, ou, du moins, elle n'était pas prévenue contre la femme de l'ami de son patron défunt.

Mrs. Smith transporta son meilleur fauteuil dans le jardin et pria Lady Tynewood d'y prendre place.

« Excusez le désordre, dit-elle confuse, bien que tout, dans la maison comme dans le jardin, fût dans un état d'ordre et de propreté impeccable. Je ne reçois pas souvent de visites...

— Je ne savais pas que vous habitiez Tynewood, dit Alma. Sans quoi, il y a longtemps que je serais venue voir la gouvernante de mon vieil ami le docteur Fordham. »

L'ancienne actrice avait proféré ce mensonge avec tant d'aisance et de naturel, que Mrs. Smith n'éprouva aucun étonnement à découvrir dans le passé de son feu patron une relation dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. Elle ne s'aperçut même pas que la conversation, habilement menée par sa visiteuse, n'était autre chose qu'un interrogatoire.

« C'était un original, fit-elle. Il n'échangeait pas avec moi plus de dix mots par jour. D'ailleurs, il était le plus souvent à l'étranger.

— Avait-il de la famille? »

L'ancienne gouvernante secoua la tête.

« Non, je ne crois pas, du moins je ne lui en ai pas connu.

— Mais alors, qui a hérité de sa fortune?

— Oh! il ne possédait pas grand-chose. Sa maladie a coûté beaucoup d'argent, et il n'a laissé que trois cents livres et son mobilier. Sa maison même ne lui appartenait pas. Elle était à Sir James Tynewood. Le docteur Fordham a eu la bonté de me léguer le peu qui lui restait, et quant à ce cottage, c'est Sir James qui me l'a offert, ou plutôt son homme d'affaires agissant sur ses ordres.

— Il paraît que le docteur Fordham était un grand savant, dit Alma. Il a laissé, dit-on, des manuscrits que personne ne s'est jamais occupé de publier. »

Mrs. Smith parut surprise.

« Cela doit être une erreur, Milady. Mon maître écrivait très peu et il n'a guère laissé de papiers. J'ai gardé dans une valise tout le contenu de son bureau, c'est-à-dire quelques lettres datant de sa jeunesse, un ou deux carnets de route et de grandes feuilles de papier roulées, qui sont des diplômes, je crois. »

Lady Tynewood comprit qu'elle faisait fausse

route. Elle avait espéré tirer, soit de la conversation de l'ancienne gouvernante, soit de l'examen des papiers du défunt, des conclusions révélatrices quant à la disparition de son mari. Le docteur Fordham avait été plus prudent et moins bavard qu'elle ne l'avait supposé. Néanmoins, elle tint à voir les carnets de route auxquels la vieille gouvernante faisait allusion.

Mrs. Smith se déclara toute disposée à ouvrir pour sa visiteuse la valise qui renfermait les quelques papiers laissés par son patron.

« Les voici », dit-elle en tendant à Lady Tynewood un petit paquet enveloppé dans un journal.

La jeune femme se mit à feuilleter les carnets pleins de noms à consonance étrangère. Un passage attira son attention :

« Tandis que nous suivions, Jot et moi, la piste du lion, nous rencontrâmes un autre chasseur. Nous entrâmes en conversation et il apparut que le nouveau venu n'était autre que le Duc de Wight, un ancien ami de Jot. »

Qui se cachait sous ce surnom de Jot? Lady Tynewood aurait beaucoup donné pour le savoir. Elle venait de se rappeler en effet qu'elle avait entendu ce nom dans la bouche de son mari, alors qu'il venait de lire la lettre de Mr. Vance.

Lady Tynewood posa un regard pénétrant sur Mrs. Smith tout en relisant le passage à haute voix. Mais la brave vieille haussa les épaules. Elle ne

pouvait imaginer de qui son maître parlait dans son journal de voyage.

« Et voici les diplômes, dit-elle en tendant deux rouleaux à Lady Tynewood.

— C'est tout? s'enquit la jeune femme

— Non, il y a de vieilles lettres toutes jaunies par le temps. Voulez-vous les lire? Il y a aussi une photographie au dos de laquelle le docteur Fordham a écrit : « La seule photo qui existe de lui. » Mais je ne sais pas de qui il s'agit. »

Lady Tynewood s'empara fiévreusement de l'objet en question, lut l'inscription, puis retourna le carton et eut un recul.

C'était la photographie de son mari : Sir James Tynewood.

CHAPITRE XXIX

UN VISITEUR NOCTURNE

Mrs. Stedman avait annoncé à sa fille qu'elle avait une course à faire dans le village et qu'elle ne serait pas de retour avant le dîner. Aussi Marjorie fut-elle quelque peu surprise en la voyant arriver alors qu'elle prenait le thé avec Mr. Smith sur la table du jardin.

« Je ne croyais pas revenir si tôt », dit-elle en réponse au regard interrogateur de sa fille.

Et comme Smith s'éloignait pour aller chercher une chaise à sa belle-mère, elle ajouta :

« Voilà que tu me regardes maintenant comme une intruse! Dis-le franchement, au moins, et il ne me restera plus qu'à chercher une place dans un asile de vieillards. »

Ce disant, Mrs. Stedman se mit à chercher dans son sac son étui à cigarettes. Marjorie eut un sourire indulgent.

« Tu as des ennuis, maman. Que t'est-il arrivé?

— Rien du tout. Tu commences à faire ton juge d'instruction?

— Voyons, maman...

— Je suis pourtant capable de dissimuler mes sentiments. Mais toi, avec ton air de toujours tout savoir... Eh bien, oui, j'ai des ennuis... à cause d'Alma.

— Tu l'as encore revue?

— N'ai-je pas le droit de voir et de revoir qui bon me semble? Il est tout de même trop humiliant d'être rabrouée par sa propre fille en présence d'un étranger.

— Est-ce moi, cet « étranger » ? demanda Smith en s'approchant. Je pourrais pourtant prétendre à être traité comme un membre de la famille.

— Je vous demande pardon, master Smith, dit la vieille dame de ce ton un peu guindé qu'elle avait une fois pour toutes adopté vis-à-vis de son gendre. Le mot m'a échappé, bien malgré moi. Figurez-vous que tout à l'heure je suis allée rendre visite à Lady Tynewood pour une affaire personnelle qui n'a rien à voir avec certaines choses qui déplaisent à Marjorie. Elle m'a reçue comme un chien dans un jeu de quilles, et m'a annoncé tout de go qu'il n'y aurait pas de bridge cet après-midi. »

Mrs. Stedman, qui avait la mémoire courte, avait complètement oublié la mystérieuse « affaire personnelle » à laquelle elle avait fait allusion au début de sa phrase.

« Evidemment, reprit-elle, je lui ai demandé ce qui la prenait tout à coup et elle m'annonça qu'elle

venait de faire, avec Javot, une découverte qui l'absorbait entièrement. Ce prétexte m'a paru vraiment cavalier, et comme je lui ai demandé des explications, c'est tout juste si elle ne m'a pas mise à la porte. Vraiment, je n'aurais pas cru Alma capable de manquer à ce point de savoir-vivre. Je suis déçue, ulcérée... »

Marjorie l'écoutait sans mot dire. Elle espérait que sa mère ne pardonnerait pas cette algarade à Lady Tynewood.

« Et quelle est cette grande découverte? demanda Mr. Smith d'un ton légèrement railleur. Je suppose que Lady Tynewood a découvert un moyen miraculeux d'effacer les rides. Car je ne suppose pas qu'il s'agisse d'une nouvelle « combinaison » de bridge, grâce à laquelle on puisse gagner à chaque coup. »

Mrs. Stedman leva sur son gendre un regard étonné.

« Que voulez-vous dire?

— Rien, sinon que Lady Tynewood est certainement une grande experte en matière de bridge.

— Ce que vous voulez insinuer est certainement dépourvu de fondement, mon gendre! Vous êtes très, très injuste envers Lady Tynewood, et ce qui me peine davantage encore, c'est que Marjorie semble partager votre opinion... Quoi qu'il en soit, Alma a été franchement désagréable avec moi, et tout cela à cause d'une malheureuse photo...

— Quelle photo? demanda Smith intrigué.

— Il paraît qu'elle a pu enfin mettre la main sur la photo de son mari. C'est la gouvernante de feu docteur Fordham qui la lui aurait donnée. C'est la seule photo de Sir James qu'Alma ait jamais vue... »

Marjorie, qui depuis quelques minutes ne quittait pas des yeux son mari, le vit soudain blêmir et se dresser brusquement sur ses pieds.

« Et pourquoi tient-elle tant à cette photo? demanda-t-il d'une voix rauque. Que veut-elle faire?

— Elle veut la publier dans les journaux, dit Mrs. Stedman, assez contente d'avoir réussi à intéresser son gendre. La photo sera accompagnée d'une annonce promettant une prime à celui qui pourrait indiquer où se trouve Sir James.

— Ah! c'est comme cela? » fit Smith, et sans un mot il se leva et planta là les deux femmes, abasourdies.

Lady Tynewood n'avait pas exagéré en déclarant à Mrs. Stedman qu'elle avait fort à faire ce jour-là. Bien que remplissant auprès d'elle, officiellement, les fonctions de secrétaire, Javot n'avait guère de dons pour la littérature d'aucune sorte, et c'est Alma elle-même qui avait dû se charger de la rédaction de l'annonce destinée aux principaux quotidiens anglais et sud-africains. Or, l'orthographe de l'ancienne actrice laissant fort à désirer, elle passa

de longues heures à consulter un dictionnaire et un manuel de grammaire.

Vers dix heures du soir, Javot étouffa un bâillement, se leva et dit :

« Je vous laisse, Alma. Je vais me coucher. »

Elle fit oui de la tête sans même lever son regard de sur sa feuille.

« J'emporte la photo dans ma chambre, déclara Javot. Je vais tâcher de me lever de bonne heure, peut-être mon cerveau fonctionnera-t-il mieux. »

Lady Tynewood lui passa la photo par-dessus son épaule. Javot l'examina avec un sourire ironique.

« Une tête d'imbécile, dit-il. Il paraît qu'il ne faut pas dire du mal des morts, mais c'est plus fort que moi.

— Vous paraissez tout à fait sûr de sa mort? dit Alma en daignant regarder cette fois son interlocuteur.

— J'en mettrais ma main au feu. Ce n'est pas un garçon à souffrir en silence pendant plusieurs années sans donner signe de vie. Pour cela, il faudrait avoir du caractère; or, sauf votre respect, Alma, votre mari était une chiffe. S'il était en vie, il y a belle lurette qu'il serait revenu pleurer sur votre épaule. Et puis, il est le chef de la famille de Tynewood. Même à supposer que son frère ait de l'influence sur lui, cela n'aurait pas duré. Croyez-moi, Alma, vous êtes veuve. Hahaha!

— Ce n'est pas bête, ce que vous venez de dire, Javot. Vous avez des éclairs de lucidité à vos heures, ajouta-t-elle en jouant avec son porte-plume.

— Merci, Alma, je suis particulièrement sensible à ce compliment, répondit Javot sarcastique. Eh bien, j'emporte la photo pour la mettre sous mon oreiller. Elle m'inspirera peut-être. »

Minuit n'était pas loin quand Lady Tynewood se décida à son tour à monter dans sa chambre, après avoir rangé soigneusement ses papiers dans son coffret à bijoux. Elle partageait l'impression de Javot, et elle était sûre maintenant d'être sur la bonne voie. Dans quelques semaines, sans doute, elle aurait trouvé les témoins de la mort de Sir James et deviendrait châtelaine de Tynewood, légitime propriétaire du fameux collier...

Lady Tynewood s'endormit presque aussitôt, mais ses beaux rêves furent interrompus vers trois heures du matin par un bruit insolite. Elle se dressa sur son séant, étendit le bras hors du lit et tourna le commutateur.

Un homme se tenait devant sa table de toilette, revolver au poing.

« Ne tirez pas, gémit-elle, je ne vais pas sonner. »

Sur la table, le coffret à bijoux était ouvert. Le faisceau de la lampe de poche du cambrioleur était braqué dans cette direction.

« Que voulez-vous? fit Alma d'une voix trem-

blante. Je ne garde pas d'argent à la maison, et mes bijoux de valeur sont également dans mon coffre-fort, à la banque. »

Elle ne pouvait voir le visage, masqué en partie par un foulard rouge et engoncé, par surcroît de précaution, dans le col relevé du pardessus.

Un bruit de pas retentit dans le couloir, et Javot entra. Il n'aperçut pas tout de suite l'intrus.

« Vous parlez en rêve, Alma? » commença-t-il, mais tout à coup il vit le visiteur.

« Haut les mains! cria celui-ci. (Javot s'exécuta.) Restez à votre place, ou je tire. »

Il prit le coffret et s'approcha du lit.

« Tournez la tête contre le mur, ordonna-t-il. Je ne veux pas que vous voyiez ce que je fais. »

Alma et Javot n'essayèrent pas de résister. Ils purent entendre le froissement des papiers, puis une exclamation de dépit.

« Ne bougez pas! » cria l'intrus.

Et il se glissa dehors.

Lady Tynewood poussa un profond soupir.

« Courez après lui! dit-elle à Javot.

— Vous n'avez qu'à courir après vous-même, si cela vous chante, rétorqua Javot. Je ne tiens pas à faire plus ample connaissance avec un brigand armé d'un pistolet automatique. Attendons quelques minutes, puis nous pourrons téléphoner à la police.

— Lâche! fit Alma avec une moue méprisante.

— J'aime mieux être un lâche vivant qu'un héros mort, déclara Javot sentencieusement.

— Il n'a rien emporté, constata Alma en examinant sa table de toilette. Il a laissé mes bagues, mes perles de culture...

— Bonne fin de nuit, Alma, dit Javot. Je m'en vais réveiller le commissaire. »

CHAPITRE XXX

UNE TASSE DE THÉ

Cette nuit-là, Marjorie ne parvint guère à s'endormir. Une pensée l'obsédait qu'elle s'efforçait en vain de chasser de son esprit. Après tout, le prochain départ de Smith pour l'Afrique du Sud ne pouvait l'intéresser en aucune façon, mais comme elle ne parvenait pas à penser à autre chose qu'à ce départ, elle essaya de justifier l'intérêt qu'elle portait à cet événement, qui semblait sans apparence.

« Ma situation sera vraiment équivoque, se dit-elle. « A peine mariée, et déjà abandonnée », se diront les gens. Je n'oserai même pas me faire appeler Mrs. Smith. Décidément, il me met dans une situation bien délicate, en précipitant ainsi son départ. »

Elle avait oublié qu'une semaine plus tôt elle eût été enchantée d'apprendre que l'homme qu'elle était obligée d'épouser ne lui imposerait pas longtemps sa compagnie. Maintenant, elle trouvait mille inconvénients à cette brusque séparation.

Vers deux heures, se rendant compte que ses efforts pour dormir étaient vains, Marjorie alluma la petite lampe de chevet, prit le roman qu'elle avait acheté la veille et essaya de lire. Tout à coup, elle frissonna. « Une tasse de thé me ferait du bien », pensa-t-elle.

Marjorie possédait un petit réchaud électrique qui lui permettait de chauffer de l'eau dans sa chambre. Elle sauta à bas de son lit, s'enveloppa frileusement dans son peignoir, mit de l'eau à chauffer et s'enfonça dans un fauteuil, en attendant que l'eau bouille.

« Je me demande, pensa-t-elle, s'il aura l'attention de m'écrire des lettres d'Afrique. Et s'il m'écrit, comment m'appellera-t-il? Certainement pas « Ma chère femme ». Il mettra « Marjorie », ou, tout au plus, « Chère amie ». Il s'enquerra de ma santé, de celle de maman, ajoutera quelques formules banales, et c'est tout. »

L'Afrique du Sud! Ce devait être un pays passionnant! Pour la première fois, Marjorie se sentit attirée vers ces contrées lointaines. Elle n'avait jamais voyagé. Pourquoi n'irait-elle pas en Afrique, rendre visite à ce cher vieil oncle Solomon? Elle lui devait tant, et ne le connaissait même pas! Evidemment, il l'avait obligée à épouser un étranger, mais il lui voulait du bien, c'était certain.

Là-dessus, un dialogue muet s'engagea entre Marjorie Stedman et Marjorie Smith.

« C'est étrange, disait la première, tu n'as jamais été curieuse de voir ton oncle, et s'il t'avait priée de faire ce voyage, il y a un an encore, tu l'aurais considéré comme une corvée.

— Evidemment, répondait Marjorie Smith. Mais c'est parce que je n'aime pas voyager seule. Et d'ailleurs, à cette époque, l'oncle Solomon ne tenait pas encore dans ma vie une place aussi importante que maintenant. »

Les arguments fallacieux de Marjorie Smith ne parvenaient pas à convaincre Marjorie Stedman, qui continuait à hausser les épaules, irritée.

L'eau ronronnait déjà depuis quelques minutes. Marjorie se leva et prépara son infusion. Soudain, il lui sembla entendre des pas dans le couloir. Elle alla ouvrir doucement sa porte, juste à temps pour voir Smith disparaître sur le seuil de sa chambre.

Qu'avait-il donc à se promener au milieu de la nuit? Sans doute le sommeil le fuyait-il, lui aussi?

Marjorie remplit sa tasse de thé; puis, après une brève hésitation, prit une deuxième tasse, la remplit également et se dirigea, ainsi chargée, vers la chambre de Smith.

« Qui est là? demanda celui-ci en entendant le coup frappé à sa porte.

— C'est moi, Marjorie. »

Elle crut entendre un juron, mais espéra qu'elle s'était trompée.

Smith ouvrit la porte et, voyant la tasse pleine de boisson aromatique, dit :

« Merci beaucoup. Vous ne dormez donc pas à cette heure?

— Cela vous étonne? Evidemment, quand on dort, comme vous, à poings fermés...

— Oh! moi... je suis sujet aux insomnies.

— Vous êtes sorti?

— Oui, j'ai fait un petit tour dehors. »

Son pardessus était jeté sur une chaise. Une feuille de papier bleu était étalée sur la table.

« J'espère que vous pourrez dormir un peu, maintenant, dit Marjorie, pour dire quelque chose.

— Oh! je ne le pense pas. Cela dérangerait-il votre mère, si j'allais dans votre chambre pour prendre le thé en votre compagnie et causer un peu?

— Non... Maman a le sommeil profond. »

Elle sortit, et Smith la suivit, portant sa tasse de thé. Sur le seuil de la chambre de Marjorie, à la vue du lit défait, il eut un recul.

« Pardon, murmura-t-il. J'avais oublié que c'était une chambre à coucher. »

Il entra néanmoins, et s'assit sur la chaise la plus éloignée du lit, mais il se redressa aussitôt avec une grimace.

Puis, à la stupeur de Marjorie, il sortit de la poche-revolver de son pantalon un pistolet automatique qu'il posa sur le tapis, à côté de sa chaise.

« N'ayez pas peur, dit-il, il n'est pas chargé. Ce

n'est qu'en Afrique que je porte toujours sur moi une arme chargée. Ici, ce serait dangereux. Il y a tant de gens sur qui j'ai envie de tirer, que la tentation serait vraiment trop grande.

— Mais alors, pourquoi ce revolver? demanda Marjorie en plaisantant. On dirait un cambrioleur!

— Vous ne croyez pas si bien dire, fit Smith avec calme. Je viens, en effet, de m'essayer au cambriolage. C'est la deuxième chambre à coucher de dame que je visite cette nuit.

— Curieuse plaisanterie! fit Marjorie en haussant les épaules, bien que peu rassurée.

— Je ne plaisante pas, répondit Smith. Je viens de rendre visite à Lady Tynewood. Les aveux soulagent le criminel et la déposition d'une épouse légitime n'a aucune valeur devant les tribunaux.

— Vous êtes un vilain mystificateur.

— Peut-être, mais je n'ai pas l'habitude de mentir à cette heure de la nuit. Sachez que de trois à quatre heures du matin, c'est le seul moment de la journée où je sois parfaitement sincère, dit-il en avalant une gorgée de thé. Un de ces jours, je vous expliquerai le but de cette expédition nocturne. »

Marjorie jeta un coup d'œil épouvanté sur le revolver. Smith surprit ce regard.

« Oh! rassurez-vous, je ne me suis pas servi de cet accessoire. Et je vous rappelle que l'heure n'est pas aux mensonges. »

Le revolver posé sur le tapis fascinait Marjorie.

Qui sait, c'était peut-être le même qui avait mis un terme aux jours de Sir James Tynewood.

« J'ai beaucoup réfléchi, cette nuit, Marjorie. Et savez-vous à quelle conclusion j'en suis arrivé? Eh bien, c'est que je vous ai rendu un très mauvais service en vous épousant.

— Vraiment?

— Eh oui, je n'aurais pas dû y consentir, quitte à désobliger mon ami Solomon. Votre situation est extrêmement désagréable.

— Et la vôtre?

— Oh! la mienne! dit-il en haussant les épaules, cela n'a pas beaucoup d'importance. Rien n'est changé pour moi, sinon que j'ai désormais la certitude d'avoir brisé la vie d'une jeune personne à qui je ne veux point de mal.

— Oh! ne vous tourmentez pas pour cela, dit Marjorie avec une brusquerie affectée. Evidemment, ce mariage a un peu compliqué les choses pour moi, mais au fond il n'y a rien de changé. De toutes façons, je ne me serais pas mariée, car je me sens la vocation du célibat. Tenez, déjà j'ai un faible pour les chats et les perroquets. Et je pense avec délice à ces veilles de Noël que je passerai en compagnie de vieilles filles comme moi, à faire de petits paquets pour les pauvres, au nom d'une œuvre de charité. Quand je vous dis que c'est une vocation...

— Permettez-moi d'en douter, Marjorie. Je ne conteste pas votre goût pour la distribution des

petits paquets dans les familles pauvres, mais croyez-vous vraiment qu'il soit nécessaire pour cela d'être vieille fille? Non, je suis persuadé que vous vous seriez mariée sans cette maudite histoire. Mais ne vous désespérez pas, Marjorie... Vous ne tarderez pas à reconquérir votre liberté... Et nous n'aurons même pas besoin de recourir au divorce...

— Que voulez-vous dire? demanda Marjorie, effrayée.

— Eh bien, c'est très simple. Je pars maintenant pour l'Afrique, où j'ai plusieurs affaires à liquider, notamment avec Solomon Stedman. Puis j'irai chasser l'okapi dans le Congo belge et dans la région des Massaïs. C'est un drôle de pays, paraît-il, parsemé d'embûches de toutes sortes. C'est à peine si un touriste sur quatre en revient. Il y a toutes les chances pour que je sois l'un des trois autres... Oh! il ne s'agit pas d'un suicide, ajouta-t-il en souriant, mais simplement d'un calcul de probabilités.

— Eh bien, dit Marjorie d'un ton ferme, j'ai décidé que vous n'irez pas là-bas.

— Pardon! je me suis laissé aller à la tentation de vous apitoyer. En réalité, le calcul de probabilités laisse supposer que je m'en tirerai avec un coup de soleil dans le pire des cas, car la proportion dont je viens de vous parler est inverse. Un sur quatre seulement des touristes y reste, et encore, le plus souvent, parce qu'une belle indigène a su le garder.

Je sais que vous ne souhaitez pas ma mort, même si celle-ci doit vous apporter la liberté. Cependant, je tiens à tenter cette petite chance. Des hommes comme moi font rarement de vieux os.

— Ne vous y trompez pas, vous avez de grandes chances de reconquérir votre liberté, bien avant moi-même..., soupira Marjorie.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, dans l'état où sont mes poumons je n'en ai pas pour bien longtemps. »

Smith se leva d'un bond.

« Et vous me l'apprenez en passant, comme s'il s'agissait d'une bagatelle! Mais il faut tout de suite aller consulter un spécialiste! Nous partons pour Londres ce matin même. Il vous conseillera sans doute d'aller faire un séjour en Suisse, à Davos. Vous savez, aujourd'hui, on guérit très bien les maladies des poumons. Mais chaque minute est précieuse. Préparez-vous! »

Marjorie, qui avait fait un réel effort pour garder son sérieux, n'y tint plus et se mit à rire aux larmes.

« Décidément, mon pauvre ami, il n'est pas difficile de vous mystifier. Vous êtes d'une crédulité et d'une naïveté vraiment désarmantes. Apprenez donc que je me porte comme un charme et que je n'ai jamais été enrhumée de ma vie. Néanmoins, étant donné la fréquence des accidents de la circulation, le calcul des probabilités me désigne comme

l'une de leurs victimes, et cela dans le plus bref délai... Aïe!... Que faites-vous?

— Vous le voyez, ou plutôt vous le sentez très bien. Je vous tire les oreilles, comme vous le méritez, vilaine gamine que vous êtes!

— Vous me payerez cela! » s'écria Marjorie avec une indignation feinte.

Mais déjà Smith avait ramassé son revolver et avait quitté la pièce.

CHAPITRE XXXI

EXPLICATIONS

« Je crois que je n'ai pas besoin de vous présenter Mr. Smith de Pretoria, Lady Tynewood? » dit Mrs. Stedman un peu gênée.

Cette fois, Smith serra la main que la jeune femme lui tendait.

« J'ai déjà eu, en effet, le plaisir de rencontrer Lady Tynewood, dit Smith. Et je dois m'excuser de ma conduite », ajouta-t-il avec un sourire qui n'exprimait rien moins que le repentir.

Lady Tynewood prit son air angélique.

« Vous êtes tout excusé, Mr. Smith. On m'avait dit que vous étiez souffrant...

— Oui, j'avais une fièvre de cheval », répondit le jeune homme.

Lady Tynewood allait s'enquérir de l'état actuel de santé du visiteur quand Mrs. Stedman, impatiente de faire sensation, lui coupa la parole.

« Savez-vous la nouvelle? Lady Tynewood a été cambriolée cette nuit.

— Cambriolée? répéta Smith avec un sourire furtif. Mais c'est passionnant. J'espère que vous avez mis la main sur le cambrioleur, peut-être même l'avez-vous tué...

— Malheureusement, il s'est échappé, dit Lady Tynewood. Mr. Javot l'a suivi...

— ...Et lui a tiré dessus, acheva Mr. Smith.

— Oh non! répondit Alma un peu gênée. Il n'a pu le rattraper.

— Et que vous a-t-il volé?

— Oh! rien du tout. Nous l'avons dérangé dans son travail. Evidemment, j'ai tout de suite alerté la police.

— Vous avez pu donner son signalement?

— Plus ou moins, dit Alma. C'était un individu aux allures d'apache. Je n'ai pas pu voir son visage, car il était masqué par un foulard. Mais je suis absolument sûre de pouvoir reconnaître sa voix. »

Elle fixa Smith avec insistance.

« Oui, j'en suis absolument sûre, répéta-t-elle en scandant les mots.

— C'est déjà quelque chose, observa Smith. Et que venait-il chercher chez vous, des bijoux sans doute? »

Lady Tynewood haussa les épaules. Le cambrioleur ne l'avait pas mise dans le secret, répliqua-t-elle, avec une certaine aigreur.

Malgré ses affirmations, Lady Tynewood n'avait alors aucune certitude et n'en était encore qu'aux

suppositions. Certes, elle soupçonnait fortement Smith d'être son cambrioleur, mais elle n'avait osé faire part à la police de cette supposition aventureuse. Elle espérait bien amener Smith à se trahir, aussi reprit-elle :

« Je crois être sur la bonne piste. Il s'agit, selon toute vraisemblance, d'un homme qui cherche à s'emparer d'un document extrêmement dangereux pour lui.

— Et c'est chez vous qu'il cherche ce document? demanda Smith. Il serait plus logique qu'il essaie de s'introduire à Scotland Yard ou encore... à l'église Saint-Giles, dans le Camberwell », ajouta-t-il d'un ton chargé de sous-entendus.

Lady Tynewood blêmit. Elle ne répondit pas à Smith, mais se tourna vers Mrs. Stedman.

« Je vous quitte, chère Madame. Il faut que j'aille à la poste pour expédier ceci. »

Elle tenait à la main un petit paquet soigneusement enveloppé.

« La photo est dedans? demanda Mrs. Stedman, excitée.

— Oui, dit Alma. Et elle me permettra enfin de faire valoir mes droits.

— Est-ce la photo d'un ami? s'enquit Smith, sans se départir de son calme.

— Non, c'est celle de mon mari », répondit la jeune femme.

Smith ne dit rien, mais leva les sourcils et eut un

petit hochement de tête qui le dispensa d'exprimer autrement son incrédulité.

Irritée, Alma se mit à développer fiévreusement le paquet.

« Connaissez-vous cet homme? » demanda-t-elle en mettant la photo sous les yeux de Smith.

Le colonial examina longuement le portrait. Puis, avant qu'Alma eût le temps d'intervenir, il saisit la photo, se mit à la déchirer en petits morceaux. Avec un cri de rage, Alma se jeta sur lui pour lui arracher le document, mais d'un mouvement ferme il l'écarta et jeta ce qui restait de la photo dans la cheminée.

« Je connais cet homme, Lady Tynewood, dit-il, mais il n'est pas votre mari. »

Marjorie avait assisté, muette, à cette étrange conversation. D'un coup d'œil elle avait vu la fureur que reflétait le regard d'Alma, le sourire ironique qui errait sur les lèvres de Smith, la réprobation qui se lisait sur les traits de sa mère, et elle sentit instinctivement que ce bref instant resterait à jamais gravé dans sa mémoire, bien qu'elle ne pût encore en comprendre le sens.

« Vous me paierez cela, Mr. Smith, dit Alma avec une rage contenue.

— Je crois qu'il est peu prudent de votre part de parler de comptes à régler », dit Smith, énigmatique.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit et Lance

Kelman entra. Marjorie n'avait pas rencontré son cousin depuis son mariage et il lui apparut à ce moment comme un étranger.

« Vous voilà, Alma, dit-il, après avoir salué Mrs. Stedman et Marjorie d'un signe de tête. Je vous cherchais justement pour... »

Il se rendit compte soudain de la tension qui régnait.

« Que se passe-t-il? Vous avez la photo, Alma? »

Ce n'est qu'alors qu'il aperçut Smith.

« Ah! je vous tiens! cria-t-il. Regardez-le bien, Mesdames! Je vous présente Norman Garrick, le demi-frère de Sir James Tynewood, qu'il a assassiné voilà exactement quatre ans! »

CHAPITRE XXXII

LES DEUX MARIS D'ALMA TREBIZOND

Smith rompit le premier le silence qui avait suivi la dramatique déclaration de Lance Kelman.

« Maintenant que vous avez obtenu la sensation que vous escomptiez de cette révélation, cher Monsieur Lance, je vous conseille amicalement de vous retirer, à moins que vous ne désiriez prendre un bain dans le bassin du jardin. Quant à vous, Madame, vous feriez bien d'accompagner votre ami. »

Lady Tynewood tremblait de tous ses membres. Elle murmura :

« Alors, c'est vrai... Il est mort! »

Elle se tourna vers Lance Kelman et le saisit par le bras.

« Venez », dit-elle, d'un ton sans réplique.

Ils sortirent. Smith s'approcha de la fenêtre pour les suivre du regard, jusqu'au moment où ils disparurent au tournant de la route, puis il éclata de rire.

Mrs. Stedman, que des situations moins compliquées parvenaient à désorienter, dévisageait avec perplexité sa fille et son gendre.

« C'est terrible, répétait-elle machinalement.

— Terrible, en effet, répéta Smith, de son ton mi-sérieux, mi-ironique.

— Nous n'avons jamais eu d'assassin dans notre famille, gémit Mrs. Stedman.

— Je ne pourrais pas en dire autant de la mienne, répondit Smith. Deux de mes ancêtres ont été pendus, deux autres ont eu la tête tranchée. C'est vous dire qu'ils avaient quelques peccadilles sur la conscience.

— C'est épouvantable! continuait à se lamenter Mrs. Stedman. Mon nom sera dans tous les journaux.

— Et s'il n'y avait que les quotidiens, passe encore, renchérit Smith. Mais les magazines! Songez seulement que votre nom sera dans tous les magazines.

— Oh! laissez-moi réfléchir tranquillement, dit Mrs. Stedman en gagnant la porte. Ma tête éclate!

— Pauvre belle-maman! dit Smith. Quel effort cérébral elle doit fournir!

— Que signifie tout ceci? s'écria Marjorie. Ce n'est vraiment pas le moment de plaisanter! Etes-vous, oui ou non, Norman Garrick?

— Eh bien, puisque cette question vous tourmente, je vous dirai tout : Je ne suis pas Norman

Garrick... Oh! ajouta-t-il d'un air las, il vaut mieux, je vois, que je reparte sans tarder pour l'Afrique. »

Exactement au même moment, le prochain départ de Smith faisait l'objet de la conversation de trois personnages.

« Il s'agit maintenant de ne pas le laisser s'échapper, déclara Lance. Je suis persuadé que maintenant qu'il se sait démasqué, le sol lui brûle sous les pieds et qu'il se prépare à prendre la poudre d'escampette.

— Doucement, mon ami, doucement, fit Auguste Javot, placide. Vous affirmez que cet homme n'est autre que Norman Garrick, le demi-frère de Sir James Tynewood. Comment êtes-vous parvenu à le découvrir?

— Comment je l'ai découvert? répéta le jeune homme en lançant un regard tendre vers Lady Tynewood. Eh bien, je vous avoue que cela n'a pas été facile. Mais je puis dire, sans fausse modestie, que j'ai été inspiré, c'est bien le mot. C'est le sentiment de travailler pour vous, chère Alma, qui m'a inspiré le désir de voir votre vœu exaucé, l'espoir de lire un peu de reconnaissance dans vos yeux...

— Laissez ces roucoulades pour une autre fois, dit Javot en l'interrompant, et maintenant dites-nous comment vous avez découvert l'identité de Mr. Smith, de Pretoria. »

Lance Kelman lança un dernier regard enamouré vers l'ancienne actrice.

« J'ai suivi la piste du docteur Fordham et mon enquête m'a révélé les faits suivants. Le docteur Fordham est arrivé en Angleterre deux jours avant votre mariage, Alma. Je n'ai pas pu me procurer la liste des passagers, mais je sais qu'il était accompagné d'un individu qui, quelques jours plus tard, s'est embarqué à destination du Cap. Le départ du bateau ayant été ajourné de vingt-quatre heures, il a passé la nuit au Western Hotel, à Southampton, où il s'est fait inscrire sous le nom de Norman Garrick. J'ai vu de mes propres yeux le registre de l'hôtel.

— Cela se passait quelques jours après mon mariage?

— Deux jours exactement, mais ce détail est sans importance. Que disais-je donc? C'est cela, il s'est fait inscrire sous le nom de Norman Garrick pendant son séjour en Angleterre. Il avait loué une voiture qui l'avait conduit au château de Tynewood. J'ai eu ce renseignement au garage. Ce matin encore, c'était tout ce que je savais, mais tout à l'heure, j'ai eu l'idée d'aller rendre visite à Mrs. Smith, l'ancienne gouvernante du docteur Fordham. Vous étiez là, Javot, quand Alma m'a raconté sa conversation avec cette brave femme? »

Auguste Javot fit oui de la tête.

« Eh bien, j'ai essayé de diriger mes recherches

de ce côté, mais en adoptant une méthode tout à fait différente. Je n'ai pas demandé à Mrs. Smith de me montrer des documents, mais je suis allé tout droit au cœur même du sujet. Je lui ai demandé si un événement extraordinaire l'avait frappée dans la semaine qui avait suivi le retour d'Afrique de son maître, il y a quatre ans. Et devinez ce qu'elle m'a répondu? »

Il ménagea une pause pour donner plus d'effet à ce qu'il allait dire.

« Elle m'a déclaré se rappeler qu'un homme avait été tué au château.

— Comment pouvait-elle le savoir? s'enquit Alma.

— Elle avait vu le docteur partir pour le château avec sa trousse et des pansements en quantité. Il était très agité et avait dit à sa gouvernante qu'un accident venait de se produire au château; un homme venait d'être très grièvement blessé. Lorsqu'il revint, Mrs. Smith lui demanda des nouvelles de la victime, mais à son grand étonnement, le docteur déclara que la langue lui avait fourché, qu'il ne s'agissait pas d'un accident, mais simplement d'une mort subite. « C'est le frère de Sir James Tynewood », a-t-il ajouté. Cependant, curieuse coïncidence, à partir de ce soir, personne n'a plus jamais revu Sir James Tynewood. Mrs. Smith aurait bien voulu, à ce moment, en avoir le cœur net, mais, comme le château était en somme inhabité, il ne

restait d'autre domestique que le vieux Hill et il ne fallait pas espérer tirer quelque chose de celui-là.

— Je me demande ce que nous attendons pour aller raconter tout cela à la police », suggéra Auguste Javot.

Alma parut cependant indécise.

« Je voudrais bien savoir auparavant pourquoi il m'a parlé de l'église Saint-Giles.

— Attendez, dit Javot... Etes-vous absolument sûre que rien ne manque dans votre coffret? Si vous alliez voir encore une fois. »

Alma monta dans sa chambre et revint au bout de quelques minutes, pâle comme un cadavre.

« Je m'en doutais, dit Javot. Eh bien, ma chère Alma, vous êtes en aussi mauvaise posture que Mr. Smith. Mieux vaudrait maintenant qu'il s'en aille et qu'on n'entende plus parler de lui. »

Lance Kelman regardait tour à tour Alma et Javot d'un air abasourdi. Javot se tourna vers lui.

« Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps, Mr. Kelman, d'autant plus que j'ai quelques détails d'ordre intime à discuter avec Lady Tynewood.

— Je vois que je vous gêne... dit Lance d'un air pincé.

— Exactement cela », répondit Javot, imperturbable.

Lance attendit en vain un mot de protestation de la part de Lady Tynewood. D'un air indifférent, elle

examinait ses ongles, feignant de ne pas avoir entendu.

« Et maintenant, Alma, dit Javot lorsqu'ils se trouvèrent seuls, il faut examiner la situation avec sang-froid.

— Que voulez-vous dire? demanda la jeune femme.

— Vous le savez très bien. La pièce qui manque dans votre coffret est votre certificat de mariage, certes pas celui d'Alma Trebizond et de Sir James Tynewood, mais celui établi au nom d'Alma Trebizond et d'Auguste Javot. »

Lady Tynewood lança un regard courroucé à son « secrétaire ».

« Il n'osera jamais m'accuser de bigamie... Surtout maintenant que nous le tenons. Cet air de famille m'a tout de suite frappée. »

Javot secoua la tête d'un air incrédule.

« Ma chère épouse, inutile de nous leurrer. Ce Smith ou ce Garrick, si vous préférez, n'est pas homme à se laisser intimider. Si vous voulez connaître mon avis, le mieux qui vous reste à faire, c'est encore d'avoir une franche explication avec lui.

— Une explication avec lui! s'écria Lady Tynewood, avec fureur. Jamais! Je ne m'abaisserai pas à ce point.

— Comme vous voudrez, ma chère Alma, mais si vous avez des ennuis, vous ne pourrez pas dire que

vous avez été mal conseillée. En ce qui me concerne, je me plais dans cette petite villa et je serais tout disposé à rester ici jusqu'à la fin de mes jours, à l'ombre de ce marronnier plutôt qu'à l'ombre tout court. Il est vrai, d'ailleurs, que ce Smith ne peut pas grand-chose contre moi. Ce n'est pas moi qui me suis rendu coupable de bigamie, et on ne pourrait guère m'accuser que de complicité.

— Ne dites pas de bêtises, Javot. Laissez-moi réfléchir un peu. Et vous aussi, il faut que vous réfléchissiez sérieusement là-dessus. »

Le lendemain matin, Lady Tynewood descendit de bonne heure de sa chambre. Elle portait un tailleur de sport.

« Vous êtes bien matinale, Alma.

— Oui, dit-elle, je vais à la chasse aux lapins.

- Depuis quand les lapins vous intéressent-ils autrement qu'en civet?

— Depuis ce matin. J'ai besoin de distraction.

— Très bien. Bonne chance, Alma. »

Evitant la grand-route, Lady Tynewood suivit un petit chemin à travers les champs qui l'amena dans une prairie proche de la maison de Mrs. Stedman.

Smith, qui, ayant déjeuné, fumait sa pipe dans le jardin, la vit poser son fusil contre un mur et pénétrer dans le salon par la porte-fenêtre.

Dix minutes plus tard, il entra à son tour. Mrs. Stedman était en conversation avec Lady Tynewood, qui était tout sucre et tout miel. A la vue de

Smith, elle lui tendit la main avec un large sourire.

« J'espère que vous me pardonnerez ma stupide plaisanterie d'hier », dit-elle.

Smith feignit de ne pas voir la main qu'on lui tendait et dit en fixant Lady Tynewood dans les yeux :

« C'est moi qui vous dois des excuses, Lady Tynewood. »

L'intonation de sa voix était si étrange que Marjorie, assise dans un coin du salon, sentit un frisson la parcourir. Elle se rendait compte obscurément que l'extrême amabilité de son mari cachait une terrible menace. Alma, cependant, semblait d'excellente humeur et contait avec entrain des anecdotes de sa carrière d'artiste.

Puis, comme elle exprimait le désir de sortir un peu dans le jardin, Smith l'y suivit. La jeune femme saisit son fusil d'un air négligent.

« Quelle est cette arme redoutable? demanda Smith en souriant.

— Oh! c'est pour chasser le lapin, dit Alma. Cette petite bête, à l'aspect inoffensif, marche un peu trop dans mes plates-bandes. »

A ce moment, Marjorie vit quelque chose qui lui glaça le sang dans les veines. Le fusil fut soudain braqué sur Smith et une flamme farouche s'alluma dans les yeux de l'ancienne actrice.

« Je n'aime pas les lapins! » dit-elle d'une voix haletante en appuyant sur la gâchette.

*
* *

Un double déclic retentit et l'arme glissa de la main de la jeune femme qui, les yeux hagards, les mains tremblantes, fixait sa victime sans comprendre.

« J'ai pris la liberté d'extraire les balles du magasin, déclara Smith du ton le plus naturel. Voyez-vous, je suis un peu nerveux, et les détonations me font mal aux oreilles.

— Je... je... balbutia Lady Tynewood... c'est par mégarde...

— Bien sûr, fit Smith en souriant. Je n'ai jamais pensé le contraire. Je ne vous crois pas capable de tuer une mouche, Alma Javot. »

Lady Tynewood fit un vain effort pour dominer le tremblement qui secouait tout son corps.

« Vous vous croyez très fort! bredouilla-t-elle. Mais attendez, rira bien qui rira le dernier. »

Smith ne daigna pas lui répondre. Il lui tourna le dos et rentra au salon.

« Elle a voulu vous tuer! s'écria Marjorie en courant au-devant de lui.

— Oh! non, fit Smith en lui frappant amicalement sur l'épaule. Vous vous tourmentez pour rien, Marjorie. C'est curieux comme vous ressemblez à

votre mère, dès que vous vous énervez. Je dis cela sans malice.

— Merci pour maman! Pourquoi avez-vous appelé Lady Tynewood Alma Javot?

— Pour l'excellente raison qu'elle est la femme légitime d'Auguste Javot. En épousant mon frère, elle s'est rendue coupable de bigamie.

— Alors, vous avouez que vous êtes son frère?

Smith acquiesça de la tête.

« Je vais même doubler la pension de cette femme pour l'empêcher de commettre quelque folie.

— Comment? C'est vous qui lui versiez sa pension, fit Marjorie abasourdie. Je ne comprends pas...

— C'est pourtant clair. Sir James Tynewood... c'est moi. »

Il la vit pâlir et crut qu'elle allait s'évanouir. Il la soutint à temps en passant son bras vigoureux autour de sa taille.

« Je voudrais m'asseoir, murmura Marjorie. C'est vraiment trop de choses à la fois...

— Du moins vous ne pouvez pas me reprocher de vous avoir épargné cette émotion le plus longtemps possible? »

Marjorie sourit faiblement.

« Oh! je ne vous pardonnerai pas ça... Mais que faites-vous? Ne retirez pas votre bras ou je tombe. Je me sens toute faible... »

Smith resserra son étreinte.

« Ne pensez-vous pas que vous vous sentiriez mieux si je vous embrassais?

— Je ne sais pas... Mais vous pouvez toujours tenter l'expérience.... »

CHAPITRE XXXIII

LE RÉCIT DE SIR JAMES

« J'ai toujours eu la passion des voyages, dit Mr. Smith, de Pretoria, et je n'avais pas hésité à quitter Eton pour l'Afrique. Ce n'est certes pas ma famille qui me retenait au pays. Ma mère, après la mort de mon père, s'était remariée avec Sir John Garrick, et elle n'éprouvait guère de la tendresse que pour son deuxième fils, Norman Garrick.

« C'était un garçon capricieux et fantasque, sans beaucoup de caractère, mais que j'aimais sincèrement. Ma mère et son deuxième mari avaient laissé Norman orphelin de bonne heure. C'était lors de l'un de mes brefs passages en Angleterre. Je décidai de m'occuper de lui et de le protéger contre les mauvaises influences, car il était incapable de le faire lui-même. Cependant ma manie du vagabondage prit le dessus et je ne tardai pas à abandonner mon jeune frère à son sort pour aller chasser le gros gibier dans le Sud-Africain. Pourvu d'une généreuse pension et de mes précieux conseils, Norman

se mit consciencieusement à dépenser l'une et à négliger les autres. Quand il se trouvait à court d'argent, il avait pris l'habitude de tirer des traites sous ma signature. Je ne voulus pas prendre de sanctions contre lui et donnai l'ordre à mon homme d'affaires de tout payer. Inutile de dire que tous les revenus du domaine de Tynewood et même plus y passaient.

« La situation s'aggrava encore le jour où Norman tomba dans les rets d'une actrice ambitieuse, sans cœur et sans scrupule. J'ai nommé Alma Trebizond, ou plus exactement Alma Javot. Pour mieux en imposer à cette créature futile et vaniteuse, Norman se fit passer pour Sir James Tynewood. Cette imposture ne soulevait guère de difficultés. Personne ou presque ne me connaissait au pays où je ne faisais que de rares et fugitives apparitions et où mon demi-frère avait déjà pris l'habitude d'emprunter ma personnalité, notamment dans ses relations avec ses usuriers.

« Mon homme d'affaires, Mr. Vance, ayant appris les exploits de Norman, lui écrivit une lettre — lettre qui, par une curieuse coïncidence, lui fut transmise par l'actuelle et l'authentique Lady Tynewood — le mettant en demeure de se retirer définitivement de la vie mondaine et d'éviter tout particulièrement le milieu qu'il s'était mis à fréquenter depuis sa liaison avec Alma Trebizond. Comme suprême argument, Mr. Vance lui apprenait

que le véritable baronnet venait de rentrer en Angleterre.

« Mon homme d'affaires ayant déjà eu précédemment recours à cette ruse pour effrayer Norman, celui-ci ne le crut pas. Quant à Mr. Vance, il ignorait encore, en écrivant cette lettre, que mon frère avait épousé Alma Trebizond, et que je venais réellement de débarquer à Southampton, avec mon compagnon de chasse, le docteur Fordham. C'est celui-ci qui m'apporta le journal contenant la nouvelle du mariage de mon demi-frère avec cette vedette de la scène et du demi-monde. J'en fus consterné et je décidai de tirer d'affaire coûte que coûte mon pauvre Norman. J'étais persuadé qu'il avait fait un coup de tête en épousant Alma Trebizond, et qu'il serait le premier à s'en repentir dès qu'il aurait recouvré toute sa lucidité.

« Nous étions descendus, Fordham et moi, au Western Hotel. Puisque Norman passait maintenant aux yeux de tous pour Sir James Tynewood, il ne me restait qu'à emprunter à mon tour sa personnalité. Aussi me fis-je inscrire à l'hôtel sous le nom de Norman Garrick.

« Je pris une voiture et me rendis à Londres. Ma première visite fut pour Mr. Vance, et c'est vous, Marjorie, qui m'avez reçu. Le lendemain, je me fis conduire à Tynewood Chase.

« Cependant, Alma Trebizond mourait d'impatience d'entrer en possession du fameux collier qui,

depuis quatre générations, parait le cou des châtelaines de Tynewood. Elle n'hésita pas à exiger le fameux joyau de Norman. Celui-ci le lui promit, persuadé qu'il se trouvait dans le coffre-fort du château; il se trompait : depuis la mort de ma mère, le collier était à la banque. Toujours est-il que Norman vint au château et qu'il était en train de fracturer le coffre-fort lorsque nous survînmes, le docteur Fordham et moi. J'avais donné rendez-vous à Norman pour l'après-midi même, mais il n'avait pas jugé opportun de venir. Je pense que le désir d'offrir le collier à Alma Trebizond le possédait tout entier.

« Nous eûmes une explication que je me gardai bien de faire dégénérer en querelle. Je reprochai seulement amicalement à Norman d'avoir surpris ma confiance et surtout de s'être laissé prendre au piège par une femme indigne de lui. A ce moment, le timbre de la porte d'entrée retentit, et Fordham alla ouvrir. Je n'ai pas besoin de vous apprendre, Marjorie, quelle était cette visiteuse.

« Cependant, Norman, effondré, s'était laissé tomber sur une chaise, en se cachant le visage entre les mains. C'est ainsi que Fordham nous retrouva après vous avoir introduite dans le hall. Je ne comprends pas encore très bien moi-même ce qui se passa ensuite; sans doute Norman avait-il sorti son revolver de sa poche pendant la diversion créée par

votre arrivée, toujours est-il que soudain le coup partit, Norman s'écroula sur le sol!

« Je m'adressai alors d'amers reproches, m'accusant d'avoir acculé mon demi-frère au suicide. Pourtant j'ai compris, depuis, que mes paroles, bien qu'un peu dures, n'avaient pu lui dicter cet acte désespéré. En réalité, Norman s'était sans doute rendu compte qu'il avait raté sa vie, qu'il était irrémédiablement perdu aux yeux de tous et, qui pis est, devant sa propre conscience. Car Norman avait conservé, au fond de lui, un sens de l'honneur assez vivace pour lui permettre de mesurer sa déchéance.

« Mon ami Fordham, pour sauver l'honneur de mon nom, n'hésita pas à compromettre sa carrière de médecin en délivrant un permis d'inhumer par lequel il certifiait que Norman Garrick était mort de mort naturelle. Le scandale put ainsi être évité. Norman Garrick fut enseveli dans la chapelle, et moi je m'embarquai pour l'Afrique. Afin de n'éveiller aucun soupçon chez ceux qui prenaient mon frère pour moi-même, je décidai de renoncer à mon titre et à mon vrai nom. Je devins Mr. Smith, de Pretoria. Quant à la veuve de mon demi-frère, je lui allouai une rente. Ce n'est que tout récemment et par hasard que j'ai appris que ce mariage n'était pas valable, Alma Trebizond étant légalement mariée à Auguste Javot. »

Un long silence se fit, puis le jeune homme reprit:

« Lorsque je m'étais penché sur le corps effondré de Norman, il vivait encore, et il avait eu le temps de murmurer ces mots : « Pardonne-moi, Jot! »

« C'était lui qui me demandait pardon, et pourtant, pendant de longs mois, le remords devait me poursuivre sous les tropiques, dans l'immensité du désert et dans l'étouffante moiteur de la brousse... Vous connaissez le reste, Marjorie...

— Oui, dit Marjorie pensive. Mais pourquoi vous appelait-il Jot? Je lui avais entendu prononcer ce nom qui m'avait intriguée.

— Jot est le nom qu'on m'avait donné au collège. Il est composé de mes trois initiales, puisque je m'appelle James Olivier Tynewood. Vous apprenez le nom de votre mari avec un peu de retard, mais à en croire le vieux proverbe, mieux vaut tard que jamais.

— Et moi... murmura Marjorie.

— Vous êtes Lady Tynewood, la seule légitime châtelaine de Tynewood.

— Il me semble que je rêve... balbutia Marjorie... Je ne comprends pas encore.

— Et si je vous embrassais? demanda Smith. Croyez-vous que cela vous éclaircirait les idées?

— Je ne sais pas, répondit Marjorie en souriant. Mais c'est encore une expérience à tenter. »

CHAPITRE XXXIV

ÉPILOGUE

Alma Javot plia la lettre de Sir James Tynewood, dont elle venait de terminer la lecture et qui lui annonçait que sa pension était doublée, puis elle se mit à pleurer.

Larmes de repentir? Larmes de rage? Larmes de reconnaissance? Elle n'aurait sans doute pas été capable elle-même d'établir ce point d'histoire.

« Il faut reconnaître que c'est assez chic de sa part, dit-elle enfin à Javot, en se mouchant. Néanmoins, je retourne au théâtre « Alma Lady de Tynewood ».

— Voilà que vous recommencez, Alma! Croyez-moi, contentez-vous du nom de Javot, si celui de Trebizond ne vous convient plus, sans quoi vous pourriez vous attirer de fâcheuses histoires.

— En tout cas, je ne reste pas ici. Je suis venue à Tynewood en châtelaine, et si je ne peux y rester en châtelaine, je m'en vais!

— Et moi, qui me proposais d'installer une porcherie modèle, dit Javot en souriant.

— Décidément, vous vieillissez, mon ami, observa Alma d'un ton de commisération.

— Pas du tout, mais je me suis découvert des goûts campagnards et puisque je me trouve bien ici je serais fou de m'en aller. J'y suis, j'y reste.

— Rien à faire, dit Alma. Ce n'est pas une vie pour moi.

— Dommage! soupira Javot. Eh bien, tant pis! Je me contenterai de cette vie bucolique pendant les week-ends.

— D'accord! » acquiesça l'ancienne actrice.

Et ce compromis mit un terme à cette petite scène conjugale.

⁂

Lorsqu'elle apprit que son gendre était un authentique baronnet et le légitime châtelain de Tynewood, Mrs. Stedman estima que son bonheur ne serait complet que si l'aile est du château lui était réservée.

« Mais puisque je t'affirme, maman, que le château ne comporte pas d'aile est, lui dit Marjorie, il est orienté du Nord au Sud... D'ailleurs... (elle hésita un instant avant de révéler ses projets...) d'ailleurs je n'y habiterai pas.

— Tu n'habiteras pas le château? fit Mrs. Stedman, interloquée. Qu'est-ce que cette nouvelle folie?

— Mon mari retourne en Afrique.

— Tu crains qu'il ne t'abandonne? Laisse-moi faire, je lui parlerai.

— Je te prie de n'en rien faire, maman, répondit Marjorie avec calme. Permets-moi de régler cette affaire entre nous.

— Bien, bien, dit la vieille dame froissée, je ne veux pas me mêler de tes affaires. Tu m'as toujours traitée en quantité négligeable, mais depuis que tu as un mari, tu ne te gênes plus du tout pour me le faire comprendre.

— Je t'en supplie, maman, ne te crois pas persécutée. Si je ne reste pas au château, c'est parce que mon mari veut partir. N'est-ce pas, Jim? dit-elle en se tournant vers le ci-devant Smith qui venait justement d'entrer dans le salon.

— Parfaitement. Nous ne comptons nous fixer à Tynewood qu'après notre deuxième voyage de noces. A ce moment je ferai agrandir le château qui a rudement besoin d'une aile est, ajouta-t-il en riant.

— Jimmie, vous vous ferez à votre tour tirer les oreilles! Depuis quand écoutez-vous aux portes? Mais alors, vous n'êtes donc pas décidé à vous fixer en Afrique?

— Non, j'ai réfléchi que le climat de là-bas ne vous conviendrait sans doute pas. D'ailleurs, je dois

rester encore quelques semaines en Angleterre. Si je ne craignais pas de vous importuner, je vous demanderais encore l'hospitalité pour tout ce temps?

— Mais avec plaisir, mon cher gendre. J'espère que vous accepterez ma chambre cette fois, car la vôtre est vraiment trop humide.

— C'est précisément ce qui me séduit en elle, déclara James Tynewood. J'ai l'impression de camper.

— Mais le lit! insista Mrs. Stedman. Laissez-moi au moins vous changer de lit.

— Pour rien au monde, déclara le jeune homme avec gravité. Celui qui s'y trouve est au-dessus de tout reproche. On y dort admirablement bien.

— Eh bien, fit Mrs. Stedman, puisque vous refusez tout, laissez-moi au moins m'occuper du dîner.

— Pour cela, avec plaisir », acquiesça James Tynewood.

Mrs. Stedman alla donc vaquer à ses occupations, laissant Marjorie et son mari seuls dans le salon.

« C'est bien vrai? fit Marjorie. Votre chambre est assez confortable, le lit n'est pas trop dur?

— C'est tout à fait vrai. Néanmoins, je vous avoue que je n'y dors pas si admirablement que cela et que de temps en temps j'éprouve une envie

folle d'aller prendre une tasse de thé faite sur un réchaud électrique.

— Qu'à cela ne tienne », murmura Marjorie en se blottissant, tout heureuse, contre l'homme qui avait retrouvé son nom.

TABLE

		Pages
I.	— Une soirée chez Alma	5
II.	— Mr. Smith, de Pretoria	15
III.	— Où il est question de dettes	23
IV.	— Le drame du château de Tynewood	31
V	— Le mystere	39
VI.	— Dans le Sud-Africain	45
VII.	— Le plan de Solomon	55
VIII.	— Un ordre	63
IX.	— Les ennuis de Mrs. Stedman	69
X.	— La décision de Marjorie	75
XI.	— Fiancée par télégramme	79
XII.	— La version de Mr. Vance	85
XIII.	— Le banquet	93
XIV.	— Lance tombe dans son propre piège	101
XV.	— Mrs. Stedman apprend la grande nouvelle	105
XVI.	— Un mariage « romanesque »	111
XVII.	— Lady Tynevood ronge son frein	117
XVIII.	— La rencontre	123
XIX.	— Formalités	127
XX.	— La glace est rompue	135
XXI.	— La cérémonie nuptiale	141
XXII.	— Le demi-frère de Sir James	147
XXIII.	— Voyage de noces	153
XXIV.	— Nuit de noces	161
XXV.	— Lady Tynewood poursuit son enquête.	171

XXVI. — Le retour de Brightsea..... 181
XXVII. — Le secret de Marjorie..... 191
XXVIII. — La photographie..... 197
XXIX. — Un visiteur nocturne..... 203
XXX. — Une tasse de thé..... 211
XXXI. — Explications..... 221
XXXII. — Les deux maris d'Alma Trebizond... 227
XXXIII. — Le récit de Sir James..... 239
XXXIV. — Epilogue..... 247

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Coulommiers-Paris
5-0491

EDGAR WALLACE est, à l'heure actuelle, le grand maître du roman policier et du roman d'aventures. Aucune œuvre contemporaine n'est plus passionnante que la sienne. Tous ses romans renferment du mystère, des énigmes, des péripéties, du drame. Aucune œuvre non plus n'est plus variée. Toujours le lecteur est intéressé, entraîné, saisi dans les fils d'une intrigue captivante. Successivement tous les romans d'Edgar Wallace vont prendre place dans la collection l'Enigme.

VOLUMES à paraître

•

LE RUBAN VERT

LE TALISMAN MYSTÉRIEUX

LA TERREUR

QUELQU'UN A TUÉ

LA PORTE DU TRAITRE

L'ILE D'ÈVE

LE GAGNANT DU DERBY

LA CHATELAINE D'ASCOT

•

Chaque volume **6** fr.

VOLUMES à paraître

•

LE SERPENT JAUNE

LA ROUILLE MYSTÉRIEUSE

LE "55"

LAQUELLE DES DEUX ?

L'HOMME DU CARLTON

UNE LUEUR DANS L'OMBRE

L'HOMME SANS NOM

LE MYSTIFICATEUR

•

Chaque volume **6** fr.

HACHETTE

Imprimé en France

Imp. D.M. Paris